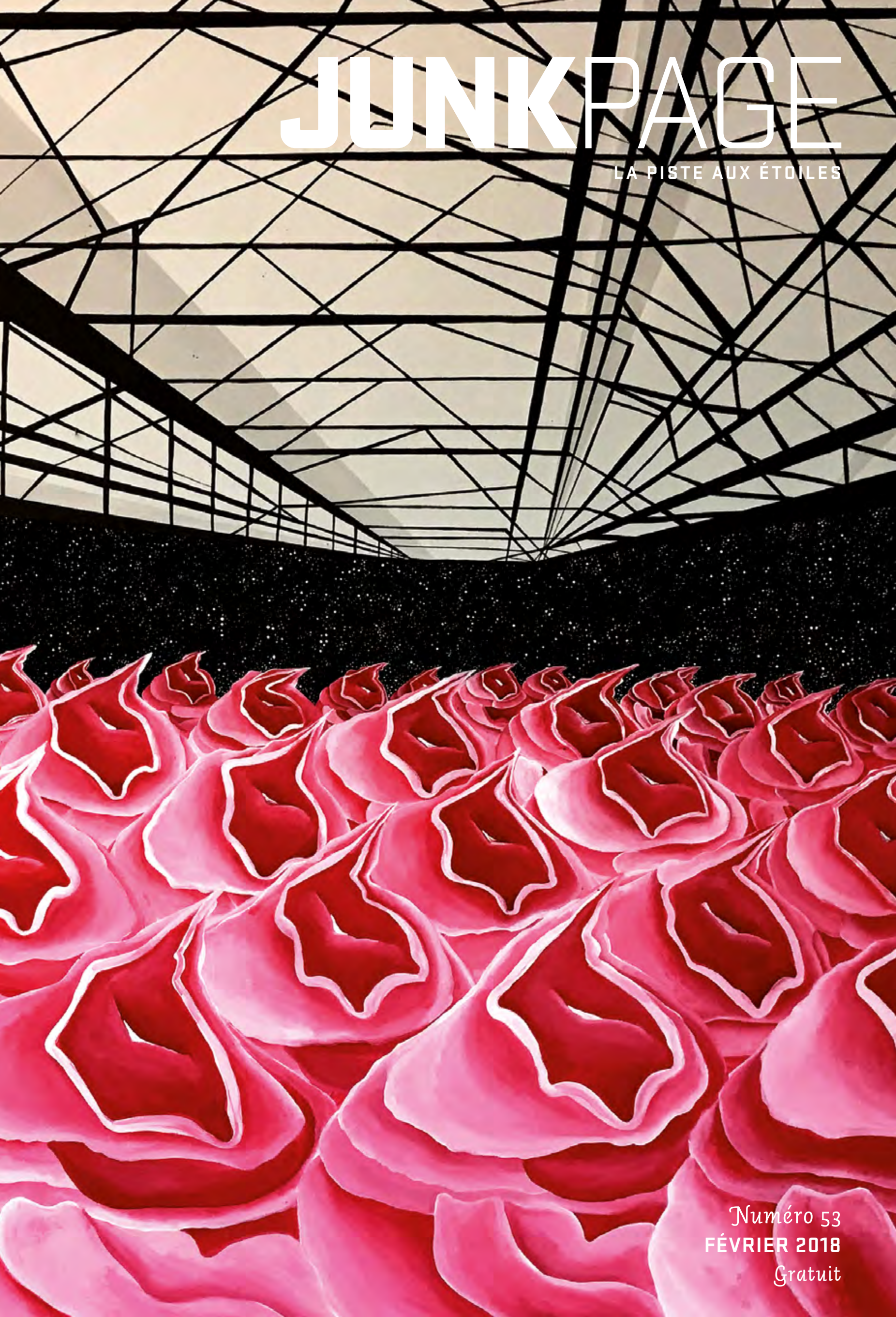


JUNKPAGE

LA PISTE AUX ÉTOILES



Numéro 53
FÉVRIER 2018
Gratuit

Le Antille
de Jonzac

Centre Aqualudique
couvert
de plus de 10 000m²

OUVERT
toute l'année
7J/7

DOUCEUR ET DÉTENTE
TOUTE L'ANNÉE

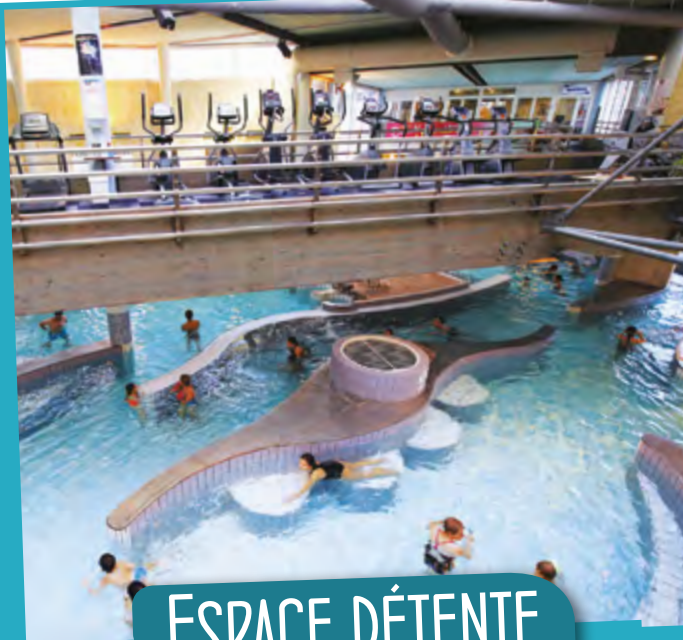
Création : CDCHS - Photos : CDCHS / Fotolia



ESPACE LUDIQUE



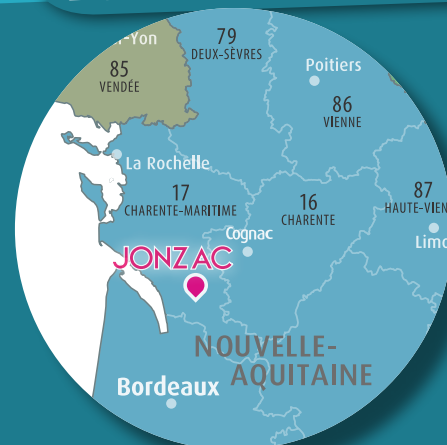
ESPACE BEAUTÉ



ESPACE DÉTENTE



50min de
Bordeaux



Préparez votre venue :

www.lesantillesdejonzac.com

> Parc du Val de Seugne - 17500 JONZAC -05 46 86 48 00 <

EXTERRITORIALITÉ MORALE

Sommaire

4 EN BREF

8 MUSIQUES

- KLUB DES LOOSERS
- ZOMBIE ZOMBIE
- THIS IS SOUL !
- BAXTER DURY
- THE VERY SMALL ORCHESTRA
- WAND
- LA MVERTE
- BENJAMIN CASCHERA

14 EXPOSITIONS

- PIERRE PONANT
- LES ARTS AU MUR - ARTOTHÈQUE DE PESSAC
- LA CONDITION HUMAINE
- SCHWEIZEIT
- CENTENAIRE RODIN 1917-2017

22 SCÈNES

- ÉRIC QUILLERÉ
- GÉRARD LEFÈVRE
- LA BOÎTE À JOUER SE FAIT LA MALLE
- POUCE !
- CAROLE RAMBAUD
- CATHERINE MARNAS

30 LITTÉRATURE

- DIDIER VERGNAUD

34 JEUNESSE

36 ARCHITECTURE

38 FORMES

40 GASTRONOMIE

44 ENTRETIEN

- ALAIN MERCIER

46 PORTRAIT

- LAURENT QUEYSSI

Faut-il considérer que l'art doive bénéficier d'une liberté absolue dans la manière dont il traite des sujets les plus délicats, voire immoraux ? Peut-il mettre en scène ce que la morale commune, qui fluctue avec les opinions majoritaires et les époques, réprouve et condamne ? A-t-il le droit de blasphémer, de montrer la violence, le viol, la soumission, la pédophilie, le crime, mais aussi, pourquoi pas, d'en jouir, de flirter avec les limites de l'insoutenable, d'aller à l'encontre des préceptes les plus nobles de la conscience humaine ? Ma réponse est sans hésitation : oui. Oui, un grand oui à l'exterritorialité judiciaire et morale de toute œuvre d'art, quels que soient son thème et la façon dont elle l'aborde, et quelle que soit d'ailleurs la valeur artistique que l'on puisse reconnaître à cette œuvre. On a presque peine à rappeler encore en 2018 ce qui nous semble être une conquête de l'art moderne face au puritanisme et la morale religieuse et bourgeoise : il s'agit de séparer l'art des conditions sociales qui le voient naître comme des conséquences qu'il peut avoir sur la société. Si l'on n'opère pas cette séparation, qui affranchit le domaine de l'art en amont et en aval en lui donnant une autonomie, on le réduit à n'être qu'un élément parmi d'autres de l'époque et à le laisser être jugé par elle. C'est d'ailleurs l'argument principal de ceux qui veulent dernièrement (même si les censeurs ont toujours existé) interdire certaines œuvres au nom de l'image immorale qu'elles véhiculeraient (par exemple, puisqu'elle est plus d'actualité que d'autres, celle de la femme humiliée, harcelée, rabaissée, il suffit de renvoyer ici aux protestations contre la rétrospective de Polanski et Brisseau à la Cinémathèque, la relecture de *Blow Up* par Laure Murat dans *Libération*, la demande de retrait de certains tableaux de Balthus à New York, la transformation de la fin de *Carmen* à l'opéra de Florence, etc.).

J'ai en tête quelques interventions des dernières semaines qui tendent essentiellement à juger une œuvre en vertu de son impact soi-disant moral et donc en fonction des normes sociales du moment qui valent comme critères esthétiques absolus. Nul ne conteste qu'une œuvre exerce une certaine influence sur son époque et peut même modifier sa manière de voir, de sentir et de penser. Mais est-ce une raison pour juger cette œuvre à partir de sa résonance supposée dans le monde social ? Si l'on adopte ce point de vue, il va alors falloir vider les musées de tous les tableaux, sculptures et photographies, épurer tous les textes des scènes qui, nécessairement, évoquent la violence faite à quelques-uns par quelques autres, interdire la musique et le cinéma. Aussi, n'importe quel groupe social pourra exiger l'interdiction d'une œuvre au nom de son sentiment d'humiliation et de sa souffrance physique ou symbolique ! On pourrait très bien retirer de la sphère publique tous les films qui contiennent des poursuites de voiture au nom de la sécurité routière et des milliers de morts que les accidents provoquent chaque année. Si l'on veut vraiment combattre ce fléau, on doit imposer aux scénaristes et aux réalisateurs un code qui leur interdit tout dépassement de vitesse et de ligne blanche.

On connaît déjà le syllogisme des censeurs. L'art exerce une fascination sur les spectateurs et modèle leur jugement comme leur manière d'agir. Or telle œuvre montre de manière excitante un comportement immoral. Donc cette œuvre, en tant qu'elle incite à reproduire cette attitude réprouvable, doit être interdite ou épurée. Ça marche à tous les coups, pour tous les combats, acceptables ou non, religieux, féministes, hygiénistes, etc. Sauf que, bien entendu, la majeure de ce paralogisme est indémontrable. Qui peut croire raisonnablement que la vision d'une scène violente engendre nécessairement l'envie de la reproduire dans la vie réelle ? La fiction a ses règles, et tout spectateur, lecteur ou auditeur sait très bien faire la part des choses entre le réel et le « comme si » de l'art. Même si une œuvre nous révolte et bafoue nos critères du bien et du mal, est-ce une raison pour vouloir la faire interdire ?

J'avoue que le spectacle de la bêtise contemporaine m'affecte tous les jours et parfois me donne des ulcères, bref que j'en souffre réellement, ces flots d'inepties déversés à chaque seconde par les réseaux sociaux, la télé réalité, des journalistes et des hommes politiques de plus en plus incultes, sans parler des âneries que l'on entend dans la rue et au café. Est-ce que, pour autant, j'exige, au nom de la souffrance intime que m'inflige cette époque stupide et aux courtes vues, l'interdiction de toute bêtise ? Ce serait prendre le risque de s'autocensurer soi-même, la pire des attitudes pour un artiste.



Thérèse révoltée, 1938, Balthus



Visuel de couverture, extrait de : **Alain.D et l'espace, Camille Beauplan**, dans le cadre de l'exposition « Attractives et absurdes », jusqu'au samedi 10 février 2018, Galerie 5UN7. www.facebook.com/5un7/

[Lire page 18]

© Émilie Mathé Nicolas

Prochain numéro le 26 février

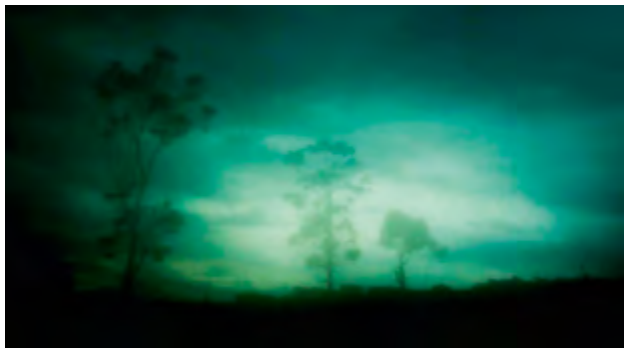
Suivez **JUNKPAGE** en ligne sur **tumblr**. > journaljunkpage.tumblr.com

 **ISSUU** > issuu.com

 > [Junkpage](https://www.facebook.com/junkpage)



JUNKPAGE est une publication d'Evidence Éditions ; SARL au capital de 1 000 €, 32, place Pey-Berland, 33 000 Bordeaux, immatriculation : 791 986 797, RCS Bordeaux. **Tirage** : 20 000 exemplaires.
Directeur de publication : **Vincent Filet** / Secrétariat de rédaction : **Marc A. Bertin** / Rédaction en chef : redac.chef@junkpage.fr / Direction artistique & design : **Franck Tallon**, contact@francctallon.com /
Assistants : **Emmanuelle March**, **Isabelle Minbielle** / Ont collaboré à ce numéro : **Julien d'Abrigeon**, **Didier Arnaudet**, **Bruce Bégout**, **Marc A. Bertin**, **Cécile Broqua**, **Sandrine Chatelier**, **Henry Clemens**, **Guillaume Guardearth**, **Anna Maisonneuve**, **Stéphanie Pichon**, **Jeanne Quéheillard**, **Joël Raffier**, **Xavier Rosan**, **José Ruiz**, **David Sanson**, **Nicolas Trespallé** / Correctrice : **Fanny Soubiran** / Fondateurs et associés : **Christelle Cazaubon**, **Serge Demidoff**, **Vincent Filet**, **Alain Lawless** et **Franck Tallon** / Publicité : **Claire Gariteai**, c.gariteai@junkpage.fr, 07 83 72 77 72 **Clément Geoffroy**, c.geoffroy@junkpage.fr, 06 60 70 76 73 /
Administration : **Julie Ancelin** 05 56 52 25 05
Impression : Roularta Printing. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / **Dépôt légal à parution** - ISSN 2268-6126 - OJD en cours
L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales.
Ne pas jeter sur la voie publique.



© Ann Cantat-Corsini



© La Tempête - Hugues Reip



© Alexandre Deluy



Felwine Sarr - © Elise Duval

RIP

La photographe et plasticienne Ann Cantat-Corsini s'est éteinte mardi 16 janvier, à l'âge de 47 ans. Récompensée par le Prix d'Excellence en 2016 lors de la remise du premier Grand Prix Bernard Magrez, son œuvre « L'Aurore des Temps » est au cœur de « Respire », grande exposition sur le thème du paysage, où son regard dialogue avec la nature et dessine son âme. Son œil nomade s'est posé aussi bien à Shanghai, au Caire, au Burkina Faso, en Afrique du Sud, au Maroc, au Mexique, à Madras ou aux Aubiers. JUNKPAGE s'associe à la peine de ses proches.

« **Respire** », **Ann Cantat-Corsini**, jusqu'au dimanche 25 mars, Institut culturel Bernard Magrez. www.institut-bernard-magrez.com

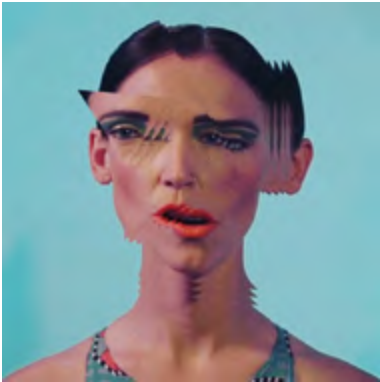


© Xavier Lambours

AFRICA

Jusqu'au 4 février, c'est la 3^e édition de la Semaine des Afriques. Le thème retenu cette année – « Innover dans les Afriques » – privilégie les Afriques qui bougent, créent, inventent, se transforment dans tous les domaines de l'activité humaine, loin des clichés et des discours un peu convenus sur l'Afrique « continent du xxi^e siècle ». Cet événement, à l'initiative de l'Institut des Afriques, souhaite témoigner de la vitalité, de la modernité des mondes africains et de leurs diasporas à Bordeaux et en Nouvelle-Aquitaine, et renouveler le regard sur l'Afrique contemporaine.

Semaine des Afriques, jusqu'au dimanche 4 février. institutdesafriques.org



La Chica - D. R.

FOURSOME

Lorsque que 4 demoiselles unissent leurs multiples talents à leur goût immodéré pour les vertus *indie pop*, cela donne Tribal Traquenard, rendez-vous d'un nouveau genre, le 23 février, dans la cave du Void. La programmation répond à une équation simple et qui n'en est pas moins exigeante : allier les coups de cœur du moment à la scène indépendante locale. Ainsi, aux côtés de la perle vénézuélienne, La Chica, le duo psyché pop Sahara, Ariel « Pendentif » Ariel et un dj set assuré par Bounty Inversé pour une nuit encore plus belle que vos jours.

Tribal Traquenard, vendredi 23 février, 20 h 30, Void.

PHOENIX

« Demande à la poussière » est un programme de vidéos dans lequel les éléments ébranlent le cours des choses : de la destruction d'une maison naît une géologie contemporaine ; des pratiques incendiaires deviennent simultanément synonymes de célébration et de destruction ; une tempête en carton éprouve les premières formes de vie terrestre. S'inspirer de Lavoisier et de John Fante afin d'envisager les destructions sous un nouveau jour et transformer ainsi nos futurs entropiques en récits aux tonalités souvent rudes, parfois mystiques et quelques fois vibrantes.

« **Demande à la poussière** », **Lara Almarcegui**, **Clément Cogitore** et **Hugues Reip**, du vendredi 2 février au samedi 19 mai, Frac Poitou-Charentes, Angoulême (16000). www.frac-poitou-charentes.org



© Edward S. Curtis

CLICHÉS

Jusqu'au 24 mars, au Forum des Arts et de la Culture de la ville de Talence, l'association Cdanslaboite organise Les Nuits Noires Photographiques. Cet événement vise à promouvoir la photographie sur le territoire de la Nouvelle-Aquitaine. Au programme : trois expositions signées Denis Dailleur, Delphine Blast et Matthieu Chazal. Soit trois visions du Monde (« Ghana », « Wayuu-Cholitas », « Déroute »), complétées par un hommage, à la médiathèque Gérard Castagnéra jusqu'au 24 février, à la légende nord-américaine Edward S. Curtis.

Les Nuits Noires Photographiques, jusqu'au samedi 24 mars, Forum des Arts et de la Culture, Talence (33400). www.talence.fr

DESSOUS

Le 8 février, à 18 h, le Frac Aquitaine invite le public à pénétrer dans ses coulisses à l'occasion du récolement de sa collection. Les 1 200 œuvres sont examinées de près sous l'œil des professionnels. Pour ce premier rendez-vous ouvert à tous, Rebeca Zea, restauratrice papier, évoquera son travail et les liens qu'elle entretient avec le Frac Aquitaine. Les places étant limitées, la réservation est indispensable au 05 56 13 25 62 ou par email (mediation@frac-aquitaine.net). Une occasion rare d'aborder la collection sous un autre angle.

Récolement, jeudi 8 février, 18 h, Frac Aquitaine. frac-aquitaine.net



Piège, 1968, © Jacques Baratier

OBSCUR

L'exploration des trésors perdus de Mai 28 se poursuit avec la projection de *Eden Miseria* (1967, n&b, 17 minutes) et de *Piège* (1968, n&b, 50 minutes) de Jacques Baratier. Soit un portrait générationnel tourné à Katmandou au Népal et une expérimentation, admirée par Eugène Ionesco et André Pieyre, mettant en scène Bernadette Lafont et Bulle Ogier. Expression de ses tendances anarchistes, c'est l'occasion pour Baratier de s'essayer à une forme d'écriture automatique, à une exploration de l'inconscient enchainant les séquences fantasmatiques dans un fracas d'images et de sons.

DÉSORDRE 2 : **Eden Miseria + Piège**, mardi 20 février, 20 h 45, Utopia. monoquini.net

BUTTERFLY

ITINÉRAIRE D'UNE JEUNE FILLE DÉSORIENTÉE
D'APRÈS MADAMA BUTTERFLY DE PUCCINI

OBJET MUSICAL CRÉATIF



ROBERT TUOHY, DIRECTION

CLARAC-DELCEUIL > LE LAB, MISE EN SCÈNE - SCÉNOGRAPHIE - COSTUMES - VIDÉO

ORCHESTRE ET CHŒUR DE L'OPÉRA DE LIMOGES

DU 7 AU 11 MARS 2018 À L'OPÉRA DE LIMOGES

Commande de l'Opéra de Limoges producteur délégué,
en coproduction avec l'Opéra de Rouen-Normandie

Clarac-Delœuil > Le Lab est en résidence à l'Opéra de Limoges de 2016 à 2018



© Mirsad Jazic

ARTIFICE

Né en Bosnie & Herzégovine, diplômé des Beaux-Arts de Sarajevo, en 1988, Mirsad Jazic vit et travaille en France depuis 1992. Dans son travail, il s'emploie à composer avec 3 axiomes : « La pensée est limitée », « Toute situation est précaire », « Le futur est imprévisible ». Ainsi, érige-t-il, calcule-t-il et amoncelle-t-il, dans un équilibre en apparence incertain, en apparence... Pour cette exposition à Silicone, il s'emploie, à grand renfort de ruses et de détournements caustiques, à détricoter (pour mieux les saisir) les liens invisibles entre politique et métaphysique, capitalisme et mythologie, singulier et multiple.

« **L'Origine du monde et autres consolations** », Mirsad Jazic, Silicone, jusqu'au samedi 17 mars. www.siliconerunspace.com

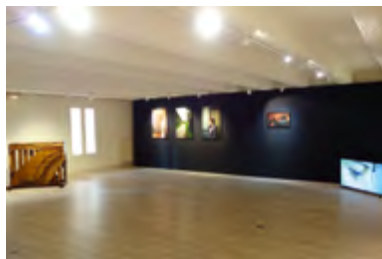


© El Pico

!ANGUSTIA!

Le cycle Lune Noire traverse la Bidassoa, direction la Biscaye... Inspiré d'un fait réel, *El Pico* (1983), de Eloy de la Iglesia, est le parfait exemple décomplexé du cinéma *quinqui*, un genre cru et outrancier mettant, en scène des délinquants juvéniles – des enfants de la rue jouant parfois leur propre rôle – dans le contexte de crise économique et de violence sociale de l'après franquisme, qui a produit une trentaine de films rencontrant à la fois le succès populaire et un écho médiatique ambigu. Séance présentée par Loïc Diaz Ronda, chercheur et programmeur, spécialiste du cinéma espagnol.

Lune Noire : El Pico, jeudi 15 février, 20 h 45, Utopia. www.lunenoire.org



D.R.

RUPTURE

Troisième volet du *work in progress* « Mademoiselle », composé d'une pièce sonore à laquelle s'ajoute un film, un long plan-séquence de 45 minutes (au format double 16/9 et en split screen), « Mademoiselle vous allez terriblement me manquer... » raconte le moment de la séparation du couple. Le tournage du film a eu lieu lors d'un concert du groupe Year Of No Light, au TNT. Le compositeur Eddie Ladoire, lui, a fait en sorte que les actions des protagonistes soient indexées sur la partition musicale interprétée en direct.

« **Mademoiselle vous allez terriblement me manquer...** », jusqu'au dimanche 4 mars, Musée Marzelles, Marmande (47200). www.mairie-marmande.fr



© Hussein Adil

SALAM!

De la bande dessinée arabe, que connaît le lecteur européen ? Peu. Pourtant, elle existe, a une histoire, longue et riche, jalonnée de grands classiques, de courants esthétiques, d'écoles. Génération après génération, elle a évolué, s'est adaptée au goût du public, et aussi, selon les pays, à des situations politiques parfois compliquées. Fruit d'un partenariat entre la Cité Internationale de la Bande Dessinée et de l'Image, la Mu'taz and Rada Sawwaf Comics Initiative et l'Université Américaine de Beyrouth, l'exposition « Nouvelle Génération : la bande dessinée arabe d'aujourd'hui » apporte un éclairage bienvenu.

« **Nouvelle Génération : la bande dessinée arabe d'aujourd'hui** », jusqu'au dimanche 4 novembre, Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, Angoulême (16000). www.citebd.org



D.R.

SALEM

Inspiré par la période historique des chasses aux sorcières – dont les condamnées étaient majoritairement des femmes célibataires isolées – *Le vol nocturne* de Delphine Panique joue avec le fantôme des rituels qu'on leur attribuait pour construire un univers fantastique qui ne cesse de basculer dans le réel. Structuré sous forme d'épisodes subtilement entremêlés, cet album suit deux sorcières, Rogée et Martine, qui, malgré leurs pouvoirs, éprouvent les désillusions du quotidien. Bienvenu dans un univers finement ciselé en monochrome pour un voyage crépusculaire et envoûtant.

Le vol nocturne, Delphine Panique, Cornélius.



D.R.

PARADE

2018 sera l'année d'un Carnaval des 2 Rives « augmenté », un Carnaval à l'ère du numérique, sous la direction de l'artiste et graphiste Guillaumit. Avec la création d'une application de réalité augmentée, des rencontres et des spectacles en amont de la traditionnelle parade des Deux Rives, qui aura lieu dimanche 4 mars. Après la trilogie concoctée à Charlie Le Mindu (2015, 2016, 2017), un nouveau chapitre triennal s'ouvre avec le touche-à-tout bordelais, illustrateur, musicien, designer, performer et réalisateur de films d'animation.

Carnaval des 2 Rives, dimanche 4 mars, 14 h-15 h 30.



© Sébastien Vincent

RÉCITAL

Percussionniste formée au CNSMD de Paris et à la prestigieuse Juilliard School de New York, Vassilena Serafimova donne dès son plus jeune âge de nombreux concerts en soliste ou au sein de l'ensemble de percussion Accent. En 2015, en duo avec le pianiste de jazz Thomas Enhco, elle fait entendre le marimba pour la première fois aux Victoires de la musique classique. C'est en sa compagnie qu'elle interprétera un programme mêlant Jean-Sébastien Bach, Wolfgang Amadeus Mozart, Patrick Zimmerli, Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Astor Piazzolla et même The Verve !

Vassilena Serafimova & Thomas Enhco, vendredi 2 mars, 20 h 30, Citadelle, Bourg-sur-Gironde (33710). www.bourgartsetvins.com



Marie-Hélène Lafon - © Claude Truong-Ngoc

ÉRATO

Du 3 au 11 mars, la Halle des Chartrons accueille le 19^e Marché de la Poésie de Bordeaux. Une semaine d'événements (rencontres, musique, lectures, spectacles, conférences...) avec Marie-Hélène Lafon et Mathieu Riboulet, Jean-Christophe Bailly, Mathieu Potte-Bonneville, Thomas Clerc, Marie Beaupuy et Éric Sanson, Chantal Maillard, Christian Loustau et Solène Pougnet, André Marcon, Lionel Mazari et David Buatois.

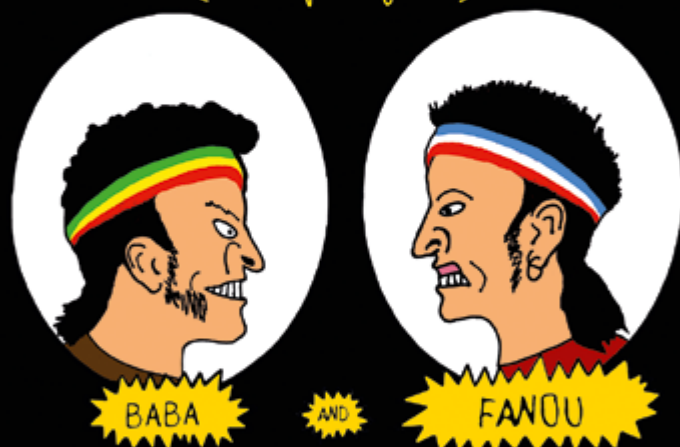
19^e Marché de la Poésie de Bordeaux, du samedi 3 au dimanche 11 mars, Halle des Chartrons. poesiebordeaux.fr

Stéphane et Baptiste vous accueillent à

XL IMPRESSION

*Là où on vous imprime
vos beaux t-shirts*

(mais pas que...)



05.57.95.86.44
20, RUE DU MIRAIL-33000 BORDEAUX
xlimpression@wanadoo.fr

WWW.XLIMPRESSION.COM



toutes les musiques
une seule radio

96.7
bordeaux
96.5
arcachon
fipradio.fr

Ucar

LOCATION DE VÉHICULES

Voiture à partir de **9,90 €** / jour TTC

Utilitaire à partir de **37 €** / jour TTC

Voir conditions en agence.

Barrière d'Arès
29, boulevard Antoine Gautier
05 64 51 00 09
ucar.bordeaux@orange.fr

Barrière de Toulouse
75, route de Toulouse (Talence)
05 40 54 37 54
barrieredetoulouse@votreagenceucar.fr

www.ucar.fr



THIS IS SOUL !

Judi 08 Février 2018
RockSchool Barbey, Bordeaux



JAY-JAY JOHANSON

Samedi 17 Février 2018
Rocher de Palmer, Cenon



MAT BASTARD

Samedi 17 Février 2018
Krakatoa, Cenon



SHAKA PUNK

Judi 08 Mars 2018
Bordeaux Metropole Arena, Floirac



COMPLET / BIGFLO & OLI

Samedi 31 Mars 2018
Bordeaux Metropole Arena, Floirac



VIANNEY

Judi 05 Avril 2018
Bordeaux Metropole Arena, Floirac



NOLWENN LEROY

Vendredi 06 Avril 2018
Théâtre Fémina, Bordeaux



ALDEBERT

Vendredi 12 Octobre 2018
Bordeaux Metropole Arena, Floirac

Plus d'informations sur www.base-productions.com
Points de vente habituels, Locations Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché,
www.fnac.com 0 892 68 36 22 (0,34€/min)



Marco Dos Santos



© Klub des Loosers

Que serait le rap game hexagonal sans Fuzati, Fantômas versaillais, infatigable contempteur des vicissitudes et autres turpitudes ? Pas grand-chose, bien sûr.

DÉSABUSÉ

« On a tous une histoire à dire, souvent elle n'intéresse personne. » *Préface*, ouverture idoine de la dernière livraison (*Le chat et autres histoires*), ne manque ni d'aplomb ni de panache. Voilà qui change des *punchlines* dégainées à outrance dans le sinistre but de mettre les rieurs dans sa poche ou d'agrémenter les « commentaires » sur les réseaux sociaux.

D'aucuns rongeaient âprement leur frein, face à la disette, nonobstant la luxuriance de *Last Days*, recueil fantastique en 20 instrumentaux. Heureusement, il y a deux ans, le misanthrope du sept-huit faisait son tour de France avec pour mission de célébrer *Vive la vie*, opus 2003, publié en son temps par Record Makers.

Finalement, à la faveur de l'automne, flanqué de Xavier Boyer (Tahiti 80) et de Jérémie Orsel (Dorian Pimprenel), Fuzati revenait aux affaires selon le chemin emprunté sur *Dernier métro* (compilation *RSVP* chez Tricatel). Pur délice début 1970, gorgé de Fender Rhodes, de Clavinet et autres Korg analogiques pour une espèce de re-création jazz funk réfutant l'idée du *sample* ; sacrée facétie de la part d'un invétéré *digger*, amoureux transi des librairies musicales, notamment en version italienne.

C'est d'ailleurs au format groupe que l'intéressé défend cette splendeur féline, accompagné d'Hadrien Grange (Tahiti 80, Dorian Pimprenel), Benjamin Kerber (Athletic Bonnie), Steffen Charron (Simple as Pop) et Jan Stumke (Jan Dark) aux claviers. Le public est prévenu, pas de DJ sur scène.

« Et tu veux y croire très fort dès qu'une petite gloire t'embrasse / Hélas ! Tout le monde te saute comme la préface. » Beau.

Marc A. Bertin

Klub des Loosers + TH da Freak + DJ Martial Jesus, samedi 10 février, 19 h, Le Krakatoa, Mérignac (33700).

De retour pour une nouvelle odyssée de science-fiction, avec pochette ad hoc signée Philippe Druillet, *Zombie* n'en finit pas d'explorer son territoire fantasmé.

LUNE NOIRE

En une bonne décennie, *Zombie* a malaxé avec plus d'application qu'il n'en faut la somme de ses obsessions : bandes originales de John Carpenter, territoires cosmiques de Sun Ra, nappes planantes à la Tangerine Dream, bases kraut et une bonne dose de free.

Résultat ? Trois albums (*A Land for Renegades*, *Rituels d'un nouveau monde*, *Livity*), deux musiques de films (*Loubia Hamra*, *Irréprochable*), une partition pour un spectacle de cirque contemporain (*Slow Futur*) et une multitude de EP, dont un fameux *Rocket Number 9* qui fera le bonheur de Lady Gaga.

Toutefois, le tableau ne serait pas complet sans mentionner la fidélité de toujours à l'étiquette Versatile de Gilb'R comme à certains partenaires tels Joakim, producteur avisé des deux premiers disques, ou Dr Schonberg, qui a poussé le duo vers l'art du trio.

Enregistrés au studio Red Bull de Paris, les 7 titres (joués live en 7 jours !) de la dernière livraison convoquent à nouveau Étienne Jaumet, Cosmic Neman et Dr Schonberg pour une célébration païenne, où s'entremêlent batterie *motorik*, vertus analogiques, boîtes à rythmes martiales, disco sous Tranxène et saxophone échappé d'un *bootleg* de James Chance & The Contortions.

Si la « recette » semble connue, l'ensemble entraîne toujours autant d'addiction, peut-être par la grâce d'un savant mixage signé I:Cube. Cette débauche de sueur et de machines provoquant un groove insidieux tout en dessinant des paysages lysergiques peuplés de serpents synthétiques. Hypnotique jusqu'à l'extase.

MAÏ

Zombie + Svezia Inferno, vendredi 23 février, 19 h 30, I.Boat. www.bordeauxrock.com



Hannah Williams & The Affirmations © Zoltan Nagy

Autant *The Excitements* de Koko Jeans-Davis que *The Affirmations* de Hannah Williams ont bien l'air de ce qu'ils sont. Des preux de la soul, avec toute la dévotion au genre que cela suppose.

LADIES NIGHT

L'habit ne fait pas plus le moine que le costume ne fait le musicien, mais ce plateau n'a adopté la tenue idoine qu'au motif qu'on ne joue pas de la soul en *sportswear*, un point c'est tout. Le respect de la musique que servent les uns et les autres va de pair avec le respect de ses codes plus ou moins implicites. Et cette affiche en affirme l'engagement.

Nous sommes là au service d'un genre musical, qui a ses gredins et ses braves. Et nous voici en présence de deux formations vouées à la cause. Nul calcul, juste une profonde conviction et la volonté de marcher sur les pas de Sam and Dave ou d'Eddie Floyd pour les Catalans de *The Excitements*.

Leur figure de proue, avec toute la félinité d'une Tina Turner, poussée par la bouillante section de cuivres, sait emballer la machine « à l'ancienne ». Une voix pour asseoir une musique qui transpire et ne le cache pas, doublée d'une présence scénique captivante, passant du moite au plus torride. *The Excitements* sont responsables de 3 albums suintants, semblant échappés d'une époque où ce genre d'objet sortait de Memphis ou de Detroit. Mais pas de Barcelone. Ils méritent leur nom, avec des années de tournée au compteur.

Compagnons de plateau, les Anglais de Bristol Hannah Williams and The Affirmations maintiennent abrasive la même flamme avec une ferveur moins bestiale. Tout en conservant l'esprit 60s, du temps où on n'enregistrait qu'en analogique ; comme leur dernier album *Late Nights and Heartbreak*. Hannah Williams conduit son petit monde vers des monuments soyeux à tel point que Jay-Z les a adoubés. En effet, le rappeur a repéré la plume de Hannah Williams et samplé la chanson-titre de ce deuxième effort pour en faire une confession personnelle sur les misères infligées à sa compagne Beyoncé. On imagine le coup de pouce, d'autant que 4:44 sera un tube planétaire et, accessoirement, disque de platine...

Un soutien inespéré pour le coup. En intitulant sobrement cette tournée, « This is Soul ! », on va à l'essentiel : car on sait qu'on met les pieds sur les terres du pays des 1 000 danses.

José Ruiz

This is Soul !: The Excitements + Hannah Williams & The Affirmations, jeudi 8 février, 20 h 30, Rock School Barbey. www.rockschool-barbey.com

CLASSIX NOUVEAUX

par David Sanson

Il y a à peine plus de quarante ans, c'est en Nouvelle-Aquitaine, au Festival de Royan, qu'était créée la Troisième symphonie du Polonais Henryk Górecki, unique véritable « tube » de musique savante de l'après-guerre. L'occasion de revenir sur l'absence criante, au niveau régional, des musiques de création.

SERVICE MINIMAL

On a laissé passer l'anniversaire. En 2017, on aurait pourtant dû célébrer les quarante ans de la création – le 4 avril 1977, sous la direction d'Ernest Bour, au Festival international d'art contemporain de Royan – de la *Symphonie n° 3*, dite « des chants plaintifs », du compositeur polonais Henryk Górecki. Cette partition – sublime, il faut bien le dire – pour soprano et orchestre occupe en effet une place à part dans le paysage de la musique contemporaine, puisque 15 ans plus tard, elle allait devenir un cas unique de « tube » d'une œuvre « savante ».

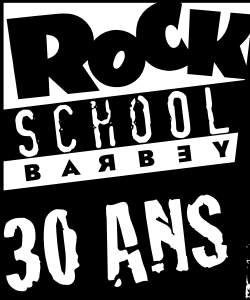
Lors de sa création, la critique s'était pourtant montrée unanimement négative au sujet de cette symphonie avec laquelle son auteur, jusque-là une figure de l'avant-garde sérieelle, amorçait – comme le faisaient à la même période son compatriote Krzysztof Penderecki ou l'Estonien Arvo Pärt – un retour à la mélodie, à une musique consonante et tonale, fortement empreinte de spiritualité ; toutes choses que l'avant-garde institutionnelle s'était consciencieusement employée à bannir. Peu à peu, toutefois, l'œuvre fit son chemin vers le public (on la trouve notamment, en 1985, au générique du film *Police* de Maurice Pialat), jusqu'à ce qu'en 1992, le label Nonesuch en publie un enregistrement CD par la soprano Dawn Upshaw et le London Sinfonietta dirigé par David Zinman : Dieu sait pourquoi, ce disque atteindra la 6^e place des *charts* britanniques et s'écoulera, en l'espace de deux ans, à 700 000 exemplaires dans le monde (on a aujourd'hui dépassé le million, record absolu en matière de musique contemporaine). Un succès étonnant, inexplicable, pour cette longue et lente

partition à la mélancolie térébrante, dont les trois mouvements sont hantés par la mort mais aussi baignés de lumière ; un succès dont Górecki, d'ailleurs, se gardera de profiter – il ne composera que très peu jusqu'à sa mort en 2010, à la veille de la création de sa *Symphonie n° 4*, son opus 85, qui sera finalement achevé par son fils...

Il n'y a sans doute aucun rapport, mais l'année 1977 devait être celle également de la dernière édition du Festival de Royan. Créé en 1964 et devenu, en treize ans, l'un des principaux rendez-vous européens de la scène musicale contemporaine, lieu de création d'un grand nombre d'œuvres importantes. Quarante ans plus tard, au moment où la station balnéaire charentaise a rejoint la grande région Nouvelle-Aquitaine, force est de reconnaître que le panorama régional en matière de musique de création laisse cruellement à désirer : on n'y trouve en effet pas la moindre manifestation (ou institution) d'envergure dédiée à la musique d'aujourd'hui (le répertoire du xx^e siècle étant représenté par le seul Festival Ravel au Pays basque), malgré les efforts le plus souvent souterrains d'acteurs associatifs ou de collectifs engagés. Dans le cas plus spécifique de la musique minimaliste – à laquelle on rattache (d'ailleurs tout à fait indûment, mais ce n'est pas la question ici) l'œuvre de Górecki –, la situation n'est pas plus reluisante, alors même que ce courant, comme en témoigne l'audience d'un Steve Reich ou d'un Philip Glass, parvient comme peu d'autres à mélanger et renouveler le public de la musique contemporaine... Il y a sans doute quelque chose à faire pour ne pas rater la « Symphonie des chants plaintifs » du xxi^e siècle.

TELEX

Le 4 février, au Pôle d'animation culturelle de Buisson-de-Cadouin, en Dordogne, la pianiste cubaine **Olga Valiente** propose un alléchant récital autour des musiques américaines, de Gershwin à Ginastera en passant par d'autres moins connus. • Le 7 février, au théâtre des Quatre Saisons de Gradignan, sous le titre « La Controverse de Karakorum » (du nom de la capitale de l'ancien empire mongol), le ténor **Bruno Bonhoure** et son ensemble La Camera delle lacrime nous invitent à un voyage tout intérieur à travers le xiii^e siècle musical, « de l'Auvergne des troubadours à la Chine du Khan ». • Le lendemain, à l'Auditorium de Bordeaux, **Marc Leroy-Calatayud** dirige l'ONBA dans un programme absolument remarquable, mêlant les quatre splendides « Interludes marins » tirés de l'opéra *Billy Budd* de Britten à des pièces de Martinů, Janáček et Tchaïkovski. • Prometteuse également, la délicate rencontre entre Scarlatti, Haydn et Granados que proposera – le 26 février à l'Ermitage-Compostelle, à l'invitation de l'Académie Jean-Sébastien Bach du Bouscat – la jeune pianiste **Jodyline Gallavardin**, 24 ans.



ROCKSCHOOL BARBEY

ÉVÉNEMENTS FÉV. > MARS 2018



FÉVRIER

SAM

03

SOIRÉE HOMMAGE À PHILIPPE JOLLY

AVEC STALAG, LES STAGIAIRES, KICK (STRYCHNINE), BARNUM & KEBOUS, KING-KONG BLUES, FRANCIS PAUL C. TISNÉ, AU PAYS DES MATINS CALMES, ROBERT & MITCHUM, SAFI SAFI, FILS DE BORN, THE LOOKERS, B.SHOP, TROMA...

ORGA : ROCK SCHOOL BARBEY & BORDEAUX ROCK

20H30

GRATUIT SUR RÉSERVATION

JEU

08

THIS IS SOUL !

THE EXCITEMENTS, HANNAH WILLIAMS & THE AFFIRMATIONS + DJ SOUL

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & BASE PRODUCTIONS

20H30

18€ / 21€

SAM

10

FINALE TREMPLIN DES 2 RIVES

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H

GRATUIT

VEN

16

VENENUM

+ SLAEGT + ANGOISSE

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H30

10€ / 13€

SAM

17

NINHO

ORGA : EUTERPE

20H30

28€

MAR

20

LORD RECTANGLE

CONCERT JEUNE PUBLIC

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & MDN

14H

GRATUIT SUR RÉSERVATION

MARS

VEN

02

BAXTER DURY

+ HALO MAUD

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & TRANSROCK

AU KRAKATOA - 19H

20€ / 23€

DIM

04

PARADE DU CARNAVAL AUGMENTÉ

DÉPART ALLÉE DE SERR

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & MDN

14H

GRATUIT

JEU

08

LORENZO



ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & TRANSROCK

20H30

20€ / 23€

VEN

09

HERE I COME

ORGA : X-RAY

DE 20H30 À 4H

18€ / 20€

MER

14

DIVA FAUNE



ORGA : MELODYN

20H30

15€ / 17€

JEU

15

ASH KIDD



ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H30

20€ / 25€

MER

21

GIEDRÉ

LES FOUS RIRES DE BORDEAUX

ORGA : EUTERPE

20H30

22€

JEU

22

OLDELAF

LES FOUS RIRES DE BORDEAUX

ORGA : EUTERPE

20H30

22€

MER

28

FEU ! CHATTERTON

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & TRANSROCK

AU KRAKATOA - 19H

25€ / 28€

ROCKSCHOOL-BARBEY.COM





© Tom Beard



© Abby Banks



D.R.

Mine de rien, The Very Small Orchestra est en train de devenir vraiment big avec Gagarine, son nouvel album. Petite histoire de son étonnante odyssée (de l'espace...).

MINUSCULE

Rares sont les groupes pouvant se permettre de sonner aussi juste avec une reprise de *Dirty Old Town* des Pogues que The Very Small Orchestra. C'est en grande partie grâce au phrasé sans compromis de Vincent Bosler – par ailleurs membre de The Hyènes –, ce timbre naturellement voilé qui roule les mots comme des cailloux en bouche. La sonorité et l'esprit de TVSO reposent ainsi sur une vision de la musique entre respect des classiques et réappropriation de leur identité. De AC/DC à Motörhead en passant par Bowie, le groupe s'est bâti un répertoire de standards, devenu le socle de leur édifice. Avec des morceaux tantôt adaptés en français (*Hell's Bells* devient *Les Cloches de l'enfer*), tantôt dans le texte originel, en anglais, ou en euskera, et de plus en plus souvent composés par le groupe, TVSO installe progressivement sa marque propre. Après des débuts résolument minimalistes, le duo originel composé de Bosler et de l'harmoniciste Kiki Graciet se renforce du violon de Don Rivalto Tutti Corto et absorbe tout un pan de la musique nord-américaine : blues, folk, country... Si la formation pouvait conserver des allures de groupe un peu plus dilettante dans ses premières années, l'arrivée de Denis Barthe à la batterie et de Pascal Lamige à l'accordéon a changé la donne. L'orchestre compte en plus un contrebassiste décisif en la personne de Jérôme Bertrand et va courir le pays, avec quelques excursions à l'étranger. Deux albums et quelques dizaines de concerts après, voici Gagarine, troisième disque du groupe et aboutissement (provisoire ?) de leur quête d'identité. Assis entre originaux très americana (*Kitchen Floor*) et classiques grand cru revisités (*Light My Fire*), TVSO se joue des styles en créant le sien d'une éclatante honnêteté. Bravo !

JR

The Very Small Orchestra,
samedi 3 février, 20 h, Sortie 13, Pessac (33600).
www.sortie-13.com

Avec plus de 15 ans de carrière et 5 albums sous le coude, Baxter Dury ne se pose ni en héritier, ni en autre « fils de ». Simplement comme l'un des derniers seigneurs du pop à l'anglaise.

MISTER DESPAIR

On connaît depuis longtemps la versatilité du public français lorsqu'il s'agit d'adopter des musiciens britanniques. On peut s'interroger jusqu'à plus soif pour ces engouements à sens unique, de la baudruche Pete Doherty aux inoffensifs Hot Chip, en passant par Metronomy dont le Royaume-Uni n'a étrangement cure... Concernant Baxter – fils de Ian – Dury, l'affaire se corse. Car où était le fan club lorsqu'en 2002 paraissait *Len Parrot's Memorial Lift* ? Pourtant dans ce geste augural, tout était déjà en place : l'élégance mélodique comme le spleen ; le tout en compagnie de Geoff Barrow et d'Adrian Utley (Portishead) et de Richard Hawley. Bref. À croire qu'il fallait un bol de potage pour qu'avec près de dix ans de retard, les Grenouilles réalisent la mesure de leur impair. Depuis, l'enfant du Buckinghamshire pourrait prétendre au trône vacant laissé par la maison capétienne de Bourbon. Adulé par la presse, chéri du public, fantasme masculin, mannequin pour Agnès b. ou Jean-Charles de Castelbajac, on en oublierait presque le musicien passé maître dans l'exaltation de la mélancolie, doué de surcroît d'un sens de l'humour oscillant entre John Cleese et Alan Partridge. Ainsi en est-il de *Prince of Tears*, album 2017, étrange codicille, exorcisant une rupture, au bien nommé *It's a Pleasure* et son majestueux cygne (présent sur scène en version bouée). Toujours autant de motifs synthétiques, de voix féminines (la si précieuse Madeleine Hart) et des lignes de basse aussi obsédantes que celles de Jah Wobble. Quelle classe.

MAË

Baxter Dury + Halo Maud,
vendredi 2 mars, 20 h,
Krakatoa, Mérignac (33700).
www.krakatoa.org

Avançant désormais en quintette, Wand de Los Angeles se déploie vers de nouveaux horizons. Inutile de préciser que rater leur passage hivernal serait en tout point impardonnable.

PRUNE ACIDE

Il faut bien l'admettre : les formations optant pour un renouvellement complet du processus créatif sont plutôt rares. Dans le cas présent, le mouvement peut sembler « radical ». Jadis, conçues par leur leader, les chansons de Wand sont désormais issues d'un réel processus d'écriture commun. À quoi cela tient-il ? Un simple changement de *line up* ? Un studio de répétition ? La volonté de bazarder sans autre forme de procès l'héritage ? Une chose est certaine, *Plum* divise le fan club... Une bien étrange affaire tant les Californiens avaient acquis bien du monde, de la phalange garage aux adorateurs du psyché, à leur cause sur la foi d'un tiercé placé gagnant – *Ganglion Reef*, *Golem*, *1 000 Days* – publié sur des étiquettes de choix : God?, In The Red Records, Drag City. Les protégés de Ty Segall pêcheraient-ils tant ? Leur quatrième livraison serait-elle une forme de trahison ? On pourrait aussi préciser que Cory Hanson (stupéfiant sosie de Rob Lowe) musarda en solitaire, s'ouvrant de nouvelles perspectives avec *The Unborn Capitalist from Limbo* (2016), splendeur au format pop de chambre, dont l'unique équivalent contemporain serait *Memory of a Cut Off Head* de OCS. Au diable les épuisantes arguties, Wand se pose aussi comme une impressionnante entité scénique ; revient en mémoire leur premier passage parisien, qui sidéra le public de la Maroquinerie par sa rigueur, son volume et sa redoutable efficacité. Au regard du répertoire constitué, nulle place au doute. Après tout, on parle bien d'une baguette magique, non ?

MAË

Wand + The Psychotic Monks,
jeudi 1^{er} février, 20 h 30,
Atabal, Biarritz (64200).
www.atabal-biarritz.fr

Wand + Trupa Trupa,
lundi 5 février, 21 h,
Le Confort Moderne, Poitiers (86000).
www.confort-moderne.fr

Jadis moitié du duo Anteros & Thanaton,
Alexandre Berly s'est réincarné en La Muerte.
Sous cet alias nullement funeste, le producteur
techno convoque les fantômes electro-clash.

SH-101



Une enfance nomade entre Paris, Versailles, Tours et l'île Maurice, une mère férue de musiques noires, un père à la mode new wave, et Internet pour toute pinacothèque... Il n'en fallait pas moins pour bâtir une carrière, ou du moins l'envie d'en découdre en autodidacte avec sa passion.
Des EP généreux – *Through the Circles*, *A Game Called Tarot* – pour toute carte de visite, une signature pour le compte du label Her Majesty's Ship, des rencontres qui claquent (Yan Wagner, David Shaw), des résidences de choix (RBMA à Tokyo, Cómeme du señor Matias Aguayo), inutile de tourner autour du pot : le garçon assure. Et détonne avec son allure tout en noir,

ses bretelles, sa moustache d'obédience Jean Rochefort et sa quête sans fin pour le matériel analogique. On est loin des fluo kids à la Ed Banger gavés de Cherry Coke®... Pour autant, l'oiseau n'est pas une énième incarnation du principe *dark* à usage des *Millennials* et autres nostalgiques de l'adolescence ; sa passion pour l'Italo disco en témoigne.
Publié à l'automne dernier, *The Inner Out* repose sur une équation simple : ligne de basse + synthétiseurs. Envisagé parfois comme une contrainte, ce schéma de production – conviant deux invités : Sarah Rebecca et Yan Wagner – aboutit à une œuvre compacte aux multiples ramifications (Faust, Dr Jekyll

et Mr Hyde, Pandore ou encore le Triangle des Bermudes), singulière et à contre-courant dans le paysage BPM hexagonal. Finalement, avec un « v » à la place du « u », on ne perd rien au change. Au contraire.
MAB
Vitalic + La Mverte,
vendredi 9 février, 20 h 30,
La Nef, Angoulême (16000).
www.lanef-musiques.com

Zombie Zombie + La Mverte,
samedi 10 février, 21 h,
Le Confort Moderne, Poitiers (86000).
www.confort-moderne.fr

Maisons ou appartements ? TROUVEZ VOTRE LOGEMENT DANS LA MÉTROPOLÉ BORDELAISE

Votre maison de ville,



MÉRIGNAC LES NIMÉRIA

à partir de **231 000 €**

- + 11 maisons du T3 au T4
- + Production d'électricité en partie assurée par des panneaux solaires
- + Jardins privatifs et terrasses abritées
- + Quartier résidentiel et familial proche de toutes commodités



EYSINES OSM'02

à partir de **241 000 €**

- + Duplexes du T3 au T5, disposant tous de 2 places de stationnement
- + Grands espaces de vie ouverts sur l'extérieur
- + Jardins privatifs et terrasses abritées
- + A deux minutes à pieds du Centre-Bourg

Votre appartement,



BORDEAUX CITÉ DES ARTS

à partir de **146 400 €**

- + Appartements du 2 au 5 pièces avec loggia ou terrasse
- + Jardin d'agrément intérieur commun et sécurisé
- + Doubles expositions et beaux volumes de vie ouverts
- + En plein cœur du nouveau quartier des affaires Euroatlantique



MÉRIGNAC OPAL 6 SENS

à partir de **159 000 €**

- + Appartements du 2 au 4 pièces
- + Logements d'exception avec prestations de qualité
- + Terrasses spacieuses jusqu'à 130 m²
- + Hyper centre de Mérignac



DERNIÈRES OPPORTUNITÉS

GRADIGNAN BOISEA

T3 EXPOSÉ SUD

249 000 €

- + Plus de 65 m² habitables, 2 places de stationnement
- + Deux chambres avec placards
- + Doubles expositions avec balcon

T4 EXPOSÉ SUD

337 000 €

- + Plus de 90 m² habitables, 2 places de stationnement
- + Trois chambres avec placards dont une suite parentale
- + Trois terrasses pour un total de 43 m² extérieur avec doubles expositions

- + Au cœur d'un splendide parc paysager de 3000 m²
- + A seulement deux pas du Centre-Ville



Malik Djoudi - © Ph. Lebrun

Regroupement d'activistes en défense de la chanson française non-standardisée et authentique, *La Souterraine* fait tourner les artistes de son catalogue à travers la région Nouvelle-Aquitaine. Opération pop underground.

DANS LES AILLEURS

Benjamin Caschera, producteur indépendant aux commandes de la plateforme musicale *La Souterraine*, définit sa structure (aux faux airs de label) comme étant « un truc ». Prié d'explicitier quelque peu, il évoque « une oreille sur la production francophone et autonome » et parle chiffres, rappelant une *Souterraine* qui « édite des compilations en

libre service à prix libre » et qui « organise des fêtes souterraines partout dans les pays : plus de 150 à ce jour dans cinq pays différents ». C'est d'ailleurs la mise en ligne d'une compilation (« avec pas mal d'inédits d'artistes régionaux underground ou indépendants ») qui chapeaute le concept derrière cette série de concerts essaimés à travers la région.

Pour *La Souterraine*, il s'est agi de rassembler des artistes francophones de la région et quelques figures nationales de la marque pour faciliter leur circulation – si ce n'est tout simplement la permettre. Le tout sous le parrainage de l'artiste François and the Atlas Mountains.

Quoique basée en région Occitanie, avec de fortes attaches parisiennes, *La Souterraine* a fait le choix de monter sa tournée sur le territoire de la Nouvelle-Aquitaine. « L'initiative de ce projet de coopération est portée par le TAP à Poitiers », explique Benjamin. « Avec la création de la grande région, les initiatives de coopération régionale sont favorisées. Le TAP ainsi que tous les lieux participants à l'opération proposent une dynamique qui n'existe pas vraiment dans d'autres régions. » En un mot comme en cent : « Vous êtes veinards en Nouvelle-Aquitaine » car « il y a beaucoup plus de lieux culturels et d'institutions qui sont forces de proposition que dans la moyenne des autres régions ». Pour ce qui est des propositions artistiques qui seront données à voir (pour l'agglomération bordelaise, sur la scène du Krakatoa à Mérignac), rendez-vous est fixé avec Barbagallo, de Toulouse, et Malik Djoudi, de Poitiers, soit deux des figures de proue de *La Souterraine*. Tous deux y ont dépassé le million de stream chacun. Leur notoriété nationale, voire internationale, se solidifie. Chien Noir, de Bordeaux, a un compteur plus modeste, mais commence son ascension (déjà programmé au mois de janvier dans le cadre du festival Bordeaux Rock). « Tous ces artistes proposent une vision assez inédite de la chanson française, assez hybride, avec des éléments indie pop ou électroniques », prévient Benjamin Caschera, qui insiste : « Si tu es curieux, tu auras ta dose. »

Petite déception toutefois : si les soirées labellisées *La Souterraine* font étape à Niort, Saint-Vincent-de-Tyrosse ou Tulle, aucune date n'est annoncée dans la commune de *La Souterraine*, dans la Creuse. Il s'agit pourtant du territoire néo-aquitain ! « Ne m'en parle pas ! », se lamente plaisamment Benjamin. « On a essayé d'inclure une date au centre culturel de la ville, mais on s'y est pris trop tard, la programmation s'y fait un an et demi à l'avance. Ils auraient été partants, mais bon... Ça aurait été un grand succès de voir une fête *Souterraine* à *La Souterraine* ! »

Au-delà de la bonne blague, « c'est une typologie de territoire, pas forcément bien loti culturellement, qui nous intéresse particulièrement ». En attendant la partie remise, *La Souterraine* se satisfait d'avoir inclus un groupe creusois à la compilation, le duo folk rock dégingué Bicross, de Cugnat. « Vive le local », conclut Benjamin Caschera de *La Souterraine*. Et vive la curiosité.

Guillaume Gwarddeath

La Souterraine en Nouvelle-Aquitaine : Barbagallo, Chien Noir et Malik Djoudi, jeudi 1^{er} mars, 20 h 15, Krakatoa, Mérignac (33700). souterraine.biz



Une vie real rock’n’roll... frenchy.

“NINETEEN” AGE

par Patrick Scarzello

« Anthologie d’un fanzine rock », Byrds/MC5/Love, Barrett/Wilko/Bailey, Sonics/Feelgood/Groovies... *Nineteen* mieux que souvenirs, plus érudition d’époque : Gun Club/Shtones/Cramps/Prisoners/Cudas. Derrière la fluidité intelligente, Chilton/Murphy/Sky Sax’, une écriture, avec Dogs en exception *frenchy* élargie d’un second volume 1982-88 : Marc Police le pur, Marsu le juste et le New Rose *label boss* sans filtre, dans la décennie des synthés bannis avec délectation. Au Jimmy parisien, à L’Auvergne bar ou à Montreuil, se croisaient les croisés R’n’R d’alors. Rascal la mèche BrianGregoryenne en *PariBarRock* proue : « la Souris... socio-culturel qu’on ne subventionne pas ». À Pigalle j’allais voir répéter les Coronados, fiole FourRoses en main... « On ne supporte plus l’alcool », mensonge de fin d’interview. La nuit culminait Spider X. Hadji-Lazaro l’air menaçant à la sono, Wampas débutants soufflants, fiérots Hot Pants d’avant La Mano, Soucoupes Violentes *so cool...* et là mi-report mi-tchatche. Via la Romance on trinquait avec Gilles Tandy. Mon pote Bad Loser de la Riviera jouait au Cithéa... tous resurgissent. C’était avant ETandy voisin 90s de la Butte, *Blonde on B* derrière la cloison. Son Attendre s’écoute sur le CD du livre. Et les précieux Dum Dum Boys... Nice so nice rue Lépante, fin 70s avec nos Dentist-Playboys préférés, en bonnes pages. Chacun paraît vraiment important. Savant medley d’idéalisme, finalement pragmatique, qui rêvait en direct d’une génération sortant par le haut... et de citer Cioran avec Les Thugs. Un mouvement donc, à labels explicites : Tutti Frutti, Surfin’Bird, Gougnafe, Bondage, Closer... *real*

rock’n’roll souvent. Une passion portée collectivement façon inconscient enfin incarné dans l’action. Relayer le meilleur son, partager de belles news, irriguer électriquement le pays dominé par l’avariée variété. « L’intérêt d’une scène ne se mesure pas à son impact grand public ou à sa couv’ médiatique. » L’autoprod’ essaime. Fleurissent les compiles. Ces *bands* attirent. Eurythmics Stewart aurait aimé produire Little Bob. L’activisme de Feydri biographe *kinky*, rare Manet qui se lit Inrocks 2018 ou permanence d’aînés : *Bordeaux Rock* Rigeade, *Stiletto* Ruiz... *Radio Surfadelic* avec Paco de Gamine, les St récidivistes Boubou & Renou soutiens live de notre fanzine, au Babylone. Et Performance, prime Chat Bleu, Luxor... puis Jimmy, chaque nuit. « L’âge d’or pour les petits groupes, plein d’endroits où jouer, foule dans toutes les régions, esprit de communauté dans l’excitation... » Stunners, Daltons, Parabellum, Calamités + un Bordelais « personnage pop de 88 en France ». Des décennies après... on joue toujours dans les bars. La notion de travail bel et bien fait irrigue le propos des protagonistes, des commentateurs. Vocation spontanée pour tous, le rock comme édification d’une vie. Bravo *Nineteen* - agers *forever*, pour les vérités. Telecaster de haute volée & *vox populi* imprimés ensemble. Outre l’esthétique délicieuse, ils branchaient sur ampli une éthique.

Nineteen 2, La scène française 1982-1988, sous la direction d’**Antoine Madrigal**, Les fondateurs de briques, Collection Instrumental

I.BOAT CONCERTS



FÉVRIER

02.02
FOREVER PAVOT,
TH DA FREAK [GET WET PARTY]
Psyche Bedroom Pop

05.02
NILS FRAHM,
au Rocher de Palmer
Neo classic piano
Electronic

09.02
SOFI TUKKER,
GARÇON D'ARGENT
Jungle Pop / Electro

23.02
ZOMBIE ZOMBIE,
SVEZIA INFERNO
Krautrock

MARS

01.03
GRANDMASTERFLASH
Hip-Hop Legend

08.03
SOPICO
Hip-Hop

10.03
PEREZ,
MATHILDE
FERNANDEZ,
NAUGHTYBABYSUB,
Electro-Pop

14.03
THE NOFACE,
M.A.N
Rock

15.03
BALMORHEA,
MARTYN HEYNE
Post-rock / Ambient

16.03
LA RUMEUR,
Hip-Hop

19.03
LYDIA LUNCH, [BORDEAUX ROCK]
PUTAN CLUB
No Wave

30.03
BON
VOYAGE
ORGANISATION
Pop Psyché-Tropicale

31.03
DRAME
Disco Krautrock

02 03

Billetterie sur UBLO
(application mobile)
ou www.iboat.eu

I.BOAT
BASSIN À FLOTS
33000 BORDEAUX

I
B
O
A
T

Le musée des Arts décoratifs et du Design de Bordeaux poursuit son cycle dédié aux collectionneurs. Ce quatrième volet convie l'historien et critique du design graphique Pierre Ponant avec son riche ensemble de livres tchèques des années 1920 et 1930. Avec plus d'une centaine d'ouvrages, l'exposition témoigne de l'effervescence artistique pragoise à l'aube d'un ^{xx}e siècle infiltré par les avant-gardes artistiques (cubisme, dadaïsme, surréalisme, etc.) et d'une atmosphère de « joyeuse camaraderie » pour reprendre les termes de Karel Teige, artiste, critique et acteur-clé de l'époque.

Propos recueillis par **Anna Maisonneuve**

FASCINATION ET FASCISATION DU REGARD

Comment est né cet intérêt ?

Je suis un bibliophile. J'ai une passion pour l'imprimé, la presse alternative, etc. Le livre tchèque, c'est un morceau de ma collection. J'ai pas mal circulé en Europe centrale à une époque où il y avait encore le rideau de fer. Ma curiosité s'est portée sur toute cette période des avant-gardes. C'était une curiosité tout à fait contemporaine. Dans les années 1980, je voulais savoir s'il y avait des restes de tout ceci dans la création du moment en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Pologne... J'ai rencontré des gens très politisés, pas mal de dissidents. Ces personnes étaient dans une dynamique de relecture de toute cette partie de l'histoire. À la suite de ces différentes rencontres, je me suis passionné pour ces ouvrages des années 1920 et 1930.

Quelles en sont les spécificités ?

J'ai voulu peut-être expérimenter ce que des amis slovènes de la NSK – *Neue Slowenische Kunst*, ou nouvel art slovène – définissent par la fascination et la fascisation du regard. C'est en effet un peu symptomatique de ces images qui fascinent et fascisent les regards.

C'est-à-dire ?

Je vais donner deux exemples. L'artiste Thomas Hirschhorn avait utilisé dans l'un de ses montages la fameuse Affiche rouge réalisée par les Nazis qui appelait au meurtre des résistants communistes. Elle s'accompagnait de cette interrogation : « Je ne comprends pas ! Je trouve cette affiche belle ! Aidez-moi ! » Autre exemple. Je ne sais pas si vous vous souvenez de l'affiche éditée pour le Nike Park [parc d'attractions éphémère sur le thème du football à l'occasion de

la Coupe du Monde 1998, NDLR]. On y voyait le profil d'Éric Cantona dans un graphisme rappelant la propagande des Républiques populaires de l'ancien bloc de l'Est. Ce tirage a fait polémique mais a été épuisé en quelques jours.

On retrouve cette tendance dans les livres tchèques ?

C'est un peu différent. Il y a beaucoup plus de subtilité dans leurs approches. C'est ce qui m'a intéressé. Par exemple, parmi les figures importantes de cette période, il y a Karel Teige et Ladislav Sutnar. Le premier utilise très peu le rouge et le noir, qui sont vraiment les deux couleurs du constructivisme. Il fait des affiches avec du rose comme Sutnar va utiliser de l'orange. Les artistes de cette époque, qu'ils soient poètes, typographes, plasticiens ou graphistes, ont tous adhéré aux idées qui venaient de la révolution russe. Ils se sont tous plus ou moins engagés dans le Front de gauche qui était un organisme regroupant pas mal d'intellectuels. Ils ont également soutenu au départ l'émergence communiste révolutionnaire bolchevique. Ils ont participé à la publication du jeune PC tchèque comme on peut le voir dans l'exposition avec la couverture d'un livre qui met en évidence un photomontage. Mais il y a déjà des signes de discordance, des germes de la dissidence comme dans cette image présentée qui figure Lénine à une tribune avec, caché dans un coin, Charlie Chaplin.

Que sont devenus ces différents acteurs ?

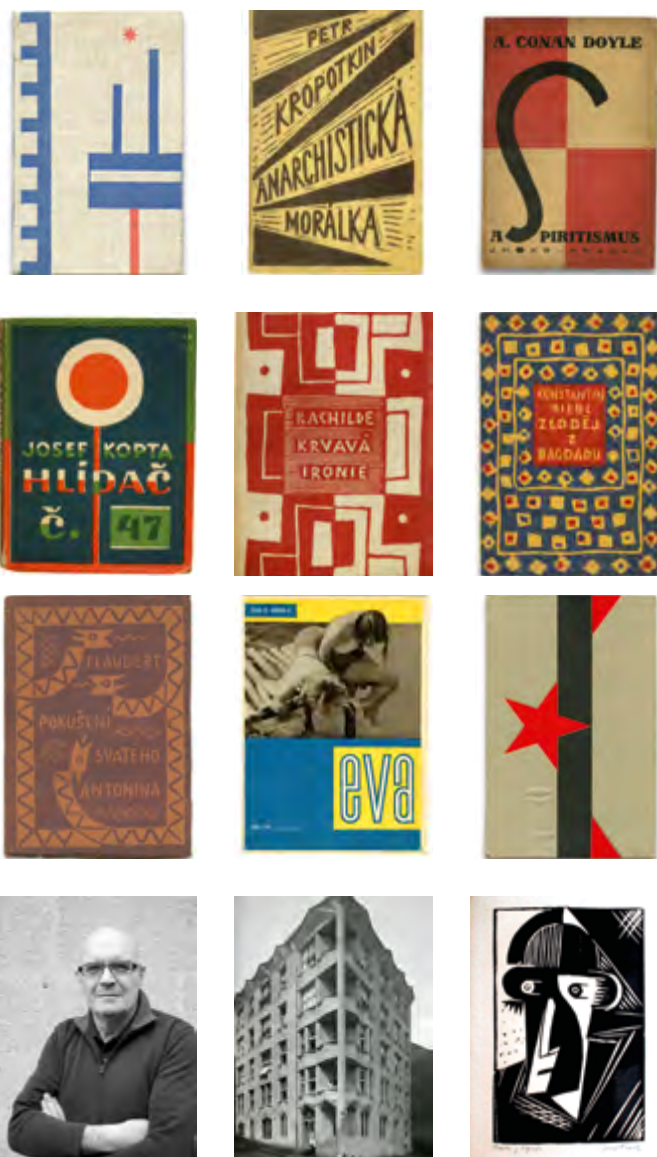
Tous prendront leur distance dans les années 1930 pendant les procès staliniens. Adolf Hoffmeister s'exile aux États-Unis pendant la guerre, puis lance une radio de résistance. Quand il revient en 1948, il est nommé ambassadeur de Tchécoslovaquie en France, puis mis à l'écart en 1951. Pour Teige, la police est venue chez lui, a brûlé sa correspondance et sa bibliothèque. Il est mort d'un arrêt cardiaque en 1951. Il y a aussi les frères

« Les artistes de cette époque, qu'ils soient poètes, typographes, plasticiens ou graphistes, ont tous adhéré aux idées qui venaient de la révolution russe. »

Čapek, Karel l'écrivain meurt d'une infection pulmonaire quelques mois avant son arrestation planifiée par la Gestapo ; son frère, Josef, peintre, est arrêté et envoyé en camp de concentration en 1939. Il y mourra. Tous ont cru à un changement qui venait de l'Est. Ils se sont heurtés au Pouvoir qui appliquait des normes.

« L'image-livre. Éditeurs et artistes de l'avant-garde tchèque (1920-1930) – Collection de l'historien du graphisme Pierre Ponant », jusqu'au dimanche 6 mai, musée des Arts décoratifs et du Design.

Workshop « Fanzine », dès 8 ans, mercredi 14 et 21 février, de 10 h à 17 h. Réservation obligatoire 05 56 10 14 05 www.madd-bordeaux.fr





Pierre Seinturier Indoor - D.R.

SUR PLACE OU À EMPORTER

En 2017, Les arts au mur – Artothèque de Pessac soufflait ses 15 bougies. Depuis 2002, cette structure pessacaise a patiemment constitué et enrichi une collection qui s'élève aujourd'hui à plus de 920 œuvres. Malgré les aléas d'un budget en baisse (10 000 € depuis deux ans au lieu des 40 000 € alloués auparavant), Anne Peltriaux et Corinne Veyssièr, les deux fondatrices de l'Artothèque, maintiennent le cap de ce lieu de sensibilisation original aux multiples ramifications.

Particuliers, scolaires, établissements de l'enseignement supérieur, entreprises, collectivités, milieux hospitalier ou carcéral... tout un chacun peut faire le prêt d'une des pièces de ce fonds où voisinent de grands noms de l'art, mais aussi des artistes émergents.

Cette année, 15 nouvelles créations vont rejoindre celles précédemment achetées et signées Pierre Alechinsky, John Baldessari, Louise Bourgeois, Hervé Di Rosa, Hamish Fulton, Gilbert & George, Annette Messager, Roland Topor ou Erwin Wurm. Côté tête d'affiche, on trouve parmi les nouvelles recrues le Californien Jim Shaw avec une sérigraphie en noir et blanc datée de 2012. *Hairdo*, c'est son nom, figure une perruque bouffante. Ce dessin appartient à un éventail plus large d'œuvres (peintures, photographies, sculptures, collages, affiches, films et instruments de musique) qui alimentent l'« O - isme ». Inspirée d'improbables mouvements apparus aux États-Unis au XIX^e siècle, cette religion inventée de toutes pièces par l'artiste prolifique prêche « l'adoration d'une divinité féminine symbolisée par la lettre O, la réincarnation, la marche à rebours du temps et parfois la prohibition de toute représentation figurative ».

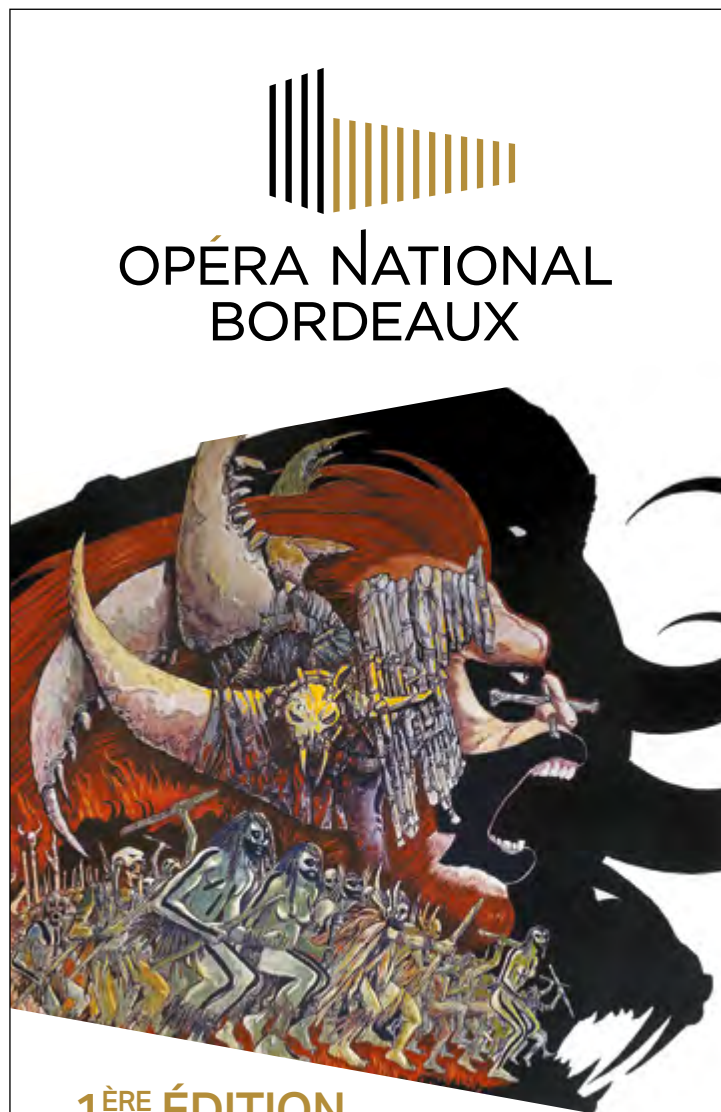
Autres arrivants : Vittorio Santoro, le rappeur, designer et graffeur Grems, le Franco-Algérien Neil Beloufa, Katrien de Blauwer passée maître dans l'art du « cut », Julien Discrit, Louis Granet, Frédéric Lefever, Pierre Seinturier, Massinissa Selmani, un Algérien adepte de l'absurde et les Guerrilla Girls. Fondé à New York en 1985, ce collectif d'artistes féministes flanquées de masques de gorille fait son entrée avec une affiche sur laquelle on peut lire : « Est-ce que les femmes doivent être nues pour entrer au Metropolitan Museum ? Moins de 4% des artistes dans la section Art Moderne sont des femmes, mais 76% des nus sont féminins. »

Pour ce qui est des plasticiens néo-aquitains, on relève la présence de Pierre-Lin Renié, Camille Lavaud avec son univers graphique biberonné aux romans noirs et au cinéma (celui d'Henri-Georges Clouzot, Henri Verneuil, Jean-Pierre Melville, Bertrand Blier, Georges Franju, Jean-Pierre Granier-Deferre...), son confrère Simon Rayssac, diplômé également de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux avec deux gouaches estivales ou encore Pierre Labat. Ce dernier a fait don d'un collage issu de la série *Les Témoins* qui prend pour sujet le palais Finlandia, un chef-d'œuvre de l'architecte moderne Alvar Aalto. Ces œuvres pourront être empruntées à l'Artothèque dès le mardi 6 mars à 11 h.

AM

« Présentation des acquisitions de l'Artothèque 2017 »,

du jeudi 1^{er} février au dimanche 4 mars, Maison municipale Frugès-Le Corbusier, Pessac (33600).
www.lesartsaumur.com



1^{ÈRE} ÉDITION FESTIVAL CINÉ-NOTES MUSIQUES DE FILM DE PHILIPPE SARDE

AUDITORIUM DE L'OPÉRA
du 7 au 18 mars 2018

CONCERT DES MUSIQUES DE FILM...

EN PREMIÈRE MONDIALE

ONBA / Bastien Stil, direction
Stéphane Belmondo, bugle, trompette
➤ 7 et 8 mars

MASTERCLASS « COMPOSER POUR LE CINÉMA »,

Masterclass de Philippe Sarde
Animée par Thierry Jousse
➤ 9 mars

PROJECTION DE FILMS

LE JUGE ET L'ASSASSIN

de Bertrand Tavernier

LE LOCATAIRE

de Roman Polanski

VOSTFR (Interdit aux - 16 ans)

➤ 10 mars

CINÉ-CONCERT LA GUERRE DU FEU

de Jean-Jacques Annaud

CRÉATION MONDIALE

ONBA / Dominique Spagnolo, direction
➤ 15, 16 et 18 mars



opera-bordeaux.com



© Stephanie Steinkopf/OSTKREUZ

En partenariat avec le Goethe Institut, la Vieille Église Saint-Vincent jette un coup de projecteur sur Ostkreuz, l'agence allemande de photographes, fondée après la chute du mur de Berlin.

BILDER



© Ute Mahler/OSTKREUZ

Tout commence à Paris. Printemps 1990, le mur de Berlin vient de tomber. À la table d'un café parisien du quartier des Halles, conversent sept photographes, invités par le président de la République François Mitterrand, pour une exposition réunissant les artistes les plus significatifs de l'Allemagne de l'Est. C'est à cet endroit que l'idée de l'agence germe dans l'esprit de ces femmes et hommes.

Sensibles aux débats internationaux irriguant le domaine de la photographie, conscients des bouleversements à l'œuvre, du monde et du marché international qui s'ouvrent désormais à eux, ils choisissent de mutualiser leur dynamisme dans un collectif. Leur nom ? Ostkreuz, littéralement « croix de l'est », en référence à une station de S-Bahn (train berlinois) du même nom reliant l'est de Berlin au reste de la ville. À l'image d'un carrefour géographique et collectif à partir duquel on emprunte plusieurs directions, ce choix préfigure leurs horizons à venir.

28 ans plus tard, l'agence Ostkreuz est devenue l'une des plus emblématiques du pays avec, à son actif, vingt-deux membres

de générations et d'origines variées.

Cette coopérative pourrait trouver son équivalent français dans Magnum Photos, fondé par Henri Cartier-Bresson et Robert Capa au lendemain de la Seconde Guerre mondiale en 1947. Unie par une démarche tournée vers l'empathie et l'humanité, l'identité d'Ostkreuz est historiquement nourrie par deux courants : l'un intimiste, l'autre documentaire. Deux approches qui laissent dérouler une palette artistique bouillonnante où se croisent urbanisation, immigration, bouleversements sociaux et politiques et vie quotidienne.

L'exposition qui leur est dédiée à Mérignac dévoile des épreuves photographiques encerclées temporellement par la destruction du mur. On y croise le travail de Ute Mahler et Werner Mahler, deux des membres fondateurs de l'agence, celui de Harald Hauswald auteur d'*Expulsions dans la Mainzer Strasse 13.11.1990*, Mila Teshaieva et ses investigations du monde post-soviétique, les mises en scène métaphoriques de Linn Schröder dans lesquelles les petites histoires confidentielles rencontrent les

enjeux universels comme aussi le regard de Maurice Weiss (au Goethe Institut) et Stephanie Steinkopf.

Le premier, né à Perpignan en 1964, n'a cessé de documenter l'actualité politique berlinoise depuis le 9 novembre 1989. La seconde, née en 1978, est une adepte des reportages immersifs. En témoignent *Vogelfrei* et ces femmes sans abri aux côtés desquelles elle partage des nuits comme la série *Manhattan*. Présenté à Mérignac, ce dernier ensemble prend pour décor Letschin. Au cœur de cette petite ville, située à 100 kilomètres à l'est de Berlin, se dressent deux tours baptisées « Manhattan ». Prestigieuses à l'époque de la RDA, ces appartements sont tombés en déclin suite à la crise économique qui a balayé plusieurs régions d'Allemagne.

AM

« La condition humaine », photographies de l'agence allemande OSTKREUZ,

jusqu'au dimanche 25 mars, Vieille Église Saint-Vincent, Mérignac (33700). www.merignac.com



Rodolphe Escher

Conçue par Andreas Ruby, le nouveau directeur du SAM musée d'architecture suisse, basé à Bâle, l'exposition « Schweizweit », présentée à arc en rêve centre d'architecture, déroule une grande fresque visuelle sur la diversité de la production helvétique contemporaine.

INVENTAIRE CANTONAL

Aaah la Suisse ! Ses montagnes, son plat pays, ses lacs, ses constructions paysannes en pierre, ses chalets bernois sans oublier les quelque 300 000 abris antiatomiques tapissant son sous-sol...

Côté architecture contemporaine, l'image d'Épinal consacre un minimalisme porté par les fleurons de la discipline que sont Herzog & de Meuron, Peter Zumthor, Mario Botta, Diener & Diener, Annette Gigon et Mike Guyer... C'est ce que fait paraître Andreas Ruby en épilogue du catalogue de l'exposition « Schweizweit » : « Comme beaucoup d'autres, j'ai été impressionné par la façon dont la Suisse a commencé dans les années 1990 à jouer un rôle de tout premier plan dans l'architecture mondiale, rôle qu'elle continue à assurer brillamment jusqu'à ce jour. Mais en même temps, je remarque depuis quelques années que cette *success-story* qui, en raison notamment de l'émergence du minimalisme, est devenue une sorte de "style international de l'ère post-post-moderne", a généré une sorte de décalage culturel croissant entre l'image et la réalité de l'architecture helvétique. »

Observateur des mutations à l'œuvre sur le territoire depuis plus de deux décennies, le directeur du SAM a choisi de sortir des sentiers battus. Porté par le désir de faire un pied de nez à ce « minimalisme, qui est devenu la marque internationale de l'architecture helvétique » et la volonté d'établir l'inventaire des réalisations récentes, Andreas Ruby a lancé un

vaste projet fondé sur un dispositif somme toute assez simple : demander aux agences d'architectes installées en Suisse de dresser un palmarès des productions emblématiques du pays. À l'arrivée, plus de 160 d'entre elles se sont prêtées à l'exercice. Leur podium respectif s'échafaude suivant trois critères :

1. un projet conçu par leur propre agence,
2. un projet tout aussi pertinent construit récemment par un collègue,
3. enfin, un édifice ou une situation spatiale vernaculaire ayant valeur de référence dans leur approche architecturale.

Présenté l'année dernière à Bâle, le résultat de cette étude est actuellement visible au centre d'architecture arc en rêve sous la forme d'une grande fresque visuelle. Élus par de jeunes agences et des architectes reconnus, les différents projets sélectionnés se déploient dans une monumentale mosaïque qui nous entraîne dans l'architecture plurielle de la Confédération helvétique. Parmi les figures les plus souvent mentionnées, on trouve en très bonne place Peter Märkli avec le siège social de l'entreprise Synthes, un bâtiment aux proportions monumentales mais délicates, et La Congiunta, située à Giornico, un musée de béton aux façades aveugles dédié à l'œuvre du sculpteur Hans Josephsohn. **AM**

« Schweizweit : il n'y a pas une architecture suisse », jusqu'au dimanche 1^{er} avril, arc en rêve centre d'architecture. www.arcenreve.com

KRAKATOA

FÉVRIER • MARS

JEU 1.02

AUTREMENT #5 : NOUVELLE VAGUE
+ ROBERT & MITCHUM + MARCELO CHAGAS & BELA Balsa (DANSE BRÉSILIENNE)

SAM 3.02 - 15H15 KRAKAKIDS PRÉSENTE :

GOÛTER-CONCERT : COCKTAIL BANANAS

SAM 10.02

KLUB DES LOOSERS + TH DA FREAK

MER 14.02 - 14H/17H

RENDEZ-VOUS DU FIL :
ORGANISER UN CONCERT DANS UN CAFÉ

SAM 17.02

MAT BASTARD EX LEADER DE SKIP THE USE
+ A-VOX

MER 28.02 - 14H/17H

RENDEZ-VOUS DU FIL : LA PROGRAMMATION

JEU 1.03 AVEC LE SOUTIEN DE L'OARA ET DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE :

FÊTE SOUTERRAINE : BARBAGALLO
+ MALIK DJOUDI + CHIEN NOIR

VEN 2.03 KRAKATOA ET LA ROCK SCHOOL BARBEY PRÉSENTENT :

BAXTER DURY + HALO MAUD

SAM 3.03

PÉPINIÈRE PARTY : ÉQUIPE DE FOOT + THEA
+ SAHARA + SWEAT LIKE AN APEI + L'ENVOÛTANTE

MER 7.03 - 9H/17H30

ATELIER DU FIL : LA STRUCTURATION JURIDIQUE DE
SON PROJET MUSICAL

JEU 8.03 KRAKATOA ET LA ROCK SCHOOL BARBEY PRÉSENTENT :

LORENZO À LA ROCK SCHOOL BARBEY

SAM 10.03 - 15H30 ENTRÉE LIBRE

SAHARA À LA MÉDIATHÈQUE DE MÉRIGNAC

JEU 15.03

BIRTH OF JOY + KO KO MO

SAM 17.03 KRAKATOA ET LE PIN GALANT PRÉSENTENT :

CHRISTOPHE AU PIN GALANT

JEU 22.03

L'IMPÉRATRICE + VOYOU

SAM 24.03 - 17H

I WANT YOU : LE FESTIVAL DE LA JEUNE CRÉATION

MER 28.03 KRAKATOA ET LA ROCK SCHOOL BARBEY PRÉSENTENT :

FEU! CHATTERTON

JEU 29.03

EMIR KUSTURICA & THE NO SMOKING ORCHESTRA

VEN 30.03 - COMPLET

BERTRAND CANTAT & AMOR FATI

Nouveau : Profitez du Krakatoa encore plus tôt !
Restauration et DJ sets dès 19h !
concert à 20h30 (sauf mention contraire)

TOUTE LA PROG SUR : WWW.KRAKATOA.ORG
TRAM A ARRÊT FONTAINE D'ARLAC / MÉRIGNAC



Éclipse, 2017 - D. R.



D. R.



© Émilie Mathé Nicolas

FOULE SENTIMENTALE

Artiste prolifique, hyperactif, musicien, peintre, graffeur et pochoiriste de talent, Jef Aérosol a plus d'une corde à son arc. Il est aussi une figure majeure de la première génération de *street art* apparue en France à l'aube des années 1980. Des images emblématiques disséminées un peu partout à travers le monde sous forme de pochoirs, de graffs ou de fresques monumentales, on retient bien sûr ses portraits de rock stars et autres icônes de la culture commune contemporaine, tout comme ceux des gens de la rue, le plus souvent des enfants. Travaillant exclusivement le noir et blanc, son engagement est « avant tout poétique ». Il recherche « les émotions fortes, directes, universelles ». Une forme de mélancolie et de nostalgie pour le temps d'avant se dégage souvent de ses portraits d'anonymes. À la galerie DX, il montre une quinzaine de toiles dont certaines inédites dans un solo show intitulé « Al(l) Alone ». On y retrouve sa fascination pour la foule regardée à l'échelle de l'individu. Il met en vis-à-vis dans l'exposition des scènes de rassemblement avec certaines des solitudes qu'il dessine depuis de nombreuses années. On retrouve ainsi l'enfant aux peluches ou celui à la balançoire face à des images de foule comme cette masse de gens, les yeux au ciel, équipés de lunettes toutes identiques pour observer l'arrivée d'une éclipse. L'occasion de questionner à la fois la synchronisation des émotions de notre monde contemporain hyperconnecté et ce sentiment de solitude paradoxalement ressenti face à la multitude des centres urbains. La solitude qui peut être aussi une manière de se forger une relation à soi et à autrui, de se séparer un temps de l'Autre pour mieux être réuni plus tard.

« **Al(l) Alone** », Jef Aérosol, du vendredi 2 février au samedi 3 mars, galerie DX.
Vernissage jeudi 1^{er} février, 19 h, en présence de l'artiste.
www.galeriedx.com

NOIR ET LUMIÈRE

La galerie Jérôme B consacre une exposition à Camille Couturier avec une sélection de près de 20 tableaux récents. Originaire de l'Orne, où elle vit et travaille encore aujourd'hui, cette artiste autodidacte mène depuis vingt ans une recherche picturale centrée autour de l'harmonie, du noir et de la lumière. Réalisées à l'encre de Chine en noir et blanc sur un papier couché satiné, ses peintures sont ensuite marouflées sur bois. L'effet rendu est assez étonnant. Lisse, presque verni, l'absence de matière rapproche ses toiles de l'apparence de la photographie. Si la forme conserve toujours cet aspect glacé, le processus est lui véritablement artisanal. La peintre revendique une grande économie de moyens dans sa manière de travailler. « Mes images sont toujours dans une certaine sobriété, j'enlève l'anecdotique, j'ai besoin d'aller vers quelque chose d'assez dépouillé. » Utilisant très peu d'outils, à peine quelques pinceaux et un rouleau, elle cherche ainsi une forme de minimalisme. Le geste est spontané et la composition mâtinée de hasard met en lumière des principes d'équilibre. « À mes débuts, j'étais vraiment dans l'abstraction. Puis, petit à petit, je me suis rapprochée d'une figuration suggestive. » Ses images évoquent des paysages imaginaires, à peine suggérés. « Ça permet, dit-elle, à celui qui regarde d'y mettre sa propre intimité. » Sa méthode est indissociable de l'art qui se fait jour avec elle. Rapide, intuitive et précise, elle peut rappeler la calligraphie et la culture orientale avec ce mélange de concentration, de disponibilité et d'ouverture qui nous rapproche de la contemplation à laquelle ses toiles invitent.

Camille Couturier,
du jeudi 1^{er} au mercredi 28 février,
galerie Jérôme B.
www.galeriejeromeb.com

LIMINAL SPACES

La peinture figurative de Camille Beauplan est à l'honneur de la galerie 5UN7 avec une exposition rétrospective intitulée « Attractives et absurdes ». Elle met en regard les toiles d'aujourd'hui avec celles d'hier, réalisées à sa sortie de l'école des Beaux-Arts en 2008, donnant à voir une œuvre picturale teintée d'étrangeté, irréelle et cocasse. Ainsi ce travail mené il y a 10 ans autour du design culinaire après la découverte d'un livre de pâtisserie d'Alain Ducasse. Fascinée par la dimension visuelle et plastique de ces représentations de la nourriture où l'aliment totalement déstructuré disparaît au profit des formes, des textures et des couleurs, l'artiste a commencé à peindre un sorbet rose bonbon. Elle l'a utilisé comme un motif, un organe qui se multiplie et se voit sans cesse remis en scène ici dans l'espace, là à la plage. On retrouve son goût pour l'univers domestique, son sens du décalage et son art de la composition avec ses modules de salle de bains flottant à la surface de ses toiles comme d'étranges vaisseaux graphiques. Dans ses œuvres plus récentes, elle s'intéresse aux aménagements des docks de Saint-Ouen où elle vit depuis quelques années. Traitant la couleur comme une lumière, elle évacue toute matière, tout objet qui pourraient assombrir l'image pour aboutir à une densité chromatique surréelle où apparaissent des paysages sans ombres, des villes désertées et des jeux d'enfants sans enfants. À travers ses compositions artificielles et distancées, elle interroge la validité des usages de ces décors suburbains en mutation. Elle en révèle tour à tour l'aridité ou l'étrangeté dans une vision clinquante, synthétique et déshumanisée.

« **Attractives et absurdes** », Camille Beauplan,
jusqu'au samedi 10 février, galerie 5UN7.
www.facebook.com/5un7/

RAPIDO

L'épisode 4 du webdoc *La Conquête de l'art* intitulé « L'art est-il intouchable ? », produit par le Frac Aquitaine, est à découvrir de toute urgence sur le site www.conquetedelart.frac-aquitaine.net • Julien Fesil est à l'honneur de la galerie MLS avec une exposition monographique intitulée « Ici s'irise l'illusion ». Du 2 février au 4 mars. www.galerie-123-mls.com • Le workshop associatif *Art Social Club* présente l'exposition collective « Totem » avec les artistes Alf, Carole Collaudin, Philippe-Henri Ledru, Liz Mosa, Walter Scott. Jusqu'au 25 février. www.artsocialclub.fr • Le Labo Photo, en partenariat avec la Ville de Bordeaux, présente « How Much Is Enough » d'Olivier Jordan réunissant photographies et collages sur les grilles du jardin des Dames de la Foi. Jusqu'au 12 mars. www.lelabophoto.fr

Conservatoire Maurice Ravel Côte Basque



Danse / Rencontres inattendues
14 mars / Gare du Midi, Biarritz

Le temps des orchestres
4 et 6 avril / Cité des arts, Bayonne

Concert de Kalakan et des élèves
6 mai / Jaï Alai Belcentia, Hendaye

Scène partagée avec la rock school
26 mai / Théâtre de Bayonne

Électro et musique de chambre
15 juin / Cité des arts, Bayonne

Journée plein air
27 juin / Cité des arts, Bayonne

05 59 31 21 70 cmdt-ravel.fr

JOURNÉE
PORTES OUVERTES
SAMEDI 10 MARS 2018

ebabx.fr

ÉCOLE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS DE BORDEAUX



conception graphique: Juliette Parnello, étudiante à l'EBAX / Grand Atelier 2016 © Janus

ALHAMBRA PRODUCTIONS
PRÉSENTE



BORDEAUX : 1 SEMAINE D'HUMOUR

PAUL TAYLOR CLAUDIA TAGBO HAROUN SOPHIA ARAM
PIERRE-EMMANUEL BARRÉ CHRISTELLE CHOLLET
CHRIS ESQUERRE GUILLERMO GUIZ BEN OLDELAF
LES FRÈRES TALOCHE D'JAL SUGAR SAMMY
AYMERIC LOMPRET GIEDRÉ FRED BLIN ANTONIA DE
RENDINGER CHICHE CAPON YANNICK BOURDELLE ...



/ IMPROVISATION / HAPPENINGS /
/ FANFARE /
/ CONFÉRENCES / DANSE /
/ BOUM KLOUDBOX /
/ SCÈNES OUVERTES ...

INFOS & RÉSERVATIONS : LESFOUSRIRESDEBORDEAUX.FR
BOX.FR / 05 56 48 26 26



2017-2018
Saison Joyeuse
THÉÂTRE
À PAU



PETIT ÉLOGE DE LA NUIT Pierre Richard

Mise en scène et adaptation Gérald Garutti
D'après le texte d'Ingrid Astier

ZÉNITH DE PAU

Mar. 27/02 à 20h - mer. 28/02 à 20h

Billetterie à l'accueil de la Mairie
www.saison-theatre-pau.fr

PpP
Theatre de Pau



Hélène Bili, 2017-2018 - D. R.



D. R.



Travis Boyer, Astrodome Hustle - cl. Timothy Doyon

ICI ET MAINTENANT

La galerie Lavitrine, à Limoges, programmée par l'association LAC&S, accueille une exposition conçue à quatre mains par les jeunes artistes Patrice Lefèvre et Aurélie Gatet. Intitulée « Présence(s) », cette proposition invente un dialogue formel entre ces deux artistes diplômés de l'école d'art de Limoges autour de la notion « d'être là », « d'habiter l'instant », invitant en creux à questionner l'absence et la démultiplication des inventions techniques, photo ou vidéo, tentant de retenir près de soi ce qui n'est plus. Biologiste de formation, Aurélie Gatet revendique l'influence de la recherche, de la science et de l'épistémologie dans son travail d'artiste. Le décalage, l'humour et la légèreté y sont aussi prédominants. Elle aime, dit-elle, « jouer avec le cliché du créateur et de la créature. Il y a toujours dans ma démarche un discours décalé et détourné sur le savoir savant et les postures d'autorité ». Pour cette exposition, elle présente des séries de statuettes en plâtre à son effigie. Elle multiplie ainsi les avatars dans l'espace d'exposition pour « essayer d'être là » et se jouer une fois encore de l'image de l'artiste. De son côté, Pascal Lefèvre cherche à fonder une démarche scientifique autour de l'idée d'absence et de disparition. Il invente des appareils parfois un peu grotesques ou absurdes comme ce guéridon qui tourne sur lui-même ou cette machine qui cherche la présence d'eau. Reliée à l'humidité de la pièce, elle déclenche quand elle la trouve le tournoiement d'un bâton de sourcier. Patrice Lefèvre s'intéresse en particulier aux procédés de fabrication de l'image et à ses liens à la fiction, à la fable et à l'ésotérisme dans l'intention de « rendre visible ce qui résiste à l'œil humain ».

« **Présence(s)** », Aurélie Gatet et Patrice Lefèvre, du vendredi 2 février au mercredi 7 avril, LAC&S – Lavitrine, Limoges (87000). Vernissage et performance, jeudi 1^{er} février, à partir de 18 h. lavitrine-lacs.org

LA VÉRITÉ ET L'ENFER

À l'occasion d'un grand hommage national dédié au cinéaste Henri-Georges Clouzot (1907-1977), l'espace d'art Le Pilon à Niort, sa ville natale, accueille une exposition intitulée « Clouzot et les arts plastiques. Une suite contemporaine ». Conçue par le critique d'art Paul Ardenne, elle réunit 13 artistes contemporains invités à imaginer une pièce inspirée d'un film en particulier ou d'un thème récurrent de l'œuvre sombre et mystérieuse de ce cinéaste, marquée par les passions tristes, le voyeurisme, la folie, l'amour et la mort. Le maître français du film noir (*Le Corbeau*, *L'assassin habite au 21...*) était animé par une recherche insatiable de la perfection. La virtuosité de sa mise en scène fait de lui un grand réalisateur classique, tandis que ses expériences formelles et son inventivité le situent comme un précurseur. Passionné par les arts visuels, esthète et collectionneur avisé, il a filmé le travail de Pablo Picasso et Herbert Von Karajan, et transposé l'art cinétique dans son dernier film *La Prisonnière*. Ses recherches formelles s'accroissent sur la dernière partie de son œuvre avec les images aujourd'hui iconiques de Romy Schneider se prêtant à d'interminables essais de couleur et de lumière dans son film inachevé *L'Enfer*. Ce sont précisément de ces essais que s'inspirent les plasticiens Ange Leccia dans le portrait vidéo d'une jeune femme intitulé *Charlotte* et Franck Perrin dans des visions hallucinées et fantasmagiques des parties érogènes du corps (*Panoramic Obsessions*). De son côté, Claude Lévêque présente deux néons intitulés *Masque* et *Poison*, qui restituent avec justesse l'atmosphère venimeuse, cruelle et trouble de l'œuvre du cinéaste.

« **Clouzot et les arts plastiques. Une suite contemporaine – Hommage H.-G. Clouzot** », jusqu'au dimanche 25 février, Le Pilon, Niort (79000). www.niortagglo.fr

MODERN LOVE

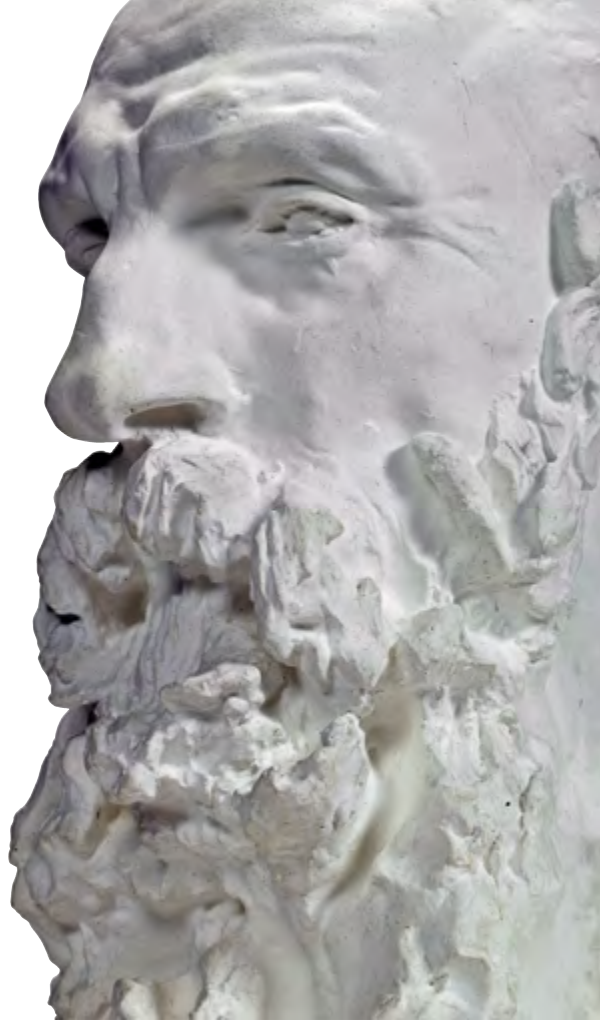
Pour sa réouverture, après plus d'un an et demi de travaux, le Confort Moderne réunit les œuvres de 27 artistes français et étrangers autour du titre « Tainted Love », emprunté au tube planétaire de Soft Cell. Pensée par Yann Chevallier, curateur et directeur des lieux, cette exposition collective dessine un parcours sinueux à travers les paysages et les atmosphères qui entourent l'amour, ses affres, ses fantasmes et ses fétiches. Il s'agit, pour reprendre l'impossible traduction littérale du titre, d'un amour dénaturé, souillé ou ambivalent. Dès l'entrée, un climat de nuit suspendue, décadente et fétichiste apparaît à travers la vision des baisers en gros plan des tableaux de Betty Tompkins, celle des lustres baroques de Maria Hassabi, des chaussures à talon haut moulées en bronze de Sylvie Fleury ou encore, non loin de là, d'un portrait de l'artiste new-yorkaise Rita Ackermann posant telle une nonne SM parée d'une combinaison noire et d'un voile blanc. Les différentes séries de vêtements sans corps – ici les vestes de *bikers* de Nicole Wermers, là les muses des *We Are the Painters* – s'affirment comme des styles spécifiques de bandes ou de sous-cultures dans lesquels on peut se glisser puis muer sans limites de l'un à l'autre dans une vision mouvante et réversible des identités. À la fin du parcours, un couloir entier, réservé aux tableaux de nus masculins de l'artiste anglaise Celia Hempton, fait basculer l'exposition vers un climat plus explicitement érotique inversant les rôles sexuels traditionnellement établis entre peintre et modèle, désiré(e) et désirant(e), semant ainsi encore un peu plus de trouble dans le genre.

« **Tainted Love (Where Did Our Love Go)** », jusqu'au dimanche 4 mars, Le Confort Moderne, Poitiers (86000). www.confort-moderne.fr

RAPIDO

Jusqu'au 24 mars, **Le Bel Ordinaire** présente une exposition monographique de la plasticienne marseillaise Catherine Melin intitulée « Bruissements du dehors ». www.belordinaire.agglo-pau.fr • La sculpture monumentale *Nuage rouge* de Laurent Saksik est installée dans la cour de la MJC **La Souterraine – La croisée des chemins**. Cette œuvre a été réalisée grâce à la commande publique du ministère de la Culture, avec le soutien de la Fondation de France. Jusqu'au 31 décembre. www.lasouterraine.fr • L'exposition « L'Artothèque et le Frac au musée » propose au **musée d'Art et d'Archéologie de Guéret** une mise en regard d'œuvres présentes et passées, suscitant échanges, interrogations, échos et rivalités. Avec notamment Henri Cueco, Richard Hamilton, Thomas Köner, Tetsumi Kudo, Lilly Lulay, Gérard Paris-Clavel, Antoine Perrot, Chloé Piot, Taroop & Glabel, Patrick Van Caeckenbergh. Jusqu'au 22 avril. www.fraclimousin.fr

Disparu le
17 novembre 1917,
Rodin fait l'objet
d'une exposition
au musée Sainte-
Croix de Poitiers.
Une rétrospective
soulignant
la fécondité
et l'influence
du sculpteur
le plus célèbre
de sa génération.



Portrait d'Auguste Rodin, 1888, Camille Claudel - © Musée Rodin - Christian Baraja

BOUC SACRÉ

On l'ignore, mais avec sept sculptures, dont la célèbre *Valse*, la vénérable institution poitevine peut s'enorgueillir de posséder le troisième ensemble le plus important en France – après celui du musée Rodin, à Paris, et la récente ouverture du musée Claudel de Nogent-sur-Seine – consacré à l'œuvre de Camille Claudel. Le lien était donc évident pour monter une exposition d'ampleur dédiée à celui qui fut plus qu'un professeur pour elle. S'il n'est pas lieu ici de revenir sur leurs amours tumultueuses, il semblait tout à fait naturel que le musée Sainte-Croix accueille cet hommage, centenaire oblige. Ainsi, intégré au sein du parcours permanent, *Fugit amor* (bronze, 1886) en vis-à-vis de *L'Adolescent désespéré* et de *L'Éternel Printemps* (bronze, 1898) met en lumière la collaboration du Maître avec son élève. De même, l'emblématique plâtre original du *Portrait de Rodin* (1888) par Camille Claudel enrichit la diversité des matériaux présentés (bronzes, terre cuite, marbre). Pour mener à bien ce projet, de nombreux prêts ont été engagés : avec le musée Rodin de Paris (45 œuvres dont 6 Rodin, 11 Claudel et 8 autres artistes) comme avec le musée des Beaux-Arts de Guéret, qui offre aux visiteurs l'occasion d'admirer *Le Baiser*, bronze plus qu'emblématique d'une relation au-delà de la passion. « On résume trop ces deux artistes à leur histoire d'amour en oubliant leurs travaux, mais le grand public s'attend toujours à trouver *Le Baiser* quand on parle de Rodin/Claudel », souligne Raphaëlle Martin-Pigalle, responsable des collections au musée des Beaux-Arts musée Sainte-Croix.

« Outre les œuvres majeures du maître, on propose une présentation assez complète de son environnement contemporain. » À ce titre, figure un buste, en plâtre, de Victor Hugo, prêté par le musée Sully de Châtellerauld. Pour la commissaire de l'exposition, « c'est l'occasion de mettre en lumière les œuvres d'artistes qui ont parfois travaillé dans son atelier comme François Pompon ou Jean Escoula et, bien évidemment, Camille Claudel. » Si les sculptures de la muse et modèle ont été laissées dans leurs vitrines respectives, à l'étage, elles bénéficient d'un nouvel habillage sonore : une lecture des lettres à son frère Paul, lorsqu'elle était à l'asile d'aliénés de Montdevergues, à Monfavet, dans le Vaucluse. À noter également, des travaux d'Alfred Boucher, qui fut le premier professeur de Camille Claudel et la présenta à Rodin, ou de Pierre Puvis de Chavannes, dont Rodin réalisa le portrait. **MA3**

« Centenaire Rodin 1917-2017 », jusqu'au dimanche 18 mars, musée Sainte-Croix, Poitiers (86000). www.poitiers.fr

Conférence
Les femmes sculptrices, par **Anne Rivière**, historienne de l'art et commissaire d'expositions, mardi 6 février, 18 h 30.
Rodin et la danse, de **Christine Lancestremère**, conservateur du patrimoine, musée Rodin, Paris, mercredi 7 mars, 18 h 30.

Projection
La Turbulence Rodin, Claire Duguet et **Leslie Grunberg** (52 mn) – Arte / RMN, mardi 13 février, 12 h 30 et jeudi 8 mars, 18 h, auditorium.

Samedi 3 mars 2018
10h - 17h30 - GRATUIT

6^e Forum des formations artistiques

**du CAP au Master,
Cours pour adultes...**

« Il y a des
métiers liés
au dessin dans
le jeu vidéo ? »

**Entrée
gratuite**

« J'aime dessiner
et je voudrais
en faire
mon métier »

« Qu'est-ce qu'on
peut faire comme
travail dans le
milieu artistique ? »

**Rencontrez les écoles d'art
incontournables de la
Nouvelle-Aquitaine**

**GALERIE TATRY
BORDEAUX**

170 cours du Médoc
Tram C : Grand Parc - Parking gratuit



15 décembre 2017 : le directeur adjoint Éric Quilleré est promu directeur de la Danse de l'Opéra national de Bordeaux après quelques mois de vacance du poste. Il succède à Charles Jude conduit vers la retraite en juillet dernier après une saison mouvementée. Éric Quilleré, 51 ans, est rentré dans le corps de ballet de l'Opéra national de Paris en 1984. Patrick Dupont le nomme premier danseur en 1991. Puis, Pierre Lacotte, étoile au Ballet de Nancy. Dès 1995, il partage son temps entre la France et le Miami City Ballet jusqu'en 2003 ; Charles Jude lui propose alors le poste de maître de ballet à Bordeaux. Aujourd'hui, le nouveau directeur de la Danse s'élève dans la hiérarchie avec un projet basé sur deux partenariats : l'un avec l'Opéra de Paris, en cours d'élaboration, l'autre avec le Ballet Preljocaj CCN d'Aix-en-Provence¹ dirigé par Angelin Preljocaj. *Propos recueillis par Sandrine Chatelier*

NOUVEAU SACRE À L'OPÉRA

© Philippe B.

Quel est votre état d'esprit ?

C'est très excitant. Beaucoup de choses sympas peuvent arriver. Ça fait peur aussi. J'aimerais pouvoir tout mettre en place tout de suite... mais les gens ne travaillent pas la nuit [sourire] !

Vous connaissez bien Aurélie Dupont, directrice de la Danse de l'Opéra de Paris ? Comment est né ce partenariat ?

On a dansé ensemble au début de sa carrière quand elle était sujet. On s'entendait très bien. Lorsque nous sommes allés à Paris pour travailler *Faun* de Sidi Larbi Cherkaoui avec les danseurs de l'Opéra en septembre, on n'a pas parlé de ma candidature. Mais je pense que c'est ce qui a donné plus tard à Aurélie l'idée de m'appeler. Pour le moment, rien n'est encore arrêté : nous sommes en train d'écrire la convention². Cela ouvre des passerelles sur un répertoire classique. L'Opéra de Paris montre qu'il n'est pas fermé sur lui-même. On espère pouvoir faire des échanges de production.

... Et de danseurs ?

Pourquoi pas ! Il y a beaucoup d'envies. Tout reste à imaginer.

Qu'en est-il du partenariat avec Preljocaj ?

Il sera chorégraphe associé sur trois saisons dès 2018-2019 afin d'avoir une vraie collaboration sur le long terme. Le cycle se clôturera avec une grande création pour les danseurs du Ballet de Bordeaux lors d'un programme Preljocaj. Avec carte blanche. C'est important qu'un danseur soit mûri par des créations.

Pourquoi Preljocaj ?

Pour le premier cycle de notre partenariat avec un chorégraphe, j'en voulais un emblématique et français. Je pensais qu'il n'accepterait pas. Il est demandé dans le monde entier. Mais il a compris ce dont j'avais envie. C'est une jolie dynamique qui se met en place avec ces maisons de danse.

Avec quel autre chorégraphe aimeriez-vous travailler ?

Il y en a beaucoup que j'adorerais faire venir ! Comme Crystal Pite, je peux rêver ! Mais ce sera forcément un chorégraphe contemporain qui sait travailler avec un groupe. Il faut essayer de nourrir chaque danseur. Qu'ils aient l'impression de redécouvrir leur métier à chaque fois. Pas en changeant tout à chaque fois mais en changeant tout le temps un peu. On ne peut pas vivre que de changements. Il faut pouvoir s'appuyer sur des bases solides. La notion de répertoire est très importante. Que ce soit classique ou contemporain.

Qu'en est-il de Quatre Tendances ?

Il faut garder ce rendez-vous tous les deux ans. À la fois pour les danseurs et pour le public. Le concours de jeunes chorégraphes aussi. On continue avec Thierry Malandain et Bruno Bouché de l'Opéra du Rhin, Kader Belarbi, au Capitole, n'ayant pu s'y joindre. Ce concours vise toujours le langage classique, mais ça peut être plus ouvert. Il ne faut pas s'interdire de récompenser une vraie proposition chorégraphique. Les inscriptions sont bouclées. Nous sommes en train de sélectionner 6 finalistes sur une quarantaine de candidats.

Arrêtez-vous votre activité de maître de ballet ?

Pas du tout. Je ne lâche pas le travail avec les danseurs. Tout directeur veut être dans le studio avec eux.

Un poste reste néanmoins vacant... Qui va vous remplacer ?

Il y a forcément un poste, oui. Mais j'attends de voir ce dont j'ai vraiment besoin : Répétiteur ? Maître de ballet ? Directeur adjoint ? J'ai plusieurs idées, mais il faut réfléchir. Pour le moment, nous faisons comme d'habitude avec Aurelia [le second maître de ballet, ndlr]. C'est juste que, moi, je travaille plus avec mes nouvelles fonctions. Mais c'était déjà le cas depuis quelques mois.

Avez-vous bouclé la saison prochaine ?

Non, elle n'est pas finie. Il faudra attendre son annonce au printemps. L'idée, c'est de composer un programme qui enrichisse notre répertoire. Quatre ballets par saison, c'est très bien ; cinq, c'est encore mieux. Avec un grand classique pour Noël et un autre classique composé de pièces courtes de grands chorégraphes français comme Roland Petit ou Maurice Béjart. Il n'est pas question d'abandonner le répertoire classique – c'est une base énorme, c'est notre identité – mais de se tourner vers l'avenir. L'Opéra de Paris a des productions dont il ne se sert pas et qui pourraient nous intéresser, en nous les louant ou en nous les prêtant. Il est important que chaque danseur puisse avoir une palette le plus large possible de ce qui se passe dans l'univers chorégraphique.



Le Ballet participera-t-il à d'autres opérettes ou opéras bouffes comme La Vie parisienne ?

S'il y a une vraie partition de ballet, pourquoi pas ? S'il y a une chorégraphie, oui. Ce ne sera pas un faire-valoir. *Orphée et Eurydice* de Pina Bausch par exemple,

je sens que ce n'est pas possible, il pourra y avoir des recrutements extérieurs. L'idée n'est pas d'avoir une seule étoile bien sûr. D'autant que celles que nous avons, comme Roman (Mikhalev), sont d'une grande qualité artistique ; elles ont aussi beaucoup apporté à la compagnie.

Sara (Renda) est super pour ça.

Qu'en est-il des tournées à l'étranger ?

On part toujours. On y travaille. On va régulièrement en Italie, en Espagne. Malheureusement, parfois, on nous invite dans des festivals l'été mais on ne peut pas y aller à cause des

vacances. Preljocaj va nous aider à être plus attractifs ; l'Opéra de Paris aussi.

Vous avez fait un Giselle en 2001 pour le Ballet national de Marseille... Allez-vous chorégrapier ?

Je l'ai fait une seule fois, et ce n'était pas bien ! Je ne chorégrapierai certainement pas. Je laisse ça à ceux qui le font très bien.

Avez-vous dû faire des concessions ?

Non. On ne m'en a pas demandé. Je suis assez libre.

Quelle est votre principale qualité ? Votre principal défaut ?

Je suis à l'écoute. Je me tourne beaucoup vers l'avenir. Je n'ai pas peur de reconnaître que je ne fais pas tout bien ; je suis impatient. Je suis un acharné de travail et je crois pleinement en cette compagnie.

1. Centre Chorégraphique National.
2. Entretien réalisé le 28 décembre 2017.

La soliste Claire Teisseyre et la première danseuse Stéphanie Roublot sont parties, vous disposez de trois étoiles dont deux en fin de carrière... Va-t-il y avoir des nominations ?

Il va falloir réorganiser la compagnie. Mais j'ai quand même un peu de temps pour redéfinir ce dont j'ai besoin. Si cela passe par des nominations, c'est très bien ; si

**En février
au TnBA**



→ **Théâtre**

Marys' à minuit

Texte **Serge Valletti**

Mise en scène **Catherine Marnas**

23 janvier → 9 février 2018



Tous les soirs, Maryse attend le sosie de Jean-Louis Maclaren, celui qui lui faisait des « caresses suggestives », avec l'espoir fou qu'il vienne à nouveau la serrer dans ses bras. Alors elle parle, se raconte, imagine et les mots se bousculent.

→ **Théâtre**

Pavillon Noir

Un projet du **Collectif OS'O**

écrit par le **Collectif Traverse**

24 janvier → 3 février 2018



Inspiré par les personnages historiques de la piraterie, Edward Snowden ou les hackers d'Anonymous, le collectif OS'O s'attaque à la face cachée d'Internet. À l'heure du Big Brother, le collectif brandit le « Pavillon Noir » comme un flambeau de la liberté et de la démocratie.

→ **Théâtre**

Tableau d'une exécution

Texte **Howard Barker**

Mise en scène **Claudia Stavisky**

6 → 8 février 2018

République de Venise, 1571. Galactia accepte la commande d'un tableau monumental pour célébrer l'éclatante victoire de la Sérénissime sur l'Empire ottoman. Révélant toute la finesse du texte vif et mordant de l'auteur et peintre anglais Howard Barker, la mise en scène de Claudia Stavisky se déploie dans une scénographie qui magnifie l'art pictural.

→ **Théâtre**

Price

D'après le roman de **Steve Tesich**

Création collective dirigée par **Rodolphe Dana**

27 février → 2 mars 2018

Chicago. Banlieue ouvrière. La maison familiale est la scène d'une guerre secrète et silencieuse que se livrent les parents. Daniel Price est adolescent, il partage sa vie avec une mère au fort caractère et un père qui trimballe sa tristesse en faisant des mots croisés. Comment ne pas reproduire la vie ratée de ses parents ?

→ **Théâtre**

La Ménagerie de verre

Texte **Tennessee Williams**

Traduction **Isabelle Famchon**

Mise en scène **Daniel Jeanneteau**

27 février → 3 mars 2018

Un appartement au Sud des États-Unis : une mère, abandonnée il y a longtemps par son mari, un fils, employé dans une usine, une fille, fragile et solitaire qui collectionne les petits animaux en verre, et un invité le temps d'une soirée. C'est en puisant au plus intime de sa vie que Tennessee Williams a construit une œuvre qui parle de la perte et du deuil, de ce qui a disparu.

Programme
& billetterie en ligne
www.tnba.org

Renseignements
du mardi au samedi,
de 13h à 19h
05 56 33 36 80

design franck tallon



Théâtre du Port de la Lune
Direction Catherine Marnas



La Fresque © Jean-Claude Carbone



Gérard Lefèvre © Gregory Brandel

Avec son imposante façade, où l'on distingue deux statues signées Jules Blanchard représentant la Comédie et le Drame, le théâtre d'Angoulême – conçu par l'architecte Antoine Soudée et construit entre 1867 et 1870 – est un repère évident de la haute ville. Scène nationale depuis 1991, la maison travaille depuis longtemps à son rayonnement au-delà des rives de la Charente. Et plus encore avec la naissance de la Nouvelle-Aquitaine. Docteur en littérature, passé par le Centre dramatique national de Reims, puis la Comédie de Picardie, scène conventionnée pour le théâtre d'auteurs à Amiens, Gérard Lefèvre veille au destin d'un établissement toujours en prise avec son époque. *Propos recueillis par Marc A. Bertin*

LE BONHEUR DU PARTAGE

Comment présenter le théâtre d'Angoulême, scène nationale ? Quelle est son histoire ?

Le théâtre d'Angoulême fait partie du réseau des scènes nationales, dispositif unique forgé par la volonté conjointe de l'État et des collectivités territoriales. Lieu pluridisciplinaire, il affirme son attachement au théâtre et à la danse, aux musiques classique, contemporaine, de jazz ou du monde, aux arts de la piste et de la rue, à l'opéra comme aux spectacles en direction du jeune public et des familles. Il soutient activement la création et la diffusion nationale, régionale et internationale, tout en recherchant constamment l'accès de tous aux œuvres et aux pratiques artistiques. Le théâtre d'Angoulême construit au XIX^e siècle a bénéficié d'une rénovation exceptionnelle il y a vingt ans. Architecture ancienne et

aménagement contemporain donnent au lieu un caractère unique et chaleureux.

A-t-il une couleur spécifique en regard de ses homologues néo-aquitains ?

En regard des cinq autres scènes nationales néo-aquitaines, celle d'Angoulême, partageant les mêmes missions, présente des similitudes avec les programmations de ses voisines. Toutefois, au-delà du « modèle » général, chaque territoire étant porteur de spécificités et chaque responsable d'établissement ayant la liberté de mettre en œuvre sa partition, il existe des différences. Je suis pour ma part attaché au répertoire et au texte en matière de théâtre, sensible à l'accueil de grands ballets contemporains, aux arts de la piste ainsi qu'à la place des publics jeunes et des familles. D'où ainsi un festival

La Tête dans les nuages et une programmation jeune public très présente dans une saison dense en direction des publics les plus larges.

Votre public est-il essentiellement angoumoisin ?

Il est, de saison en saison, de plus en plus divers ; angoumoisin à 44 % et grand-angoumoisin à 34 %. 19 % viennent de communes de Charente et 3 % viennent de d'autres départements, et même quelques-uns d'Aquitaine.

Contrairement à ce que pourrait laisser deviner son intitulé, la danse comme la musique y trouvent place. Est-ce un choix ? Une envie ?

La danse comme la musique relèvent du spectacle vivant, objet et but de notre mission.

Mettre en relation artistes de théâtre, de musique, des arts de la piste ou autres est non seulement la raison d'être de notre travail, mais au cœur même de ce que je veux que soit notre mission prioritaire : faire d'un établissement tel que le nôtre une Maison ouverte, généreuse, accessible au plus grand nombre, sans démagogie ni ostracisme. Rechercher sans cesse des publics nouveaux, mettre en œuvre à chaque instant et en tous endroits de notre action, avec celles et ceux qui nous accordent leur confiance, une écoute réciproque et fructueuse.

« Bannir le "ou" qui sectorise et divise au profit du "et" qui réunit autour et au profit de valeurs communes. »

Depuis plus de vingt ans, vous menez le festival La Tête dans les nuages, à destination des enfants et des parents. Une manifestation jeunesse tombait-elle alors sous le sens ?

Oui bien sûr. Créé en 1997 le festival organisé par le théâtre d'Angoulême, scène nationale, s'ajoute alors à une programmation régulière en direction des publics jeunes, présentée tout au long de l'année. Le projet du festival s'articule autour de quatre missions : permettre l'accès au spectacle dès le plus jeune âge, à savoir dès un an ; favoriser la sortie dans le cadre éducatif ainsi qu'en famille ; soutenir la création artistique et aider à l'émergence de nouveaux spectacles ; promouvoir la diversité des formes artistiques en jeu. Il a lieu au mois de mars, dure une semaine, accueille une dizaine de spectacles et de compagnies pour une quarantaine de représentations. 7500 spectateurs en une semaine. Le festival s'est ancré et développé pour devenir un événement attendu par de nombreuses familles, avec une politique tarifaire accessible au plus grand nombre : 8 euros la place. Il accueille également un public scolaire important. Par son implication dans la création de spectacles jeune public, il est, au-delà d'Angoulême, de l'agglomération et du département, un des festivals jeune public importants sur le territoire national. Deux journées sont organisées, en partenariat avec l'Office artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine, où se retrouvent plus de soixante professionnels venus de toute la France, voire de l'étranger.

Votre programmation, c'est aussi bien Les Chatouilles ou la Danse de la colère d'Andréa Bescond – un spectacle intense en prise avec l'actualité – que le classique Peer Gynt d'Ibsen, mis en scène par Irina Brook. Comment compose-t-on une programmation ?

La programmation de la scène nationale d'Angoulême est la traduction des options fondamentales

qui sont les miennes en matière artistique et culturelle. Bannir le « ou » qui sectorise et divise au profit du « et » qui réunit autour et au profit de valeurs communes. Il ne s'agit pas de présenter aux publics de la scène nationale une programmation à la recherche d'un consensus mou mais, au contraire, des saisons fortes de ruptures incessantes, de déséquilibres constants dans la diversité des contenus, des formes, des styles et des genres qui témoignent de l'activité artistique de notre pays. Concilier le répertoire et les écritures contemporaines, des œuvres de

référence et des découvertes, des artistes de renom s'ils sont au service d'une exigence et

des équipes émergentes. Accueillir la nouveauté dès lors qu'elle ne cède pas à la mode, faire entendre notre Histoire si elle éclaire le présent. Ainsi un spectacle qui porte à la scène les abus contre les enfants a-t-il toute sa place dans notre Maison tout comme la saga de *Peer Gynt*, en mars, dans la version rock d'Irina Brook ou le *Tourgueniev* d'Alain Françon quelques jours après le magnifique spectacle sur Jérôme Bosch de la compagnie Les 7 doigts. Et notre grand bonheur est de voir chaque soir des spectateurs de plus en plus nombreux et de plus en plus divers nous rejoindre et partager ces options.

À ce sujet, quels sont vos incontournables ce semestre ?

Je viens d'en citer quelques-uns, mais vous vous doutez bien que toutes les propositions sont inscrites et défendues par choix et donc incontournables. De *Richard II*, un grand classique, à *Vertiges*, consacré à une famille dans un quartier d'une grande ville, de l'auteur contemporain Nasser Djemaï en passant par *La Fresque* d'Angelina Preljocaj, la trompettiste Airelle Besson ou les 26 000 couverts.

EN CHIFFRES

- 3 salles de 680, 100 et 60 places.
- 60 spectacles : 25 théâtre ; 15 musique ; 5 danse ; 5 cirque ; 10 petites formes (théâtre ou musique).
- 200 représentations dont 120 à destination des jeunes publics et des familles.
- 1 festival – La Tête dans les nuages – pour les enfants et leurs parents.
- 4 700 abonnés.
- 55 000 spectateurs pour les spectacles.
- 500 artistes et techniciens accueillis chaque saison.
- 28 salariés équivalent temps plein ; 22 permanents ; 50 intermittents ; 18 vacataires.
- Budget : 2 900 000 €.

30^e SAISON
2017/2018

LE PIN GALANT
MÉRIGNAC///BORDEAUX MÉTROPOLÉ

Plus de 80 spectacles programmés !

AGWA
CORZERIA

DIRECTION ARTISTIQUE CHOREGRAPHIE
MOURAD MERZOUKI

DANSE
HIP-HOP

2 ET 3 FÉVRIER

20H30

AIRNADETTE
LE PIRE
CONTRE
ATTAQUE

SAMEDI 3 MARS

20H30

25 ANS DU HIP-HOP

SOIRÉE ANNIVERSAIRE

SURESNES CITÉS DANSE

5 ET 6 MARS

20H30

EN PARTENARIAT AVEC LE
KRAKATOA



CHRISTOPHE

SAMEDI 17 MARS

20H30

Venez en Tram ! Ligne A - Arrêt Pin Galant



Billetterie - Renseignements :
05 56 97 82 82
www.lepingalant.com

Après 30 ans rue des Lombards, aux Chartrons, la Boîte à Jouer a brutalement fermé ses portes pour raison de sécurité. C'était il y a an. Depuis, l'équipe, renouvelée après le départ à la retraite de ses fondateurs, a imaginé une saison nomade pour maintenir les séries théâtrales des compagnies débutantes, émergentes. Sans perdre de vue l'envie (et le besoin) de retrouver un vrai lieu de théâtre sédentaire, de l'autre côté de la Garonne.



Crise(s) Cie Mmm... © byjy

VAGABONDAGES TEMPORAIRES

L'année 2017 devait être celle de la passation tranquille entre la génération des fondateurs, Laurent Guyot et Jean-Pierre Pacheco, et celle des repreneuses, Gwen Lescaillet et Estelle Martinet. Une saison particulière pour faire que la Boîte à Jouer, théâtre de poche, créé il y a trente ans, dans un chai des Chartrons, continue à programmer de longues séries de théâtre, de danse, ou de propositions jeune public, dans ses deux petites salles de 40 et 60 places où les compagnies se payaient aux recettes. Une commission de sécurité en décida autrement en février dernier. La Boîte à Jouer n'était plus aux normes. Fermeture définitive. « Nous savions que le lieu avait besoin de travaux de rénovation. Laurent et Jean-Pierre avaient déjà investi pas mal d'argent dans des travaux et avaient alerté les partenaires sur le besoin d'investissement. Mais nous ne pensions pas que ce serait un arrêt si brutal », confie Estelle Martinet. La fin de saison 16/17 bénéficie des solidarités locales et les compagnies se répartissent sur les scènes disponibles : au centre d'animation du Grand Parc et au centre social de Bordeaux Nord, au Glob Théâtre, à La Rousselle, à la Lucarne, au Cerisier et même au TnBA. À l'urgence succède le moyen terme : comment réinventer un projet, déjà en transition, pour la saison 2017-18 à venir ? Pas question de rester rue des Lombards. Les travaux s'élèvent à 120 000 €, dans un local prêté depuis longtemps par une propriétaire mécène, qui n'ira pas plus loin dans la générosité. « Nous savions qu'il était impossible d'entamer des travaux. Nous avons opté pour une saison nomade – La Boîte à Jouer se fait la malle –, en comptant sur les partenariats construits avec le tissu local. Nous avons honoré les engagements pris avec toutes les compagnies, même si cette itinérance nous demande beaucoup plus de travail, techniquement, et en terme de relation auprès des publics. » Constat après les six premiers mois : les habitués reviennent pour les séries, au Grand

Parc ou au centre social de Bordeaux Nord. En centre ville, à l'Inox ou à La Rousselle, de nouveaux publics se pointent. Finalement, dans la panade, la Boîte à Jouer découvre de nouveaux élans, conforte ses partenariats. « Cette situation difficile nous a aidées à créer des liens plus forts et plus concrets avec des partenaires avec qui on travaillait déjà au cas par cas. » Le lien avec les compagnies, habituées à trouver à la Boîte à Jouer un refuge pour tester des créations sur une dizaine de représentations, se maintient avec un principe de résidence. La rue des Lombards n'accueille plus de public, mais peut encore recevoir des artistes en création, pourvu qu'ils soient moins de 20 à travailler. « Il était important de maintenir ce contact avec les compagnies, de ne pas nous faire oublier, de continuer à jouer notre rôle. Nous passons aussi beaucoup de temps à aller voir des jeunes comédiens issus d'écoles, des collectifs, des propositions dans des lieux underground, à Bordeaux ou ailleurs. » Dans l'esprit de la nouvelle équipe, il n'est pas question, à long terme, de renoncer à un lieu fixe, dans une ville sous-équipée en théâtres. La Boîte à Jouer sait qu'elle joue dans la cour des très petits, mais estime que ses deux salles, et le lien qu'elle crée avec un public qui ne va pas forcément souvent au théâtre, sont essentielles à Bordeaux. « Nous sommes là pour les émergents, les débutants, pour que des séries longues existent, pour un théâtre où on vienne en famille. C'est notre ADN. » Devant l'impossibilité de rester rue des Lombards, la ville de Bordeaux leur suggère très vite d'aller prospecter rive droite, dans les nouveaux quartiers en construction. « On les a pris au mot et on s'est lancé dans la rédaction d'un projet. » Contact est lié avec le chef de projet de Brazza 2030 pour imaginer un nouveau petit théâtre rive droite. Les partenaires historiques, s'ils ne s'engagent pas encore financièrement, montrent des signes d'approbation sur

le principe. Évidemment, pour ce projet fixe, le budget devra être plus conséquent que les 68 000 € alloués chaque année (20 000 € de la Drac, 18 000 € de la mairie de Bordeaux, 15 000 € respectivement de la Région et du Département). Ne serait-ce que pour investir dans la construction d'un lieu. « Nous n'avons pour l'heure aucune certitude. Les choses devraient se préciser cet hiver. Dans l'idéal nous souhaiterions conserver deux petites salles. » À partir de mars, la saison nomade reprend avec un temps fort au marché de Lermé et à la Halle des Chartrons, autour de questions de société : la compagnie Mmm, habituée de la Boîte à Jouer, vient présenter *Crise(s)* où trois femmes libèrent leur parole (tiens, tiens). La compagnie Yaka s'attarde sur l'histoire politique d'un immigré des années 1960 à nos jours dans *Debout payé*. Il y aura aussi une *Antigone* revisitée par la compagnie Théâtre au Vent au Cerisier, *Martial (l'homme bus)* de Marie Baxerres aux Vivres de l'Art, et une déambulation poétique aux Bassins à flot orchestrée par Caroline Lemignard. En avril, le jeune public retrouvera son rendez-vous des Grenadines Givrées, à la salle du Point du Jour à Bacalan, autour de deux spectacles de la compagnie Réfectoire et une pièce de danse pour tout-petits de la compagnie Entresols. « Nous avons toujours défendu un théâtre qui parle à tous, y compris aux familles et au jeune public. Il y a une forte attente des spectateurs, des scolaires. » Car le projet de la Boîte à Jouer, associatif depuis ses débuts, ne serait pas sans un lien fort avec son territoire d'implantation. Historiquement c'était Bordeaux Nord. Dans le futur ce pourrait être de l'autre côté du pont Chaban. Pas si loin finalement.

Stéphanie Pichon

La Boîte à Jouer se fait la malle,
du mardi 13 mars au samedi 7 avril.
www.laboiteajouer.com

Revoir Lascaux © Danièle Voith



Les chorégraphes Gaëlle Bourges et Sylvie Balestra se confrontent à une histoire ancestrale dans deux pièces jeune public présentées au festival Pouce !. L'une explore, aux côtés des quatre enfants-découvreurs, l'époustouflant bestiaire de la grotte de Lascaux, l'autre plonge son corps incroyablement costumé dans une danse rituelle peuplée de figures mi-humaines, mi-animales.

QUELLE MÉNAGERIE !

Pour Gaëlle Bourges, *Revoir Lascaux*, la première pièce jeune public conçue avec sa compagnie Os, n'est surtout pas une œuvre faite « exprès » pour les enfants. Plutôt un prolongement de *Lascaux*, pour adultes cette fois, créée en 2015. « Cela m'a semblé évident, du fait même que ce sont des jeunes gens qui ont découvert la fameuse grotte du Périgord noir, et que cela intéresse toujours les enfants quand on leur parle... d'enfants », explique la chorégraphe. « La version jeune public a conservé la même structure que la pièce pour les grands – récit de la découverte de la cavité, apparition "dansante" des animaux sur les parois en projection – tandis qu'un texte en voix off déroule une narration avec ellipses et circonvolutions. J'ai respecté l'esprit du premier spectacle – entrelacement d'images et d'un récit – et je n'ai rien voulu simplifier, sous prétexte que nous nous adressons à un "jeune public". J'ai simplement enlevé les références qui ont rapport trop resserré au seul monde des adultes. Je fais le pari que quelque chose arrive jusqu'à l'enfant autant quand il comprend que quand il ne comprend pas. Qui comprend toujours tout, de toute façon ? » Contrairement à ce qui se fait à Montignac, aucune tentative de reproduction exacte de la grotte de Lascaux, ici. Les quatre interprètes arpentent une cavité faite de laine et de cartons empilés. Les œuvres pariétales sont les ombres portées des projections d'animaux en plastique, les téléphones portables servent de lampes torches. Gaëlle Bourges plonge les enfants dans l'imaginaire préhistorique en faisant le pari d'une cérémonie techno-chamanique, entre préhistoire et XXI^e siècle.

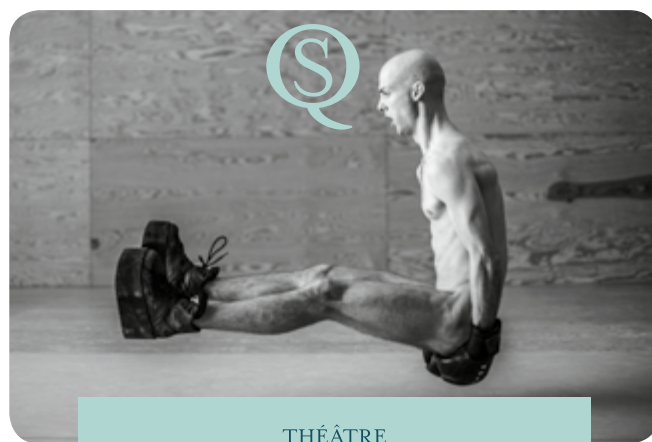
De cérémonie chamanique, il sera aussi question avec le *Grrrrr* sauvage et étrange de Sylvie Balestra, anthropologue de formation et chorégraphe de la compagnie Sylex. Sans technologie cette fois-ci, elle reconstitue la dimension rituelle

du cercle, histoire que les enfants saisissent au plus près des sensations et du mouvement, ce qui agite cette drôle de bête. Car la danseuse apparaît recouverte de poils, plumes, peaux, laines, couleurs et formes étonnantes. Sous ce costume (réalisé, précisons-le, tant il fait corps avec la pièce, par Lucie Hannequin), la voilà qui rampe, saute, incarne de multiples figures animales, totems d'une danse ancestrale, ensorceleuse. En un peu moins d'une demi-heure, elle passe du tigre au cheval, de la chenille à l'oiseau. Depuis sa création, en 2010, la compagnie Sylex, installée dans le Lot-et-Garonne, privilégie un rapport anthropologique au mouvement, puisant dans les métiers, les langages ou les pratiques sportives un terrain de recherche propice au déploiement d'une danse qui en appelle aux rituels contemporains. *Grrrrr* est aussi la première création jeune public de Sylvie Balestra. Conçue pour les tout-petits, dès trois ans, cette pièce leur permet de remonter aux origines de la danse, dans un concentré de danses traditionnelles du monde entier. Le festival de danse jeune public Pouce ! ne s'arrêtera pas à ces deux explorations, puisque seront présentées au total sur la métropole bordelaise huit pièces, parmi lesquelles *Cargo* de Carole Vergne et son collectif a.a.O, *Tiondeposicom* de Marc Lacourt, *Tétris* d'Erik Kaiel avec le Ballet national de Marseille ou *C'est une légende* de Raphaël Cottin.

SP

Pouce !,
du mardi 30 janvier au samedi 10 février.
www.lamanufacture-cdcn.org

Revoir Lascaux, Gaëlle Bourges,
à partir de 6 ans, jeudi 1^{er} février, 19 h,
Grrrrr, Sylvie Balestra,
à partir de 3 ans, jeudi 8 février, 19 h
et samedi 10 février, 15 h,
La Manufacture CDCN.



THÉÂTRE
DES
QUATRE SAISONS
GRADIGNAN

SCÈNE CONVENTIONNÉE MUSIQUE(S)

TRENTE TRENTE FESTIVAL DE LA FORME COURTE

JEUDI 1^{ER} FEVRIER : 19H30

Tafel-1

Cie La croisée des Chemins

Quotidien de l'empreinte Création

Didier Lasserre, percussions

Aneckxander

Alexander Vantournhout

Les soupirs Création

Collectif a.a.Ot

MUSIQUE

MERCREDI 7 FEVRIER : 20H15

La Controverse de Karakorum

Bruno Bonhoure • Khai-Dong Luong
La camera delle lacrime

CIRQUE

SAMEDI 10 FEVRIER : 20H30

SUR L'ESPLANADE DES TERRES NEUVES À BÈGLES

Projet. PDF

Portés de femmes

CONTE & MUSIQUE

MARDI 27 FEVRIER : 20H15

DÈS 11 ANS

Je suis la bête

Anne Sibrant • Pierre Badaroux
Cie (Mic)zzaj

WWW.T4SAISONS.COM
05 56 89 98 23



ville de gradignan



Depuis cinq ans, Carole Rambaud porte le projet d'Espaces Pluriels, à Pau, profondément ancré dans la danse par son créateur, Michel Vincenot. Le temps fort Résonance(s) propose pendant un mois des pièces trempées dans un contexte politique et sociétal autour de Michel Schweizer, Volmir Cordeiro ou Gaëlle Bourges. Sous une thématique commune surgissent une diversité des formes et d'angles de vue, de la peinture ancienne aux favelas brésiliennes.

Propos recueillis par **Stéphanie Pichon**



© Conjurar la peur, Gaëlle Bourges - cl. Danièle Varrin

ÉCHOS MULTIPLES

Vous avez imaginé Résonance(s) en arrivant à la tête d'Espaces Pluriels, pour la saison 2013-14, après trente ans de direction de Michel Vincenot. Qu'est-ce que ce rendez-vous impulsait de nouveau ?

Je suis assez attentive à ce que les pièces puissent résonner les unes vis-à-vis des autres au sein d'une programmation. Rassembler différents projets autour d'un fil conducteur thématique incite à jouer sur la nature et la diversité des résolutions du sujet proposé, à amener le spectateur à un regard plus relatif. Il y avait aussi l'envie, toute simple, de mettre l'accent sur une actualité chorégraphique et de la mettre en partage avec le spectateur.

En 2018, quelle actualité a attiré votre attention ?

Le contexte général d'un ébranlement politique mondial. Cette question taraude l'art et préoccupe le champ chorégraphique. *Conjurar la peur* de Gaëlle Bourges regarde une histoire de l'iconographie et des images anciennes comme des espaces de propagande politique, et pose la question de son actualisation, notamment dans le contexte des attentats. La situation extrêmement tendue en Syrie m'a amenée à inviter le spectacle de Mithkal Alzghair *Déplacement*, dont le titre évoque le déplacement territorial mais aussi la reconstitution d'une identité. Michel Schweizer, déjà invité avec *Keep Calm*, revient avec *Cheptel*, une pièce centrée sur le regard que portent les pré-adolescents sur le monde, et la manière dont ils nous interpellent. Volmir Cordeiro interroge, lui, la question des sujets marginaux, des corps invisibles.

Il y a toujours dans vos projets des désirs d'origines géographiques différentes : Volmir Cordeiro vient du Brésil, Mithkal Alzghair de Syrie...

Cette question d'être ouvert et disponible pour favoriser la confrontation des cultures me porte depuis longtemps. Le lieu du théâtre est véritablement l'espace de la perméabilité aux cultures. Il y a aussi l'envie que l'espace artistique révèle le contexte d'un pays, le particularisme, les constructions d'imaginaires. Cette ouverture à l'ailleurs rejoint notre attention à mettre en présence des esthétiques de danse très différentes, dans une multiplicité qui correspond à cette aptitude à se confronter à la pluralité du monde.

Vous accueillez pendant Résonance(s) la caravane du Centre national de la Danse, qui jusqu'à maintenant a voyagé au Mexique, au Portugal, en Espagne. Elle se posera pour la première fois en France. Pourquoi ont-ils choisi Espaces Pluriels ?

Je ne leur ai pas demandé ! Intuitivement, peut-être parce c'est un lieu qui a une intention et une histoire forte vis-à-vis de la danse, tout en n'étant pas spécifiquement dédié à cet art. La place du corps y transite aussi par le théâtre, le cirque. Je pense que ça les intéressait, comme notre façon de construire un rapport non exclusif à l'œuvre : elle s'accompagne souvent d'un film, d'une rencontre, d'un stage, d'une exposition. Il y a aussi sûrement le fait que nous sommes un peu loin ! Ce passage de la caravane nous redonne une certaine impulsion et envoie une attention particulière à notre public.

Que proposera cette caravane ?

Elle met en lumière les différents départements du CND avec un *workshop* pour les danseurs pros mené par Mathilde Monnier, une journée danse et médiation pour les acteurs sociaux, une sélection de films de la Cinémathèque de la danse sur la question de l'interpellation.

Résonance(s) affiche aussi ses fidélités, comme avec Gaëlle Bourges ou Michel Schweizer. Est-il important de construire ces liens au long cours ?

Il y a toujours ici ce double mouvement : à la fois de fidélité qui permet au public de suivre au fil des ans les différents aspects du travail de certains artistes et de découverte de jeunes créateurs. Nous sommes une structure qui n'a pas les moyens d'accompagner les projets en production. Ma manière de contourner cela, c'est de m'engager sur des projets qui ne sont pas encore créés. Cela constitue un tiers de la programmation sur la saison.

Vous êtes scène conventionnée danse depuis 2003. Mais vous avez aussi une programmation théâtre, cirque, expos... À quoi êtes-vous attentive dans ces propositions ?

En ce qui concerne le théâtre, on travaille, comme pour la danse, autour des écritures contemporaines, des projets qui ont une orientation politique, sociale, et qui sont dans l'invention des formes.

En regardant la programmation d'Espaces Pluriels, on a l'impression que vous avez toute latitude de proposer des choses inconnues, émergentes, pointues, exigeantes, ouvertes, sans que cela suscite des craintes vis-à-vis de la réception du public.

L'histoire du lieu y contribue. Quand je suis arrivée en 2013, cette exigence était déjà posée depuis longtemps. Il y a une réelle curiosité du public, une attente du particularisme, de la singularité. Je nuancerai cependant en rappelant que la saison repose

sur un équilibre entre les pièces connues, pour lesquelles il y a une culture collective, des réalités esthétiques déjà appréhendées – je pense à la venue cette année de Wim Vandekeybus, Anne Teresa de Keersmaeker, Guy Cassiers – et des projets qui peuvent être plus déroutants.

Vous avez accueilli pour la première fois le festival Trente de Jean-Luc Terrade qui trouve dans votre programmation des résonances avec ses choix d'artistes, un même aspect pluridisciplinaire, performatif. Qu'est-ce qui vous intéressait, vous ?

C'est parti d'un désir de partage. Je voyais bien qu'il y avait des connivences possibles avec l'identité de Trente Trente, une complicité esthétique. Et puis le fait de conjuguer plusieurs propositions le même jour rejoint mon goût de la résonance.

Quelles sont les orientations futures d'Espaces Pluriels ?

Il y a un désir réel de pouvoir investir un nouveau lieu. Le plateau dont nous disposons est techniquement sous-dimensionné, la jauge n'est pas très grande. Nous sommes très attachés à notre outil actuel, dans la proximité très forte qu'il permet entre le plateau et la scène, mais il n'est pas à la dimension du projet. On ressent qu'on pourrait rassembler plus de monde. Il y a une nécessité de marquer une nouvelle étape dans l'histoire de cette scène conventionnée, de se rapprocher du centre ville, d'amener un nouveau souffle.

Résonance(s), du lundi 26 février au vendredi 23 mars, Espaces Pluriels, Pau (64000). www.espacespluriels.fr



Dix-sept ans après, Catherine Marnas et Catherine Minières replongent dans la verve de Serge Valletti pour un monologue féminin aux accents marseillais. *Mary's à minuit* ou la solitude d'une femme paumée, flottante, désopilante et clairvoyante.

ELLE EST BANCALE...

De Marseille, où elle fut longtemps installée, Catherine Marnas a rapporté dans ses valises, la langue truculente de Serge Valletti, auteur dramatique contemporain dont toute l'œuvre est pétrie de la parole de la rue, intarissable et jubilatoire, celle des gens de peu, des flottants, des solitaires, des hors-mode. On lui doit, entre autres, son récit autobiographique *Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port*. Il y a dix-sept ans, Catherine Marnas le montait pour la première fois, parce que Catherine Minières, comédienne, lui avait parlé du texte *Mary's à minuit*, qu'elle rêvait de jouer. Prise au mot. La suite fut un monologue joué devant une robe de mariée avec poupée et pétales de roses. Dans le studio de création du TnBA, où les deux femmes répètent pour cette nouvelle version 2018, la poupée est restée, la robe de mariée aussi. Mais elle s'est démultipliée comme autant de fantasmes et de rêves inachevés. La bande-son s'écoute sur mange-disque enchaînant les 45 tours de variété. On dit encore «FR3» et les cheveux de Maryse virent au violet. Le texte remonte aux années 1990. Catherine Marnas ne l'a pas actualisé. Car la vie de Maryse, personnage unique de la pièce, s'est coincée un jour. Depuis, elle attend et se tient tout au bord de la vie. Le nez collé à la fenêtre, elle fantasme, soliloque, s'imaginer des mondes, un futur époux. Elle n'est pas folle, ou peut-être. Quelque part entre deux eaux, où la frontière mensonge/vérité, illusion/réalité n'a plus vraiment de ligne claire. «Elle est amochée psychologiquement, mais pas idiote», défend Catherine Minières. «Je m'y retrouve dans ce personnage : on a tous en soi ce quelque chose de Maryse à des périodes de nos vies, dans ces moments de perte.» La comédienne retourne avec délice à ce texte où le rire surgit à tous les

coins de phrase. Valletti sait-il faire autrement ? Catherine Marnas rappelle qu'à la présentation de saison du TnBA, il avait lancé cette pique incroyable : «Je fais le plus dangereux des métiers du monde : auteur-dramatique contemporain. Ils sont tous morts.» Ce sens du mot, de l'absurde, a été un des moteurs principaux pour que la directrice du TnBA remonte la pièce. «Je voulais mesurer la force du temps. Voir si l'absurde résistait à l'époque, à nos regards qui ont changé. Ai-je gardé la même légèreté ? Rien n'est plus contextualisé que le comique de l'absurde. Pour arriver au côté libertaire de l'absurde, il faut une certaine sérénité sur le monde. Quand Maryse pose la question : "C'est sensé ce que je dis là, non ?", il est plus confortable de lui répondre quand il y a la sérénité. Or, je trouve le monde largement plus inquiétant aujourd'hui, en tout cas pour moi. Qu'est-ce que va donner l'absurde dans cette époque ? C'est ce qui m'intéresse d'explorer.» On ne peut s'empêcher, pour terminer, de glisser ces mots de Valletti, extraits d'une pièce-déversoir de mille vies entrechoquées, où pointe une ville, une langue, une manière de s'adresser au monde exagérément fantasque, une bataille quotidienne pour tenir encore debout. «Un pot plein de galets, on les jette, puisque le pot, soudain, on en a besoin pour mettre les fleurs que Jean-Louis Maclaren, il a apportées pour se faire pardonner de ne pas être venu une fois de plus. Ou alors on le lui casse sur la tête. En général c'est plutôt les fleurs. Sinon par la fenêtre, ça risque de tuer.»

ST

Mary's à minuit, mis en scène de **Catherine Marnas**, jusqu'au vendredi 9 février, 20 h, sauf le 3/02, à 19 h, TnBA, Studio de création. www.tnba.org





Au détour d'un chapitre, Serge Airoldi définit le projet de son livre si simple et original : « Tout au plus une association d'idées et d'impressions chromatiques.

Quelques passages fugaces dans les zones les plus délicates de l'esprit. »

Impressions.

Associations.

Tout au plus.

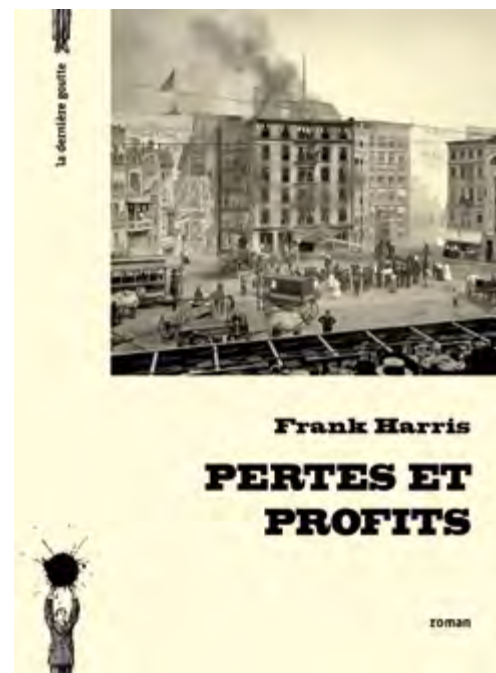
ÉCLATS

À quoi reconnaît-on un bon livre ? Chacun ses critères. Distraire et enseigner. Fragments, éclats, listes. *Rose Hanoï* est une promenade dans l'histoire, la géographie, la peinture, la musique et les sports à travers les couleurs, encore les couleurs, toujours les couleurs. Des couleurs que Serge Airoldi nous fait regarder de tous nos yeux. « Regarde de tous tes yeux, regarde ! » la phrase est de Jules Verne dans *Michel Strogoff* et Georges Perec l'a reprise pour l'exergue de *La Vie mode d'emploi*. Airoldi ne pouvait pas la rater dans ce puzzle chromatique qui frôle parfois le blues existentiel, le rouge de confusion et le vert de rage. Il crée des pages qui s'auto-colorient au fur et à mesure qu'on les lit. Un nuancier est presque nécessaire pour vraiment aller au bout de l'expérience. Vous connaissiez le rose Hanoï ? Le vert de Tamegrout ? Le rose shocking ? Ce sont de minuscules exemples de cette mire en mouvement qui crépite de sons et de souvenirs à inventer. Airoldi nous jette ces miscellanées au visage comme un enfant qui jette des couleurs lors de la fête indienne d'Holi : « En 1951, Nicolas de Staël découvre *Les Roses blanches*, un tableau de Vincent Van Gogh ». D'abord, on se demande pourquoi Airoldi écrit ce genre de truc. Et puis il passe à autre chose. Une autre date, une autre phase du prisme : « Le mot orange aurait été employé pour la première fois dans un poème en 1044. » Ah bon ? Et puis on prend le rythme, on se laisse faire au gré des rouges, des mauves, des bleus et des jaunes. Le bleu et le jaune d'une certaine marque de meubles suédoise par exemple.

Une ligne et c'est le flash, les tons volent et retombent, impriment, font halluciner. Flaubert gueulait contre son éditeur qui voulait illustrer *Salammbo*... La plupart pensent que Proust a vécu en noir et blanc. Le livre est sec souvent, mélodieux, enchanté. Et sans autres adjectifs que colorés ou tirés des nombreuses citations. Sauf dans les nombreuses citations. Airoldi est érudit. C'est le DJ des couleurs. *Rose Hanoï* a reçu le prix Henri de Régnier de l'Académie mais aurait aussi bien pu rafler un prix Ripolin, arc-en-ciel, Smarties™. « Regarde de tous tes yeux, regarde ! ». Regarde la musique, regarde les voyelles, regarde l'histoire, cette accumulation de faits navrants ou sublimes, de souvenirs, de prévisions. Glissez mortels, n'appuyez pas sur la palette du dérèglement des sens. Ce livre est fait de taches. Il est drôle, ironique ou altier, soucieux de précision. Cible et flèche. Nostalgie aussi. Il explore des sensations, des faits, s'auto-parodie parfois : « Gris souris. Mais de quelle souris parlons-nous ? » Un livre un peu fou, sous des dehors sages. Le poser et en ouvrir un autre en suivant fait l'effet d'un débarquement à Roissy en provenance de Calcutta. Gris Roissy. Mais de quel Roissy parlons-nous ? On se demande comment personne n'a pensé à ce *fiat lux* avant.

Joël Raffier

Rose Hanoï, rencontres avec la couleur,
Serge Airoldi,
Arléa



FEU DE TOUT BOIS

Dans ce court roman, Frank Harris évoque avec gourmandise et une acidité non moindre les traits les moins reluisants de respectables habitants de Kansas City, au crépuscule du XIX^e siècle. Le problème est simple : Boulger, aisé négociant, voit son activité de vente de tissus et de confection battre de l'aile, en raison à la fois d'une concurrence nouvelle et d'un train de vie très élevé.

Pour régler ce problème, l'extrêmement suffisant commerçant envisage donc une arnaque à l'assurance et, son plan mûrement réfléchi, en propose l'exécution à un jeune employé de son entreprise, Tryon, honnête certes, mais tellement rongé par l'ambition que ses scrupules deviennent très vite secondaires.

Pour faire bon teint, ajoutons que Boulger a trois filles et que Tryon a jeté son dévolu sur l'une d'elles... Ici, on remarquera peut-être un lien avec le plus tardif Jim Thompson et ses portraits de directeurs commerciaux (cynisme à l'identique, méchanceté et mesquinerie en plus, par exemple dans *Une femme d'enfer*) ou le presque contemporain Nathanael West et sa vision décapante, mais un peu plus burlesque, peut-être, de la volonté absolue des personnages de connaître la fameuse réussite sociale par tous les moyens qui leur sont présentés...

Il faut donc se régaler de ce « proto-roman noir », efficace à souhait, qui n'hésite pas à livrer, de manière plus abrupte, des constats proches de ceux que l'on pourra retrouver chez Hammett : la corruption, les faux-semblants et le règne des apparences sont partout.

Olivier Pène

Pertes et profits,
Frank Harris,

Traduit de l'anglais par **Henry-D. Davray**
La dernière goutte

PLANCHES

par **Nicolas Trespallé**

CAUCHEMARRANT



Inexplicablement tombée dans l'oubli, comme un vestige anachronique, l'œuvre de Guido Buzzelli était devenue invisible depuis près de 30 ans. Trop bizarre, trop inclassable, trop radical ou

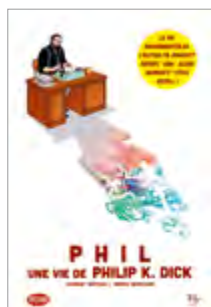
trop brillant, l'auteur restait depuis un nom admiré par quelques amateurs réduits à chiner de vieux exemplaires défraîchis et souvent mal imprimés pour le lire.

La somptueuse collection des « Cahiers dessinés », dirigée par Frédéric Pajak, comble un vide abyssal en entamant la publication d'une édition définitive du génial Romain disparu en 1992. Bénéficiant d'un travail de reproduction remarquable jamais vu, grâce à un accès à toutes les planches originales, ce premier volume d'une intégrale en 6 tomes rend enfin justice à la finesse unique d'un trait à la plume qui paraît comme griffé sur la planche. Virtuose du style réaliste, le Transalpin a su transcender une solide base académique pour porter sa compréhension du mouvement et de l'anatomie vers des sommets sidérants de grotesque et d'étrangeté. Peintre frustré, l'homme va se dévouer dans un médium qui n'a pas encore acquis ses lettres de noblesse dès la fin des années 1960, avec *La Révolte des ratés*, une farce où la lutte des classes se cristallise dans un combat cruel entre les beaux et les laids, un coup de maître suivi dans la décennie 70 par une succession de travaux où il va se délester de toute sa folie intérieure. Masqué derrière des autofictions baroques, l'artiste s'y ridiculise en maigrelet geignard affublé le plus souvent d'une barbe hirsute. Visage grimaçant, comme un de Funès perdu dans un tableau de Bosch, il est le sempiternel intrus, le survivant incongru d'une apocalypse quelconque qui se voit fermer les portes d'un éden eugéniste, ou un pauvre hère à la merci de son corps démantibulé dans le réjouissant et bordélique *Zil Zelub* (anagramme de Buzzelli). Déversoir de son esprit malade, son univers construit des paraboles absurdes sur un monde angoissant survolé par des oiseaux en plastique, et victime d'étranges mutations et contaminations comme autant de symptômes d'une société postindustrielle agonisante. Le pire c'est qu'il arrive à nous en faire rire.

Œuvres 1 : Le Labyrinthe - Zil Zelub - Annalisa et le Diable - L'Interview, Préface de **Frédéric Pajak**, **Guido Buzzelli**

Les Cahiers dessinés

DANGEREUSES VISIONS



Même s'il n'a jamais compté parmi les plus gros vendeurs de la SF, Philip K. Dick a toujours occupé une place à part dans le genre. La singularité et la puissance de son imaginaire questionnant le concept même de réalité ont exercé une fascination toute particulière en France, générant un noyau renouvelé de lecteurs fervents et d'exégètes analysant les recoins les plus nébuleux de sa pensée. Après la bio, certes subjective mais passionnante, *Je suis vivant et vous êtes morts*, d'Emmanuel Carrère, le destin du père du *Maître du Haut Château*, *Blade Runner* ou *Ubik* est ici retracé sous une forme qui mêle tradition franco-belge et BD indé US. Tombé en état de semi-conscience, le Californien se remémore des bribes de sa vie, de la frustration de n'être reconnu que comme un auteur de *pulp* aux différents chefs-d'œuvre, nourris progressivement par une paranoïa grandissante liée à un abus médicamenteux. Le tournant mystique affirmé lors du discours délirant de la convention SF de Metz offre le point d'orgue d'un récit classique parvenant à livrer quelques clés pour cerner la psyché complexe de l'homme et surtout la modernité intacte de son œuvre.

Phil, une vie de Philip K. Dick, **Laurent Queyssi & Mauro Marchesi**, 21g

BALANCE TA TRUIE



Alors que *Fluide Glacial* vient tout juste de fêter son 500^e numéro, le journal, avec un sens du marketing redoutable, livre sa contribution au débat généré par l'affaire Weinstein en éditant ce truculent *Mondo reverso*.

Réécriture féministe et « genrée » de l'Ouest, cette uchronie paillardie et bourruée tout en délicat sépia se savoure comme un John Wayne en bas résille où les hommes ne sont que de petites choses fragiles et soumises à la loi de Calamity Jane libidineuses qui ressemblent à Jackie Sardou ou Christine Lagarde. On suppose que dans cette quête de la virilité à l'envers, le cow-boy créé par Giraud et Charlier devrait un peu mieux assumer son blase de lieutenant (Blueberry) Myrtille...

Mondo reverso, **Arnaud Le Gouëfflec & Dominique Bertail**, *Fluide Glacial*

Université
BORDEAUX MONTAIGNE

L'université experte des langues

Centre de Langues Bordeaux Montaigne

Validez vos compétences grâce aux certifications **CLES** et **CLUB Montaigne** dans plus de 20 langues !

Date limite d'inscription aux certifications : 02 mars 2018

* Allemand - Anglais - Arabe
Basque - Catalan - Chinois
Coréen - Espagnol - Grec moderne
Italien - Japonais - Occitan
Polonais - Portugais - Roumain
Russe - Serbo-croate
Suédois - Tchèque - Turc

Le Centre de Langues Bordeaux Montaigne propose à tous les publics des cours du soir, des stages intensifs, des certifications et des tests internationaux (TOEIC, TOEFL...)

* ubxm.fr/clbm

  @CLBMontaigne

Université Bordeaux Montaigne
Centre de Langues
clbm@u-bordeaux-montaigne.fr
05 57 12 10 95 | 15 35



Didier Vergnaud et Paul Otchakovsky - Laurens 2017 © Frédéric Desmesure

Depuis trente ans, Didier Vergnaud développe les éditions *Le Bleu du ciel* avec l'exigence d'une implication contemporaine novatrice. Il s'est ainsi attaché à défendre des écritures résolument vivantes, composites, surprenantes, qui interrogent et rendent compte de notre monde. Il a aussi imposé une *Affiche* d'un type nouveau qui donne une place originale à l'écrit et à l'image dans l'espace public. Son catalogue se constitue aujourd'hui d'une centaine de livres, de soixante-neuf affiches et d'une grande diversité d'autres propositions. Durant toute cette année, dans plusieurs lieux en Nouvelle-Aquitaine, est annoncée une cinquantaine d'événements pour fêter trente ans d'activités : expositions, conférences, lectures, concerts, ateliers. Propos recueillis par **Didier Arnaudet**

L'AVENTURE DE L'ÉCRITURE

Pourquoi ce choix de l'édition ?

La conjonction de plusieurs choses : ma passion pour la lecture, mais aussi celle pour les papiers et les formes des livres, couplées à un fort désir d'engagement dans la société. Cette volonté de participation et de découverte m'a poussé à créer les éditions *Le Bleu du ciel* à l'âge de 26 ans. Je voulais vivre l'aventure de l'écriture. Pour moi, écrire et éditer sont indissociables. Dans ma formation intellectuelle, j'ai été marqué par Denis Roche et Emmanuel Hocquard, tous les deux éditeurs, tous les deux engagés dans le monde des idées. J'ai lu Georges Bataille dès l'adolescence, le nom de la maison d'édition vient de son roman ayant en toile de fond les signes annonciateurs de la guerre civile en Espagne. Homme discret, il a pourtant conçu plusieurs revues, avec ce désir que la littérature discute avec la sociologie et la théologie. Cette idée de transversalité, je l'ai aussi trouvée dans les publications d'artistes américains comme Edward Ruscha, Robert Barry, Lawrence Weiner et Ian Hamilton Finlay et cette nouvelle prise en compte de la communication. Autre figure importante à laquelle je rends un hommage ému, celle de l'éditeur Paul Otchakovsky-Laurens, disparu en début d'année dans un accident. Il a été un modèle, et son catalogue est une référence majeure, avec dès les années 1980 les livres de Georges Perec, Hubert Lucot, Emmanuel Hocquard, Danielle Mémoire, Christian Prigent, René Belletto, Bernard Noël, Jean-Jacques Viton, Olivier Cadiot... La liste est longue. Nous perdons une personnalité unique qui explorait le

« J'aime l'exploration, j'aime que l'on sente qu'une frontière a été franchie. »

monde des formes littéraires avec une grande exigence et un désir de vérité.

Quelle est la singularité des éditions *Le Bleu du ciel* ? Autour de quels axes s'articulent-elles ?

Je travaille avec des auteurs dits « d'avant-garde », qui pratiquent des formes d'écriture novatrices, risquées, singulières. J'aime l'exploration, j'aime que l'on sente qu'une frontière a été franchie. Ceci est valable pour tous les genres : poésie, narration, essai.

La poésie contemporaine est majoritaire dans la maison, mais les autres types de littérature existent aussi, à côté de publications d'art et de CD audio. Mais notre spécificité essentielle est cette Affiche de

création grand format pour les mobiliers urbains et les lieux de circulation. Depuis 1990, elle expérimente des aller-retour entre l'écrit et l'image, propose un accès direct à la poésie et restitue la création contemporaine dans l'espace public. L'Affiche est une catégorie à part de poème, fait sur mesure pour l'hybridation de la lecture avec l'espace. Il aura fallu un siècle pour renverser la proposition de Pierre Albert-Birot et affirmer ce passage du poème affiche jamais affiché à l'affiche poème représentant un nouveau genre littéraire en situation.

Quel est le bilan de ces 30 années d'activités ? Quelles perspectives pour les années à venir ?

L'engagement intellectuel et social est permanent, il n'y a pas de pause. Surtout dans notre époque redoutable pour ce qui a besoin de temps pour s'apprécier. Il faut rester

vigilant sur le front économique, défendre les œuvres et leurs auteurs avec moins de surface médiatique, dans un moment où la chaîne du livre se remet en question avec les problèmes que pose le numérique. Le point positif reste l'intérêt du public pour la découverte de nouvelles écritures, lorsqu'on arrive à faire la jonction. Pour les perspectives, je crois aux possibilités créatrices de la littérature dans l'espace public, avec des formes qu'il reste à inventer, en relation avec des artistes, des architectes, des urbanistes, des sociologues... Le texte, dans cet environnement, change de statut, il est plus près de la parole et donc possède un pouvoir de réception plus fort, plus large.

Comment se porte la littérature contemporaine ?

Elle reste essentielle pour transformer les choses et les gens. Elle possède cette énergie qui nous fait parfois défaut, cette force et cette responsabilité que j'aime dans toute grande entreprise humaine. Je pense qu'elle est capable de résoudre beaucoup de problèmes, très largement au-delà de la sphère du loisir dans laquelle on la cantonne trop souvent.

Quelles publications en 2018 ?

Plusieurs affiches de création, signées Valère Novarina, Patrick Bouvet, Eugène Nicole, Joël Hubaut, Cole Swensen, Didier Bourda... Un CD collectif de lectures d'auteurs du *Bleu du ciel*. Des livres de Mathieu Potte-Bonneville et Jean-Jacques Ceccarelli.

www.lebleuducielEditions.fr



BLAST

Mazin Mamoori a deux visages. Je les ai vus. Cet homme a un sourire éclatant, radieux et communicatif. Cependant, lorsqu'il évoque la situation de son pays, son visage se ferme, se transforme et vous glace le sang. Nous avons parlé dans ces colonnes de la vivacité incroyable de la jeune poésie irakienne à l'occasion du recueil *Marchand de sang* de Kadhem Khanjar paru en 2017. Mazin Mamoori appartient à ce même collectif, la milice de la culture, groupe de poètes résolument contemporains d'Al-Hilla dans la région de l'ancienne Babylone. C'est l'homme au visage sombre qui a écrit *Cadavre dans une maison obscure*. Et sa déflagration est importante.

« Voulant récupérer les dix kilos de son enfant suspendu au sommet du pylône électrique, la mère court à perdre haleine. » Mamoori, déjà impressionnant lors de ses lectures-performances, se révèle, à travers cette traduction d'Antoine Jockey, l'auteur de textes d'une richesse et d'une force rares. Mélange étrange et actuel entre les objectivistes et les surréalistes, ses poèmes sont pleins de cadavres calcinés, de lambeaux de chair et de sang, de fantômes. Mamoori évoque son athéisme difficile dans un monde absurde dominé par les tensions religieuses, un monde



explosé où « la maison pend de la fenêtre ». Loin d'être un ensemble de textes disparates, *Cadavre...* frappe aussi par sa très forte cohérence, il est souvent question de trous, d'ouvertures, de fenêtres que l'on bouche pour masquer le soleil, d'eau ou de pluie qui ne peuvent plus rien faire disparaître, rien laver. C'est le recueil très sombre d'un poète qui ne peut pleinement vivre dans ce pays obscur. Cependant, ce monde infernal a une issue de secours, une lueur : la richesse de sa poésie, et notamment celle de ce recueil à l'écriture lumineuse de ce poète magnifiquement vivant.

Julien d'Abrigeon

Cadavre dans une maison obscure, Mazin Mamoori, traduit de l'arabe par Antoine Jockey, Lanskine.

ARLETTE GRUSS

www.cirque-gruss.com

ACHETEZ VOS PLACES

CIRQUE-GRUSS.COM

RENSEIGNEMENTS ET LOCATIONS
À la billetterie du cirque et points de vente habituels

0 825 825 660 Service 0,18 € / min
* prix appel

RETROUVEZ-NOUS SUR



Tiondeposicum, Cie À deux mains / Cactus Motion

DANSE

Bricolo

Avec Marc Lacourt, la danse est un jeu d'enfant, une blague, un numéro dansé et parlé. Une perruque blonde comme seul costume, le danseur passe d'un personnage à l'autre, tour à tour monstre, fantôme, prince ou princesse. À moins qu'il ne lui faille un peu d'aide sur scène pour se sentir moins seul... Ce danseur de la compagnie d'Ambra Senatore, passé par la compagnie Androphyne, construit sa petite danse théâtralisée comme on bricole un spectacle, lorsqu'on est enfant. Il danse, parle, s'agite, nous apostrophe, nous inclut. Il nous fait croire à une histoire qui s'invente sous nos yeux, un peu foutraque. Mais non, tel un puzzle, à la fin, tout tient bien en place. Même le décor retrouve de l'aplomb. Et ils végètent heureux, patate, patate...

Tiondeposicum, Marc Lacourt, dès 6 ans, samedi 3 février, 11 h et 18 h, salle Linsolas, espace culturel Treulon, Bruges (33520). www.espacetreulon.fr

Mimines

Les enfants, et plus particulièrement les plus petits, sont souvent très attentifs au langage non verbal et spécifiquement aux messages transmis par les mains. Ils les suivent du regard, les touchent, les agrippent... Ici les mains, accompagnées de leurs dix fidèles complices, proposent un voyage nocturne au pays de l'imaginaire, où les per-

sonnages se transforment au gré des saisons et des voyages qui remplissent les songes des enfants. Utilisant le *finger tutting*, une discipline peu connue de la danse urbaine qui consiste à construire et déconstruire des figures avec les doigts, les danseurs deviennent des réductions d'eux-mêmes, pour transmettre avec leurs seules mains un langage, une émotion.

À deux mains..., Cie Racines Carrées, dès 2 ans, samedi 10 février, 11 h, Le Mascaret, Blanquefort (33290). www.carrecolonnes.fr

FESTIVAL

Tout s'apprend dès le plus jeune âge. L'univers du cinéma est vaste et plein d'expériences, alors entraînons les enfants à l'aimer. Pour ce faire, il faut d'abord qu'ils le découvrent ; ce festival en est une belle occasion. Pour la 7^e année consécutive, Les P'tits Cartooners reviennent avec un programme de courts métrages d'une quarantaine de minutes, un ciné-musique/ciné-chanson et des cinés-goûters!

Les P'tits Cartooners - 7^e Festival du Film d'Animation pour la Petite Enfance, de 3 à 6 ans, du mercredi 7 février au mardi 20 février, Le Festival, Bègles (33150). www.cinemalefestival.fr

MARIONNETTES

Initiation

Mauricette la minette passe son temps libre dans une décharge, s'inventant des histoires à partir des débris. Un jour, l'Oiseau de la Chance vient livrer un colis à la maîtresse de Mauricette. Dans ce colis, il y a Jeanne, une petite fille venant d'Afrique, livrée avec toute sa fortune. Quelle est cette fortune ? De leur voyage de création au Togo, les artistes de la compagnie ont rapporté des histoires racontées en musique avec des marionnettes enalebasses et matériaux de récupération. 3 fables africaines

autour des illusions de fortune. Un spectacle festif.

La Fortune de Jeanne, Cie L'Aurore, dès 4 ans, vendredi 2 février, 18 h 30, espace culturel Gilles Pezat, Beautiran (33640). signoret-canejan.fr

Périple

Soudain, là, sur un bureau quelque chose bouge... L'histoire d'Ulysse prend vie, le petit roi de papier surgit des pages et nous emmène dans ses aventures pour vivre avec lui un voyage initiatique. Au cœur de la poésie, l'écrit se transforme et nous plonge dans le rêve. L'héroïque navigateur de l'impossible nous parle de liberté, de bonheur et de joie. La magie de la lumière enrobe le tout et nous laisse dériver sur ce chemin enchanteur... Inspiré de *L'Odyssée* d'Homère, Au loin est un spectacle de marionnettes muet, où les livres et les feuilles de papier s'animent.

Au loin, Plastique Palace, dès 3 ans, samedi 3 février, 16 h 30, dimanche 4 février, 15 h 30 et 17 h 30, centre Simone Signoret, Canéjan (33610). signoret-canejan.fr



Au loin © Virginie Delattre



Il était une fois - Livre 1 © Tristan Vergnaud

Contes

Ainsi commencent les contes aujourd'hui. À l'intérieur de grands livres animés, on rencontre au fil des pages qui se tournent, Nathan, un petit garçon qui n'a pas les mots, trois voyageurs qui sortent de la nuit et Poulet qui vit au Pays des 7 rivières. Ces 3 petites formes questionnent la difficulté de grandir (Livre 1). Dans ce chapitre, l'ogre et la reine en quête d'existence cherchent à réécrire leur histoire, onze doigts indomptables chatouillent la cousine et deux lettres que tout oppose se snobent et se rencontrent sur une page pas si blanche que ça ... Trois aventures

pour nous raconter avec tendresse, la solitude, la différence, l'amour et l'amitié (Livre 2).

Il était une deuxième fois..., mise en scène de **Guillaume Gatteau et Pascal Vergnaud**, dès 5 ans, samedi 3 février, 15 h 30 et 17 h 30, Livre 1, dimanche 4 février, à 16 h 30, Livre 2, centre Simone Signoret, Canéjan (33610); lundi 5 février, 18 h 30, Livre 1, La Ruche, Saucats (33650). signoret-canejan.fr

Fable

Il était une fois un homme qui s'ennuie. Pour se désennuyer, il décide d'adopter une fillette. Mais comment occuper la petite quand il n'est pas là ? L'homme décide donc de lui raconter une histoire, l'histoire du Cerf au sabot d'argent. Dès lors, la petite fille ne cesse d'attendre cet animal fantastique. L'homme de notre histoire n'a plus d'autre choix que de le retrouver. Mais s'il n'existait pas ?

Le Cerf au sabot d'Argent, Cie L'Aurore, dès 5 ans, dimanche 4 février, 11 h, place du Souvenir, Cestas (33610). signoret-canejan.fr

Esquif

Un bateau prend la mer. Sur le pont, on s'entasse un peu, on trouve une place, on s'organise pour la « traversée ». On ne sait pas combien de temps ça va durer, on est plein d'espoir. Mais un petit garçon s'inquiète. Pour rassurer le petit bonhomme, lui changer les idées et surtout se donner des forces et du courage, l'idée sera vite trouvée. Quoi de mieux que le plancher du bateau pour se raconter des histoires, se chanter des chansons ? Un petit cabaret de fortune va naître sur les flots. Le temps passera alors bien plus vite. Une journée, une nuit et, au lever du soleil, tandis que les moins fatigués en racontent une dernière, on aperçoit déjà au loin un rivage.

Nous voilà !, Rouges les Anges, dès 4 ans, mardi 6 février, 18 h 30, salle des fêtes, Saint-Selve (33650); mercredi 7 février, 18 h 30, salle des fêtes, Saint-Médard-d'Eyrans (33650). signoret-canejan.fr



À deux mains © Cactus Motion



C'est parti mon Kiki © Laurent Meunier

Secret

Depuis la nuit des temps une lignée de femmes se transmet une boîte mystérieuse... Cette boîte ne doit pas être ouverte avant 9 mois de peur de voir ce qui s'y cache s'évanouir dans l'air. Frasquita y trouvera un don qui va ficeler sa vie et la mènera vers son propre destin. Cette adaptation d'un extrait du roman de Carole Martinez s'accompagne d'une ribambelle de marionnettes et d'objets rouillés, découpés, ciselés, taillés – de chants flamenco qui fondent dans la bouche et donnent corps et saveurs aux douces folies d'une réalité fantastique. Dans l'intimité de l'atelier de couture où nous sommes invités à prendre place, l'ombre du surnaturel flotte sur les êtres qui parcourent cette histoire, les auréolant de grâce ou de noirceur.

Cœur cousu, Compagnie de Fil et d'Os, dès 8 ans, mercredi 7 février, 18 h 30, salle des fêtes, Saint-Morillon (33650). signoret-canejan.fr

Malléable

Sur le plateau, une petite fabrique ou un laboratoire : la cire chauffe dans un grand récipient et bientôt se répand sur le sol dans une flaque informe. Wax, ou la rencontre insolite d'une femme avec la cire, peut commencer. Apparemment docile, la matière échappe et résiste au contrôle et à l'ordre. Elle fascine car elle sait sortir du cadre et nous invite à expérimenter les joies de l'imprévu. Dans Wax, la cire est aussi tactile et accueillante, elle prolonge et transforme le corps. Petits êtres miniatures bien semblables ou nouvelle peau pour l'interprète, elle interroge et redéfinit nos propres contours d'individus bien normés.

Wax, dès 3 ans, mercredi 7 février, 17 h, centre Simone Signoret, Canéjan (33610). signoret-canejan.fr



MUSIQUE

Kasiksi

À l'origine groupe de rue monté par de jeunes musiciens de la scène pop bordelaise, Cocktail Bananas est devenu un collectif où certains font leurs armes tandis que d'autres confirment leurs talents d'instrumentiste ou d'auteur-compositeur. Si le groupe a toujours navigué entre différents styles, il a pris, en 2013, un net virage vers le folklore américain. Les nombreuses improvisations ou invités surprises apportent une fraîcheur et une spontanéité dont seuls les groupes de scène peuvent s'enorgueillir. Tarif : 5 € (hors frais de location) par personne. Les enfants de moins de 3 ans sont invités mais il faut prévenir à l'adresse : promo@krakatoa.org

Goûter Concert : Cocktail Banana's, samedi 3 février, 15 h 15, Krakatoa, Mérignac (33700). www.krakatoa.org

Toutou

Un personnage burlesque et muet évolue au gré de ses souvenirs d'enfance et nous invite à pénétrer dans son antre de petit garçon. Sur fond de Super 8, dans un spectacle tout en douceur et en légèreté, Jacques déroule ses souvenirs d'enfance. On y découvre une panoplie de jouets sonores et sa peluche fétiche : le chien Kiki, fidèle compagnon de jeu qui éveille son imagination... Un clin d'œil à l'imaginaire enfantin, à un âge où tout se bricole, tout s'invente et tout se rêve !

C'est parti mon Kiki !, Jacques Tellitocci, dès 6 ans, jeudi 8 février, 19 h, L'Entrepôt, Le Haillan (33185). lentrepot-lehaillan.com

Love

Émile déménage avec ses parents ce soir ! Il va quitter son école. Le hic, c'est qu'il est amoureux de sa camarade Louise depuis la maternelle. Aidé par son meilleur ami Bagou et par Maurice, le professeur de musique, il a prévu de déclarer sa flamme lors de la dernière heure de cours. Trop timide, il se résigne finalement à ne jamais avouer ses sentiments. C'est alors qu'en arrivant en classe, Émile trouve sur son bureau une mystérieuse boîte qui va chambouler le déroulement de ce dernier jour.



Le Dernier Jour, Monsieur Lune © Sébastien Rost

Le Dernier Jour, Monsieur Lune, dès 6 ans, vendredi 9 février, 20 h, L'Entrepôt, Le Haillan (33185). lentrepot-lehaillan.com

Récital

Tout au long de la saison, l'Opéra national de Bordeaux rend hommage au compositeur Claude Debussy, dont on célèbre le centième anniversaire de la mort en 2018. Quelle meilleure façon d'en parler aux enfants, qu'en leur faisant écouter une pièce qu'il a écrite pour sa fille Claude-Emma, dite Chouchou ? Non contents de jouer la musique originale, les artistes en offrent des variations : au fil des pièces, les musiciens se précèdent et se succèdent, apparaissant et disparaissant, tandis qu'un peintre décline les couleurs tout au long de la musique.

Children's Corner and Variations, dès 8 ans, samedi 10 février, 11 h, salle Sauquet, Auditorium de l'Opéra. www.opera-bordeaux.com

Illusion

On ne pouvait rêver plus belle façon de découvrir la musique de François Couperin. Les mains d'Iddo Bar-Shaï courent sur le piano tandis que celles de Philippe Beau jouent avec les ombres, donnant vie à une multitude de créatures. Comme par magie, des animaux ou des paysages prennent forme, accompagnant avec délice chaque note de musique. Contemplatif !

Les Ombres errantes, dès 8 ans, mardi 27 février, 19 h, Auditorium de l'Opéra. www.opera-bordeaux.com



Jérémy Fisher, Cie Le bruit des ombres © Polina Borisova

THÉÂTRE

Aquatique

Tom et Jody ont leur premier fils, Jérémy. Un enfant pas tout à fait comme les autres qui se métamorphose peu à peu... en poisson. Comment Jérémy Fisher, cet enfant de la différence, vit-il son étrange transformation ? Comment vont réagir ses parents ? Comme va-t-il réussir à trouver son chemin d'adulte ? Mohamed Rouabhi, l'auteur du texte, paru chez Actes Sud jeunesse, ne cesse de décoller le réel dans une langue mêlant gravité et légèreté, préoccupations terre-à-terre et décalages burlesques. Jérémy est le manipulateur de sa propre marionnette, le narrateur de sa propre histoire, qu'il délivre au fil de ses souvenirs improbables. Dans un dispositif circulaire, les jeunes spectateurs se retrouvent immergés dans cette pièce des grands fonds : par les sons, les jeux de vidéos, les envolées de mots et les mises en mouvement du corps. Un plongeon au fil duquel Jérémy naîtra une seconde fois, riche de sa différence, prêt pour sa nouvelle identité, tout à la fois un autre et le même.

Jérémy Fisher, Cie Le bruit des ombres, dès 7 ans, mercredi 7 février, 14 h 30 et vendredi 9 février, 19 h 30, Glob Théâtre. www.globtheatre.net

Plouf !

Mamie Olive doit passer quelque temps chez son petit-fils, car elle s'est cassé la hanche. Elle y occupera la chambre de son arrière-petit-fils : Oliver. Ni l'un ni l'autre ne sont prêts pour se rencontrer : les problématiques liées à leurs âges respectifs semblent les éloigner. C'est assis au bord de la piscine que ces deux-là se rencontreront. Oliver, qui a peur de l'eau, peine à croire que quelqu'un d'aussi lent sur la terre ferme puisse être aussi rapide et agile dans l'eau. C'est que cette arrière-grand-mère est un peu particulière : elle a participé aux JO de Londres de 1948. Au cours de ces baignades, elle va lui apprendre à affronter ses peurs, celle de l'eau, des autres et de la nouveauté. C'est une pièce drôle, émouvante qui invite à aller à la rencontre de l'inconnu pour aider à grandir.

Allez, Ollie... à l'eau, La Compagnie de Louise, dès 6 ans, mercredi 7 février, 15 h, Théâtre Le Liburnia, Libourne (33500). www.ville-libourne.fr



La silhouette épurée à deux pentes rappelle l'archétype d'une cabane ou d'une grange.

L'architecte Clément Miglierina a réalisé ce projet atypique dans un quartier de Mérignac. Un programme astucieux et optimisé, qui défend la créativité d'une architecture du quotidien. Par **Benoît Hermet**, photos de **Clément Miglierina**



La forme penchée permet d'optimiser l'espace en créant de la hauteur.



Un grand volume intérieur contient pièce à vivre, cuisine ouverte...

UN SOUFFLE DE MAISON

C'est une drôle de maison qui penche, au détour d'un quartier tranquille. Ses murs s'inclinent dans un mouvement suspendu, alignant le sommet du toit sur ses voisines de la rue. La forme à deux pentes dessine un archétype universel : cabane, refuge, qui évoque pour la propriétaire, Julie, et l'architecte, Clément Miglierina, des souvenirs d'enfance. Frère et sœur, ils ont grandi près des fermes des Pyrénées et en Norvège, où ils ont vécu avec leurs parents. L'inclinaison prononcée rappelle ces granges qui ont pris du jeu avec les années. L'architecte pensait également à la fable du Chêne et du Roseau, qui plie mais ne cède pas, comme un questionnement sur la pérennité de ce que l'on bâtit ! Son projet s'intitule « Autant en emporte le vent », clin d'œil au classique hollywoodien, plaidant pour un peu d'humour dans l'architecture où, bien souvent, les contraintes et le sérieux sont la norme imposée.

Ici, le programme devait loger dans une parcelle étroite, avec un budget serré (115 000 € HT pour une surface habitable de 80 m²). La sœur de Clément est venue vivre en Gironde avec son mari et leur fils de 5 ans. Ils souhaitaient quelque chose de simple,

avec un petit bout de jardin. Ils dénichent un terrain en lisière de Bordeaux et Mérignac, non loin des vignes du prestigieux château Les Carmes-Haut-Brion, dans un quartier aux styles hétérogènes. Outre sa silhouette penchée, le projet adopte un bardage métallique blanc dans l'esprit des hangars industriels, qui a surpris... L'instruction du permis a subi plusieurs recours et M. le Maire lui-même a plaidé pour un peu d'architecture contemporaine dans sa commune. Clément Miglierina tenait à défendre « une architecture créative ». Il n'est pas rare que des passants s'arrêtent et, lors de l'interview, une dame prend discrètement une photo avec son portable ! « L'architecture doit surprendre tout en apportant ce qu'elle a d'essentiel : la qualité de l'espace », poursuit Clément.

Intérieur créatif

La superficie au sol étant restreinte, la maison est un long volume orienté est-ouest. Sa forme penchée permet d'aller trouver de la hauteur. L'entrée sur la rue, soulignée d'un orange vif, s'éclaire la nuit grâce à une petite veilleuse, telle une invitation à entrer ! La structure est en métal et bois, les parements intérieurs sont en OSB, un aggloméré peu

coûteux, laissé brut ou simplement lasuré. La grande pièce à vivre profite de la lumière naturelle et s'ouvre sur un petit jardin. Un comptoir vert céladon ménage une transition visuelle pour abriter les éléments de la cuisine. Derrière un rideau, un meuble cloison intègre un cellier, des rangements, un bureau escamotable pour Julie. Cette pièce modulable peut servir de chambre d'amis à l'occasion. Elle possède même ses petites toilettes derrière une porte inclinée ! Le rideau est imprimé d'un dessin de Clément qui évoque les « Anthropométries » d'Yves Klein, ces femmes pinceaux enduites du bleu créé par l'artiste français. Le bleu Klein revêt le plafond, contrastant avec les teintes du bois. Bleu aussi, l'étage dessine une seconde maison enchâssée dans la première. Un garde-corps métallique reprend le vocabulaire industriel. La chambre du petit garçon a tout d'une cabane perchée, celle des parents rappelle les chalets... Depuis la mini-passerelle, la vue s'échappe à travers une baie triangulaire vers les arbres du parc voisin. Dans le jardin, une dépendance au bardage de serre fait écho à l'habitation principale. Architecte, scénographe, designer, Clément Miglierina est un touche-à-tout.



... étage et espace modulable avec rangements et bureau escamotable.



Au rez-de-chaussée comme à l'étage, l'utilisation de matériaux industriels optimise l'économie du projet et lui donne sa simplicité.



Son studio Elua® cultive depuis plusieurs années l'indépendance, jouant avec les formes et les titres. Sa maison personnelle, qui est aussi son atelier, s'appelle « Mademoiselle ». À Eysines, il a baptisé l'extension d'une école primaire « Les arbres, les enfants et la prairie », en hommage à un film d'Éric Rohmer. En ce moment, il réalise aux Bassins à flot le pôle nautique Moby Dick qui accueillera les activités liées à la maintenance navale. La diversité des programmes qu'il explore illustre sa curiosité en même temps que son

savoir-faire. Pour le bailleur social Domofrance, en collaboration avec l'agence Lanoire et Courrian, il a réalisé l'ensemble de logements Panoramas. Sur le toit d'un des immeubles, une petite maison rose s'élève comme un signal, interrogeant la manière de construire et de faire la ville... « L'architecture raconte une histoire singulière avec ses habitants », indique Clément. Des histoires où il fait bon vivre.

elua.eu
Instagram/Facebook @studioelua

LA CRÉATION CONTEMPORAINE À CIEL OUVERT

Au cœur de parcs, en lisière de berges, au détour de rues, au pied de stations de tram, des œuvres d'art jalonnent l'espace public. Au gré de vos déplacements quotidiens ou de vos balades, arpentez le territoire et découvrez les artistes qui façonnent les paysages.



COMMANDE PUBLIQUE ARTISTIQUE

2018, trois nouvelles œuvres pour la commande artistique Garonne

- *Le vaisseau spatial*, œuvre composant le triptyque *Les vaisseaux de Bordeaux* réalisé par Suzanne Treister est en cours de production. Conçue pour les Bassins à flot à Bordeaux, cette sculpture monumentale sera inaugurée au printemps prochain.
- *Les fontaines de Bacalan*, de la céramiste Clémence van Lunen, rejoindront la place Adolphe-Buscaillet à Bordeaux à l'automne 2018. Faisant écho à l'histoire de la faïencerie Vieillard dans ce quartier, leur installation participe au réaménagement de la place.
- L'artiste Suzanne Lafont travaille actuellement à la production de *Nouvelles espèces de compagnie*, une œuvre questionnant l'évolution végétale en milieu urbain qui se présente sous la forme de diaporamas. Cette œuvre sera exposée au Musée des beaux-arts de Bordeaux à partir de novembre 2018, puis diffusée de façon itinérante sur le territoire.



Visites art et sciences

Passionnés de science et de science-fiction, amateurs de sites remarquables et autres curieux, ne manquez pas les rendez-vous réguliers de l'association Sirius. Des scientifiques vous invitent à découvrir le site exceptionnel de l'observatoire astronomique à Floirac ainsi que l'installation faisant partie du triptyque *Les vaisseaux de Bordeaux* réalisé par Suzanne Treister pour la commande artistique Garonne.

Gratuit sur inscription : <http://sirius-floirac.fr/visites-art-sciences/>

bordeaux-metropole.fr/L-art-dans-la-ville
Les œuvres de la commande artistique sont réalisées dans le cadre de la commande publique avec le soutien financier du ministère de la Culture - Direction générale de la création artistique - Direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine



LIEUX COMMUNS

par **Xavier Rosan**

Le faubourg Saint-Michel est né, au XIV^e siècle, de l'extension de la ville alors en pleine prospérité économique. Une activité artisanale intense s'organisa autour de l'église du même nom, dont témoigne la toponymie de certaines artères du quartier, telles la rue des Faures, autrefois peuplée de forgerons et d'armuriers, ou la rue de la Fusterie, évoquant la pratique des fabricants de fûts, ou encore la rue Carpenteyre attestant de la présence de charpentiers. C'est ensuite, à partir du XVIII^e siècle, qu'eurent lieu les principaux aménagements du secteur, avec la création de la place des Capucins et l'apparition de rues ordonnées ou régulières : Saint-François, Gaspard-Philippe, des Menuts. Au niveau des rues Planterose et Traversanne, des fouilles menées en 1881 révélèrent l'existence d'un vaste cimetière gallo-romain allant de la rue du Hamel à l'église Saint-Michel.



© Xavier Rosan

L'OHHL-DELÀ

Les raisons de la foi

De la modeste chapelle romane du XII^e à l'imposante basilique aux allures néo-gothiques que lui donna l'architecte Charles Burguet entre 1861 et 1869, l'église Saint-Michel aura été, durant des siècles, un chantier perpétuel, son ampleur évoluant au rythme de l'accroissement démographique du quartier populaire qu'elle desservait et de l'essor de son activité commerciale.

La tour hexagonale du même nom, séparée d'une trentaine de mètres de l'église, a été élevée, face au portail, entre 1472 et 1492 par l'appareilleur saintois Jean Lebas I – puis son fils Jean Lebas II –, lequel s'inspira du beffroi de Sainte-Eutrope qu'il avait préalablement édifié dans sa ville natale.

L'édifice supportait alors une flèche culminant à 114 m, elle-même surmontée d'une croix, terminée par des boutons de cuivre doré. Dès que le clocher fut achevé, on y plaça deux fortes cloches, ainsi que quelques autres de moindre poids, qui seront fondues à la Révolution (quand la maison de Dieu se transforma en « temple de la Raison »). Mais, fragilisé une première fois par de fortes intempéries en 1574, puis par la foudre, le clocher fut encore victime en 1660 d'un violent tremblement de terre et, pour finir, d'une « tempête affreuse » en septembre 1768. Cette dernière en renversa le sommet, faisant de la flèche de Saint-Michel « l'une des plus belles ruines que l'on remarque en France », selon un commentateur de l'époque.

Les habitants de Saint-Michel, considérant le clocher comme leur emblème, en firent un lieu de revendications politiques, notamment lors des soulèvements liés à la gabelle. En représailles, un ordre du roi Louis XIV en ordonna la démolition, laquelle fut évitée de justesse. Ce n'est ensuite qu'à partir de 1861 que le chantier de réédification (suite au désastre de 1768), confié à l'architecte Paul Abadie, commença pour s'achever huit ans plus tard.

De profundis

Entre-temps, en 1823, un télégraphe Chappe (du nom de son inventeur, l'abbé Claude Chappe) avait été établi au faite de l'édifice. Le dispositif d'ensemble reposait sur une succession de sémaphores dotés de bras articulés, établis de loin en loin sur des tours de pierre distantes de 5 à 15 km, selon le profil des terrains. Ces télégraphes étaient susceptibles de prendre, sur demande, près de 200 positions différentes, chacune ayant une signification codée. Pour ce faire, on arasa le moignon de la flèche qui subsistait, transformant la tour en une plate-forme culminant à 72 m de hauteur.

« Je ne sais comment il me revint à l'esprit, se souvint Victor Hugo, dans *En voyage. Alpes et Pyrénées*, qu'en ce moment-là même, au haut de cette tour Saint-Michel, à deux cents pieds sur ma tête, au-dessus de ces spectres qui échangent dans la nuit je ne sais quelles

communications mystérieuses, un télégraphe, pauvre machine de bois menée par une ficelle, s'agitait dans la nuée, et jetait l'une après l'autre à travers l'espace, dans la langue mystérieuse qu'il a lui aussi, toutes ces choses imperceptibles qui demain seront le journal... »

Les « spectres » en question, ce sont les célèbres « momies de Saint-Michel » (sans doute issues du cimetière du Hamel), qui, visitées, commentées, lithographiées et cartepostalisées à outrance, alimentèrent la « légende des siècles » bordelaise jusqu'au déplacement tardif (1991) des squelettes en une plus digne sépulture – une fosse anonyme du cimetière de la Chartreuse – que le Barnum morbide auquel on les avait contraints jusqu'ici. Au cours de la trentaine d'années durant lesquelles le télégraphe-épouvantail de Chappe, gesticulant tout au-dessus de leurs crânes, transporta ses sibyllins messages de par le monde (il fut démonté en 1851), participèrent-elles à un dialogue crypté avec l'au-delà dont on aurait omis de sonder les traces (en une espèce, pourquoi pas, de prémonition de la philosophie des réseaux, chère aux saint-simoniens) ?

Le terme de « télécommunications » n'avait pas été inventé : il le fut en 1904 grâce à l'écrivain et ingénieur aux Postes et Télégraphes, Édouard Estaunié (1862-1942), accessoirement prix Fémina 1908, dont Michel Ohl (1946-2014), infatigable chercheur et découvreur d'analogies *a priori* complètement tordues mais *in fine* (souvent à l'usure) frappées sous le sceau du bon sens et de l'évidence réunis, fut l'habile thuriféraire. Ohl parsemait la ville d'exemplaires de livres d'Estaunié, les distribuant en des endroits incongrus (les boîtes à livres n'existaient pas), histoire que le hasard facilite la rencontre spirituelle entre cet auteur à ses yeux injustement oublié (un comble, en effet, pour l'inventeur du terme qui révolutionna le siècle précédent) et de nouveaux lecteurs¹.

De nos jours, un instructif court métrage documentaire, installé dans la crypte de la tour qui fut leur sépulcre, rappelle le voyage dans le temps des doublement feues momies de Saint-Michel(-Ohl ?). Un autre écrivain bordelais, Jean Forton, en avait, par ailleurs, commenté dans son roman *Le Grand Mal* la macabre visite par des lycéens potaches : « Quatre-vingts momies. L'une après l'autre elles défilèrent, ballet funèbre, danse des morts que le pinceau de la lampe détaillait dans le complet silence. À un moment la vieille saisit sur l'un des squelettes quelque chose de plat qui pendait.

– *La nourrice*, dit-elle. Voilà ses tétés.

Ledru faillit vomir². »

Les voies des télécommunications sont décidément impénétrables.

1. Lire : Michel Ohl, « Je dispatche Estaunié », en complément de la réédition de *L'Infirmé aux mains de lumière*, d'Édouard Estaunié, éd. L'Éveilleur, 2016.

2. Jean Forton, *Le Grand Mal*, Gallimard, 1959 ; rééd. L'Éveilleur, 2018.



© Marie Perrenche

DES SIGNES par **Jeanne Quéheillard**
Une expression, une image. Une action, une situation.

MYSTÈRE ET BOULE DE GOMME LE RÉSIDENT DÉMATÉRIALISÉ

Ça dématématialise de partout. Suffit d'avoir un terminal, si petit soit-il, comme le smartphone ou la tablette, pour gérer ses affaires où que l'on soit et à n'importe quelle heure. Rien n'est censé arrêter ce flux continu d'informations. C'est à coup de bombardements de 0 et de 1 que les microprocesseurs poussent leurs giga-cadences. La transition numérique bat son plein. Le plan France numérique 2020 prévoit que «le papier devra être définitivement abandonné et l'intégralité des démarches administratives devront être dématématialisées». Zéro papier, film et microfilm. James Bond peut aller se rhabiller. L'inspecteur Gadget a eu le nez fin quand dès 1983, ses ordres de mission sur papier une fois lus s'autodétruisent en explosant à la tête de son inspecteur chef, tandis que sa nièce Sophie communique via une montre avec son chien Finot. Il savait combien les messages se transmettent très rapidement par les ondes électriques, que leur traçabilité serait problématique et la cyberpolice sur les dents. Au vu de l'importance des fermes numériques et leur impact sur l'environnement, de la quantité de matière retournée et d'eau utilisée pour l'extraction des métaux rares, du nombre de copies qui sortent des imprimantes, la croyance en la dématématialisation n'engage que ceux qui y croient. Le changement récent des règles de stationnement en ville et de son paiement apporte de nouvelles expériences. Le propriétaire de voiture dans les zones citadines concernées s'est réveillé un beau matin en «résident dématématialisé». Loin de circuler comme un zombie anthropophage, ou en anonyme fantôme de l'espoir, il est invité à se réjouir de ce nouvel état lié à une application numérique¹ qui promet monts et merveilles personnels et collectifs. Plus besoin de tourner en rond comme un malade, un GPS le conduit dans les zones de stationnement les moins occupées. Plus nécessaire de trouver la monnaie, son compte en banque est directement

débité. Inutile de surveiller l'heure, un SMS le prévient un quart d'heure avant la fin du stationnement payé. Qui plus est, le distrait ou la tête oublieuse retrouve son véhicule grâce à la géolocalisation. Moins de perte de temps, moins de circulation, moins de CO₂, bref le bénéfice est indiscutable. Un monde plus que parfait où, selon les arguments de communication, le temps collectivement économisé par les clients est à ce jour de 12 ans, 0 mois, 14 jours, 14 heures, 39 minutes, 54 secondes ; tandis que les voitures circulent, les places de parking se libèrent et les amendes disparaissent. Un monde presque parfait pour le résident dématématialisé qui n'est pas dans les couds. Un smartphone déjà obsolète, les « tapez 1, tapez 2, tapez 3 » d'une plateforme téléphonique le renvoie à un site internet où il est censé trouver des informations et poser des questions. Un interlocuteur enfin trouvé lui explique comment s'y prendre, tandis que l'horloge tourne. Le temps passé à s'appliquer à l'application le met en infraction. Quelle n'est pas sa stupéfaction de découvrir que non seulement il ne peut plus compter depuis belle lurette sur les aubergines et leur stylo bille, mais que l'époque des ASVP² et de leur boîtier électronique est terminée. Désormais, le stationnement est dépénalisé et ne relève plus d'une justice implacable ! Finies les infractions et les amendes. Voici venu le temps des forfaits choisis et assumés. Pour les récalcitrants, sauf à gagner la zone du dehors, le résident dématématialisé prend corps à grand pas, à coups de LAPI³, de FPS⁴ et de CCSP⁵. À défaut d'avaler des couleuvres, il en bave parfois des ronds de chapeau.

1. Plateforme de géolocalisation et de paiement de places de stationnement, comme EasyPark créée par Johan Birgersson, 1999, Stockholm.
2. Agent de surveillance de la voie publique.
3. Lecture automatique des plaques d'immatriculation.
4. Forfait post stationnement.
5. Commission du contentieux du stationnement payant. L'unique en France est installée à Limoges.

MONOPRIX

L'ASIE

EST BELLE

DÉCOUVREZ LE MEILLEUR DE TOKYO, SHANGHAI, SÉOUL ET BANGKOK

DU 9 AU 21 FÉVRIER*

-50%

SUR LE 2^{ÈME} ARTICLE

SUR UNE SÉLECTION DE PRODUITS**

MONOPRIX BOUSCAT LIBÉRATION

30 AVENUE DE LA LIBÉRATION

DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 20H30

ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

MONOPRIX BOUSCAT GRAND PARC

BD GODARD (ENTRÉE PLACE RAVEZIES

ET BARRIÈRE DU MÉDOC)

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 20H30

ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

■ GRATUIT RÉSERVÉ À LA CLIENTÈLE

MONOPRIX BORDEAUX

C.C ST CHRISTOLY - RUE DU PÈRE LOUIS JABRUN

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 21H

ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

■ 2H GRATUITES DÈS 50€ D'ACHATS

MONOPRIX BASSINS À FLOT

10 RUE LUCIEN FAURE

(AU PIED DU PONT JACQUES CHABAN DELMAS)

DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 21H

ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

■ 1H GRATUITE DÈS 20€ D'ACHATS

* Le 11 et 18 février uniquement pour les magasins ouverts les dimanches. ** Remise immédiate en caisse sur le moins cher des 2 produits parmi une sélection de produits signalés en magasin. Monoprix - SAS au capital de 78 365 040 € - 14-16, rue Marc Bloch - 92110 Clichy - 552 018 020 R.C.S. Nanterre - **ROSB-PARIS** - Pré-press : **elpev** - ©Illustrateur : Luis Mendo.

Ouvert en continu entre 11 h 30 et 22 h et tous les jours de la semaine au pied de Pellegrin côté Arlac, le P'tit Québec marche à fond en dépit d'une situation aléatoire et grâce à un bon esprit de tous les jours. Rencontre avec un restaurant où l'on se sent bien. À un quart d'heure en tramway du centre.



SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #114 par Joël Raffier

La première fois que je suis allé au P'tit Québec, c'était pour prendre un café avant un concert au Krakatoa qui se trouve à 5 minutes à pied. L'endroit était plein et bruyant, de grandes assiettes passaient, des pintes de bière sortaient du bar et deux écrans télé étaient allumés sur des chaînes sportives privées de son au profit d'une musique excellente. Une atmosphère quoi. Un type âgé, doté d'une aura d'habitué, regardait l'animation d'un air amusé depuis le coin du bar. C'était l'*happy hour* (3,5 € la pinte de Karlsbrau de 17 h à 20 h). « Je suis du quartier et viens boire un coup tous les soirs. Une bonne surprise dans le quartier. Personne n'aurait parié sur sa réussite. Je me souviens comment c'était avant. En plus, le restaurant est bon. » C'est vrai, le restaurant est bon. Mais pour ce vieil habitué le P'tit Québec, ouvert depuis huit ans, est resté le rade du quartier. Et ce n'est pas une mince affaire pour un endroit si différent de faire la jonction avec la clientèle ancienne. Il y a dix ans, celui que tout le monde surnomme « Le Président » au P'tit Québec buvait sa pression devant un comptoir vide et face à une salle qui l'était tout autant. Ce soir-là, à 19 h 30, la salle en briquettes rouges comme à New York était déjà pleine et le comptoir était déjà encombré. D'où son sourire. Il n'y croyait plus. Un vrai petit miracle. Marc Dorion est le créateur de cet endroit étonnant. Il a 51 ans. Il y a trente ans, il est parti pour un tour d'Europe avec son sac à dos et a décidé de rester à Bordeaux. Le P'tit Québec est sa quinzième affaire. Sudissima, une franchise de livraison de pizzas, couscous et paëlla à domicile, c'est lui. Il y a treize ans, il a monté le Québec Music Café à Pessac-Alouette.

En 2006, il a racheté ce bar en perdition ou plus personne excepté « Le Président » et ses potes ne mettait les pieds. « Pendant deux ans et demi, je n'ai vu personne ou presque, mais j'étais sûr qu'il y avait un potentiel monstre. J'ai toujours eu un peu de flair. » Du flair, il en fallait pour s'installer à ce carrefour à forte densité humaine mais péri-urbain en diable et un brin tristounet. D'autant que Marc Dorion a une devise pour choisir ses restaurants : « l'emplacement, l'emplacement et l'emplacement ». Huit ans après, le résultat est peut-être allé au-delà de ses espérances. Depuis un an, il reste même ouvert non-stop du déjeuner au dîner, sept jours sur sept : « On a parfois du monde l'après-midi mais de toute façon j'ai un cuisinier qui reste sur place pour faire la mise en place. » Le P'tit Québec ne désemplit pas. Vendredi soir ou lundi midi, c'est la même poutine. Les places se réservent, mais on en trouve toujours si on est patient et le bar est vraiment un endroit agréable. Personne ne fait la gueule, on n'a pas du tout l'impression de déranger comme dans 90 % des restaurants. Le va-et-vient est permanent. Des étudiants, des employés de Pellegrin, des retraités qui ont leurs habitudes, des groupes, une mixité sociale et générationnelle qui tranche avec ce que l'on trouve à quelques exceptions près et connues dans le centre. « C'est dans l'esprit québécois, les gens se mélangent. Je conserve cet esprit. J'aimerais avoir du personnel québécois. Je passe des annonces mais si un québécois vient travailler en France c'est pour la gastronomie, pas pour travailler dans un restaurant québécois ! »

Au P'tit Québec, on mange une cuisine américaine avec des ingrédients de la Belle Province, parfois adaptée à la sensibilité locale. Par exemple, le burger d'Icitte, avec du foie gras et un chutney de canneberges (16 euros). Les stars de la carte, les plats qui « poignent super bien », sont le burger (un grand choix, petits et grands de 8 à 16 euros) et la poutine dont le nom, selon Marc Dorion viendrait de l'anglais *put in* : déposer sur ou dedans. Ce sont des frites sur lesquelles on verse une sauce (brune avec fond de volaille, carbonara, champignons, barbecue) et du fromage (des carrés de mozzarella ou de l'emmental). Un plat d'hiver qui coûte 4,5 € la portion ou 8 € pour deux. Ou pour trois. Car si les mets ne sont pas extraordinairement sophistiqués au P'tit Québec, (tout est frais et fait sur place, même les desserts et cela se voit) les portions sont énormes. Si vous n'avez pas conscience des portions et si vous commandez sur le mode « les yeux plus gros que le ventre », le serveur, chose rare, vous remettra dans le droit chemin plutôt que vous tartiner à fond. Pour trois, l'assiette Tatanka (12,5 €), une salade Caesar (délicieuse avec une sauce originale bien aillée à 8,5 €), une assiette fromagère (6,5 €) et une autre salade (9,5 €) ont fait l'affaire. L'assiette Tatanka (bison en amérindien) fait office de tapas pour deux et avec deux bières cela fera moins de 20 €. Le pâté de bison n'a aucun goût particulier pour le différencier d'un autre pâté mais bon, c'est couleur locale. Après, vous pourrez aller voir l'exposition de photos d'Amérindiens d'Edward S. Curtis à la médiathèque de Talence. Sponsor des Boxers, le club de hockey de Bordeaux, depuis

treize ans, Marc Dorion se sent désormais franco-québécois. Il a même eu sa période « râleur ». Laquelle l'a fait se sentir cousin pour de bon. « J'ai vu Bordeaux évoluer, devenir plus cosmopolite. Il y a trente ans, la moitié des gens ne me parlait pas. Je crois que c'était à cause de mon accent. C'est fou mais je crois que c'est ça. » Dernièrement, il s'est offert une ligne de bières et leur a donné des noms étranges venant du pays où les micro-brasseries sont légion – Ô Phok, Ô Karibou, Ô Tabarnak, Ô Cris – qu'il vend 8 et 9,50 € les 50 cl ; « Je suis importateur de produits québécois. » Il fait aussi de la méditation pour ne plus râler après ces maudits Français qu'il adore quand même : « Vous êtes un super peuple, très compliqué à cause de vos paradoxes mais on s'habitue. » En tout cas, facile de s'habituer au P'tit Québec, l'endroit idéal pour passer un lendemain de fête un peu trop arrosée. Simple et d'un confort certain. Le brunch est à 14 € avec des œufs bénédicte et le patron nous l'a promis avec une boisson.

P'tit Québec Café

93, rue Eugène-Jacquet.
Ouvert tous les jours sans interruption entre 11 h 30 et 22 h.
Réservations 05 56 96 90 57.
www.icioquebec.com

IN VINO VERITAS par Henry Clemens

Il en aura fallu du temps à la vénérable association des Œnologues de Bordeaux¹, cinquante ans au compteur et cinq présidents tout de même, pour asseoir à sa tête une femme. Diala Younes, originaire du Liban, a été élue par le conseil d'administration le 12 décembre 2017.

LE VENT FRAIS DE LA BEKAA

La chose aurait pu passer inaperçu, ou faire l'objet d'une brève dans l'honorable Vitisphère², si d'aventure cette élection n'avait pas signifié une rupture complète, et bienvenue, dans un landerneau presque exclusivement réservé à la gent masculine. Ce qui n'étonnera pas quiconque aura arpenté vignoble ou chai jusqu'à ces derniers temps.

Un temps où le vigneron botté et braillard aurait sorti une femme de son chai par la force. Il y a une petite dizaine d'années, la faculté d'œnologie comptait une étudiante pour vingt-cinq étudiants. Attractivité nouvelle de la filière ou nouvelle disposition des institutions, quoi qu'il en soit, l'ISVV³, rendons-lui cet hommage, amena bienveillamment des femmes à venir s'asseoir sur ses bancs ; ainsi la promotion du DNO⁴ comptera 55 % de femmes en 2018.

L'ancienne directrice technique du formidable Château Kefraya avait un plan pour Bordeaux, elle en esquisa les contours pour son conseil d'administration : « ouverture, dynamisme et réseau intergénérationnel ». On imagine aisément à écouter l'enfant de la plaine de la Bekaa qu'il allait être question d'ouverture. Sain projet quand on connaît la mortifère propension de la filière viticole à se regarder le nombril. Fût-il beau, fût-il bordelais. Un étudiant en œnologie de l'ISVV sur cinq ne vient pas de France. Selon la présidente, il s'agit d'une réelle opportunité pour diffuser le savoir-faire bordelais au-delà de ses frontières avec l'aide de nouveaux œno-ambassadeurs.

Elle souhaite que l'association capitalise sur la jeunesse de ses diplômés, forte aujourd'hui de



D.R.

400 adhérents. Elle s'attachera à en gonfler les effectifs. Les événements fédérateurs ne manquent pas avec les incontournables matinées techniques même si d'autres moments répondant à l'attente des plus jeunes restent à inventer.

L'association, fondée en 1966, a la vocation, rappelle-t-elle, d'aider les jeunes diplômés à s'insérer mais doit aussi rester la vitrine d'un métier, d'un savoir-faire œnologique. L'institution aurait tort de ne pas travailler la transparence et on devine dans le ton de l'intrépide que l'œnologie devra présenter une image différente. Celle de professionnels, un tantinet moins technophiles, tout à fait occupés, avec les vignerons, à observer le vivant.

On reparle, ici, de cette idée folle d'un œnologue arpentant les vignes. Une élection, enfin, qui prend tout l'air d'une révolution de palais si on ajoute que la nouvelle présidente, agronome également, se réjouit du rapport nouveau entretenu désormais avec les filières bio et biodynamiques qui marque selon elle un intérêt retrouvé pour la matière première. On imagine à l'entendre que l'œnologie avait peut-être pu s'égarer un temps.

1. www.oenologuesdebordeaux.com

2. Site d'information et de mise en relation des professionnels de la vigne et du vin, créé en 2000.

3. L'Institut des sciences de la vigne et du vin de l'université de Bordeaux est un pôle pluridisciplinaire de recherche, d'enseignement supérieur et de développement pour la filière vigne-vin. www.isvv.u-bordeaux.fr

4. Diplôme National d'Œnologue.

CHÂTEAU LA CROIX-DAVIDS



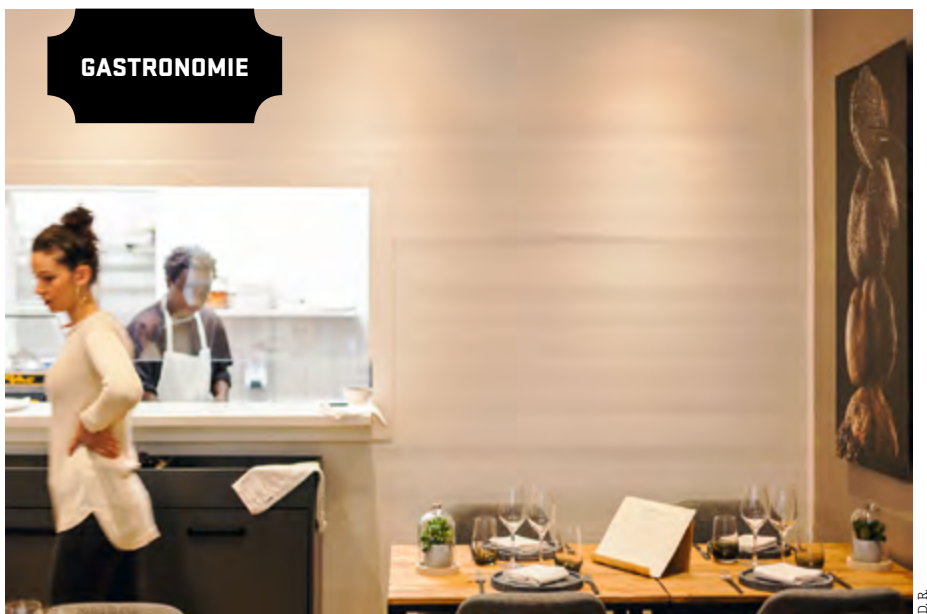
SCEA DES VIGNOBLES BIROT MENEUVRIER
Bureaux

57 rue Valentin Bernard 33710 Bourg - France.

Tél. 33 (0)557 940 394

contact@chateau-la-croix-davids.com

www.chateau-la-croix-davids.com



Le choix du quartier Saint-Pierre est judicieux. Toutefois, en installant son restaurant dans une drôle de petite rue, Gilbert Okoin reste fidèle à sa nature discrète. Pour autant, Porte 15 vise haut. Ça change.

LA BELLE ADRESSE

C'est le chef historique Jean Ramet qui l'a aidé à trouver l'emplacement : un ancien restaurant tibétain transformé en adresse de qualité, ouverte depuis le 10 novembre 2017 et au solide bouche à oreille. Ramet reste l'un des deux mentors de Gilbert Okoin, l'autre étant Michel Trama. On a connu pire ascendance spirituelle. Comme ses maîtres, l'homme est autodidacte, et a passé son CAP de cuisine en candidat libre. Une liberté conservée dans l'action avec sa lecture bien personnelle de la cuisine « classique ». Comprenez qu'Okoin a fait ses gammes sur les pianos d'établissements étoilés (deux et trois macarons) pour aujourd'hui se risquer à entreprendre à sa manière le répertoire. Chez Michel Trama, il a appris les jus, les fonds, les sauces. Le grand cuisinier de Puymiroil travaille au gramme près. Okoin a retenu la leçon pour toujours. « C'est Jean Ramet qui m'a donné la flamme, j'ai passé deux ans chez lui et c'est Michel Trama qui l'a ravivée. » Le chef bordelais travaille ainsi : à partir de recettes issues des plus vénérables grimoires, il « fait le contraire », de son propre aveu. Ça change. Et cela donne un menu où la salade de langue de bœuf est servie dans un feuilleté de pommes de terre, et réveillée d'une gribiche de la meilleure facture. Cela donne aussi l'os à moelle sans os, cuisiné dans un jus de veau, accompagné de blancs de poireaux et de brocolis croquants. La délicate texture, onctueuse, de la moelle révèle des saveurs de fruits secs. Le filet de canette – cuisson maîtrisée, température parfaite – se pare lui d'une prune fermentée, miso et crème de lait Ribot. Un équipage rétro-futuriste en quelque sorte, classique de son

temps, synthétisant la croisée des chemins où se situe la cuisine de Gilbert Okoin. Le canard vient de Challans, en Vendée, le miso du pays du Soleil levant. Et dans l'assiette, chaque partie a sa place. Elle n'est pas encombrée d'un décorum de petits tas (de quoi ?) n'apportant rien sinon la preuve de la cuistrerie de son auteur. À l'inverse, voici des assiettes où le produit est la seule vedette. Sans l'attirail de fleurettes, de points et de virgules qui souvent cachent la misère de la cuisson et dissimulent l'indigence des condiments. Point de carte à Porte 15, mais 3 menus (18 euros, 35 euros et 49 euros). Et un ou deux desserts par jour, pas plus. Ancien pâtissier, Okoin soigne son propos sucré. En cuisinant des légumes. Le fenouil l'inspire, bien sûr, la pomme de terre ne l'effraie pas non plus, qu'il accompagne en ce moment de châtaignes et de zestes de citron. Une de ses réussites est l'aubergine confite aux saveurs bien équilibrées, le genre de douceur que l'on a envie de recommander à ceux qui ne prennent jamais de dessert. Et on n'a pas tout vu. Cette année, la caille sera servie pochée (et pas rôtie comme la plupart du temps), présentée dans un consommé laurier vanille. Et le chef s'attaque à la lamproie, avec une préparation qui défrise : il la travaille en purée. « En purée ! » s'alarment les puristes. Qui ne sont pas au bout de leurs surprises, et qui, pour ceux qui se sont manifestés, se disent convaincus par la méthode Okoin.

José Ruiz

Porte 15

15, rue Émile-Duployé
Du mardi au samedi
Réservations : 09 61 65 60 19



© Anaka

Qui oserait prétendre que le monde du vin n'évolue pas ? Au château Guiraud, à Sauternes, Nicolas Lascombes et Xavier Planty ouvrent le premier restaurant dans un 1er Grand Cru Classé en 1855. Quand un entrepreneur à succès croise un esprit libre, cela donne évidemment une table unique.

CÉLÉBRATIONS

Dans ce paysage doux, vallonné, comme à l'abri du temps, difficile d'imaginer que jadis les guerres de religion faisaient rage. L'impressionnant pin parasol rappelle que la propriété est depuis plus de 250 ans d'obédience protestante, dans un univers ouvertement catholique et aristocratique. Fort heureusement, l'époque n'est plus aux affrontements idéologiques ; la bienveillance est une vertu chez les grands professionnels.

Il faut dire que le Château Guiraud, au-delà de son noble pedigree, nourrit plus d'une légende... Le truculent Raymond Oliver, inconditionnel devant l'éternel, servait le millésime 1893 au Grand Véfou et une certaine Coco Chanel se serait inspirée de son flacon pour Noir d'Or.

Ces mythes susciteront-ils l'appétit de Nicolas Lascombes ? Le nouvel empereur de la gastronomie de qualité évoque, plus modestement, certaines valeurs : « une convivialité et une sobriété que l'on ne soupçonne pas ». Mais encore ? Peut-être faudrait-il avancer la piste de l'exigence, chère au cœur de sa démarche. En effet, le domaine utilise une approche naturelle dans sa production viticole. Depuis une vingtaine d'années l'intégralité du vignoble est cultivée de façon raisonnée, et, en 2011, le Château Guiraud a obtenu la certification « Agriculture biologique », ce qui en fait le premier Grand Cru Classé à obtenir ce label.

De son côté, Xavier Planty ne cessait de réfléchir à une offre œnotouristique adaptée à l'air du temps. « Le public souhaite désormais faire autre chose qu'un marathon de visites de château en château. » Constat sans appel, d'autant plus lucide que ce somptueux terroir souffre de son isolement, et, corollaire, d'un manque criant

d'adresses où se sustenter.

Ainsi s'ouvre le nouveau destin de l'austère chapelle, érigée en 1784. Ici, où des générations célébraient les Écritures, place à la Sainte-Cène dans un écrin revisité par la jeune architecte Charlotte Allard.

L'ensemble, dénué de toute ostentation, impressionne tout de même : la chapelle donc, la salle à manger et son bar, le salon, la terrasse et une boutique. Soit 685 m² et plus de 300 couverts (dans son exploitation maximale), sacrées dimensions pour un lieu de vie tout en bois, pierre et cuir, épuré et lumineux avec, nous sommes à la campagne, des cheminées qui captent l'œil aussitôt entré. L'assiette, confiée aux bons soins du chef du 7 (le restaurant de la Cité du vin), se décline en plat du jour (16 €), menus terroir (35 et 55 €) et un menu signature. On y retrouve aussi bien des huîtres chaudes de Joël Dupuch, sabayon au sauternes du Château Guiraud, qu'un remarquable soufflé au roquefort, un tataki de thon qu'une côte de bœuf, des langoustines en tempura, agrumes et sésame noir que des joues de porc braisées et chorizo en cocotte.

Pour l'ivresse, nul chauvinisme exacerbé, certes on défend les bouteilles de la maison y compris le G de Château Guiraud (un blanc sec), mais l'objectif avoué est de 500 références à la carte, dont 48 au verre ! Voilà, on pourrait également faire l'éloge des 180 variétés de tomates du potager, mais on attendra qu'elles soient arrivées à maturité histoire de savourer pleinement « l'expérience Guiraud ».

Marc A. Bertin

La Chapelle,
Château Guiraud
Sauternes (33210)
Réservations 05 40 24 85 45
www.chateauguiraud.com

**CHÂTEAU PIERRON
ALTERNATIVE 2014
AOC BUZET**

Il est rare que le nom Buzet n'évoque pas imparablement la cave coopérative des Vignerons de Buzet¹ et ses vins de restauration locale. Coopérative dynamique et omniprésente qui contribua largement à défaire (un peu) l'appellation de son image de vins virils et tachants, mais dont l'omnipotence peut laisser à penser qu'elle seule serait légitime à représenter la petite appellation lot-et-garonnaise de 2 000 hectares. Il fallut donc que par un joli jour d'hiver, un homme de rugby et de vin vous invita sur les belles bouldières des doux vallons de Nérac, capitale de l'Albret², pour découvrir sur des terres huguenotes un vin frondeur et non coopérateur : le Château Pierron. Jean-François Fonteneau a acquis le Château Pierron en 2007 avec la conviction que l'appellation Buzet pouvait se doter d'un autre et fort représentant.

Ancien joueur, président en devenir d'un illustre club de rugby, *self made man* amènent leurs lots de poncifs, mais cachent finalement un vrai et sincère amour pour le vin et les hommes qui le font. C'est la croyance chevillée au corps en des potentiels sous-exploités que Jean-François Fonteneau part à la conquête de Château Pierron ou encore du Château Gros Caillou en Saint-Émilion Grand Cru, tout récemment acquis. La tête haute, ancien trois-quarts aile oblige.

À l'abri des vents mauvais, en bordure de la forêt landaise, sur les plus belles parcelles argilo-calcaires des 30 hectares du domaine, à partir des cépages les plus juteux et représentatifs, Pascal Pralong, le directeur de l'exploitation, et Jean-François Fonteneau ont patiemment élaboré un vin noir et précis : la cuvée « Alternative » 2014 de Château Pierron. On subodore une alternative à la rudesse paysanne. Des cabernets-sauvignons et des merlots à maturité donnent un jus intensément coloré au fond du verre. Le nez, un rien frigorifié dans ce chai d'un autre temps, se réchauffe de notes épicées, de poivre noir mais également de la sucrosité de jolis pruneaux. Tout est net et limpide.

En bouche, le palais s'amuse du souvenir d'un bâton de réglisse. Les fruits sont mûrs et amples en milieu de bouche. On y palpe la chair délicatement concentrée d'un pruneau. Une finale longue et nette, encore, convainc que ce vin est précieux.

Un vin de Buzet, sur un chemin de crête, qui émerveille presque par cet équilibre parfait entre des tanins tout doux, une acidité légère et une matière ronde et profonde. On prétend tout cela sous le ventre bombé et ronronnant d'un vieil alambic, car des armagnacs suaves naissent aussi par ici.



On ne tissera pas d'improbables liens entre ovalie et vin, mais force est de constater que nous aurions bu autrement ce vin sans la présence d'un maître de cérémonie de la simplicité et de l'élégance de Philippe Sella³, invité d'honneur de cette journée en pays d'Albret. Le Lot-et-Garonne est une terre de rugby flamboyant, une terre d'abondance fruitière mais aussi de vins suaves et précis, au moins depuis cette cuvée « Alternative » 2014.

1. Cave créée en 1953. Elle regroupe aujourd'hui près de 200 vignerons qui cultivent 1 870 ha, et vinifie 94 % des vins d'Appellation d'Origine Contrôlée (AOC) Buzet.
2. Le pays d'Albret est une ancienne circonscription de la province de Gascogne, située dans le département du Lot-et-Garonne en région Nouvelle-Aquitaine.
3. Philippe Sella (dit « L'Incomparable »), né le 14 février 1962, est un ancien joueur de rugby français, évoluant au poste de trois-quarts centre. Cumule 111 sélections en équipe de France. En charge de la formation des joueurs d'Agen.

Château Pierron
Route de Mézin
47600 Nérac
05 53 65 05 52

Prix de vente public TTC : 9,90 €

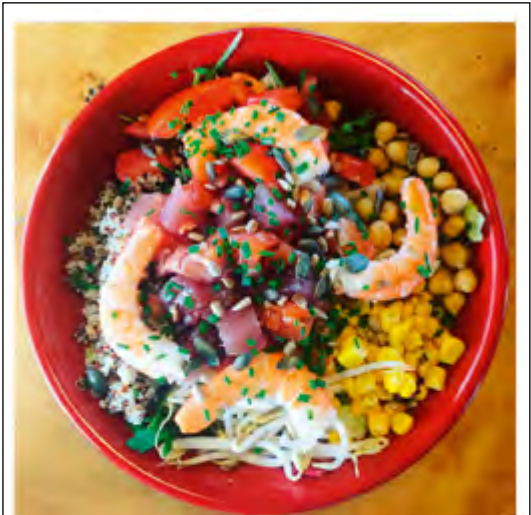
Au réve
qui ne meurt jamais

LA CUISINE DU TERROIR.
AVEC SES PRODUITS FRAIS ET VARIÉS
UNE FORMULE MIDI QUI CHANGE TOUS LES JOURS
ENTRÉE-PLAT ou PLAT-DESSERT 11,50€
per le Chef Pascal Bataille

HAPPY HOUR
17H-21H TOUS LES JOURS
LA BOUTEILLE DE VIN À 10€
17H-23H LE JEUDI

BORDEAUX-CHARTRONS WWW.AUREVE.NET



La Cantine
LEBOAT
BASSINS À FLOT

CUISINÉ EN MUSIQUE & AVEC AMOUR

@LACANTINE_IBOAT



L'ÉVIDENCE Café

Ouvert du lundi au dimanche
(sauf le samedi)
Formule déjeuner
Produits frais de saison
et du vrai fait maison !

119 quai des Chartrons 33300 Bordeaux
05 33 48 11 65 /  levidencecafe33
Tram B Arrêt Cours du Médoc

C'est, avec l'Opéra national de Bordeaux, l'autre théâtre lyrique en Nouvelle-Aquitaine. Mais c'est tout sauf un « parent pauvre ». Sous l'impulsion d'Alain Mercier, son dynamique directeur depuis 2010, l'Opéra de Limoges est entré de plain-pied dans le XXI^e siècle. Avec une programmation certes modeste par le nombre de productions, mais à la fois ambitieuse et audacieuse, mêlant relectures de grands classiques et exhumation d'ouvrages méconnus, tout en mettant l'accent sur la création et l'exploration des formes scéniques les plus hybrides. En témoigne par exemple une décapante réinterprétation du ballet *Les Forains* par le chorégraphe hip-hop Anthony Égéa, qui sera accueillie en juin à l'Opéra de Bordeaux. *Propos recueillis par David Sanson*

LIBRETTO DE HAUTE-VIENNE

Pouvez-vous présenter brièvement cette maison dont l'histoire a plus de deux siècles, et que vous dirigez depuis 2010, après en avoir été l'administrateur ?

La tradition lyrique à Limoges remonte en effet à la fin du XVIII^e siècle. Un premier âge d'or, au XIX^e siècle, a coïncidé avec l'avènement de la première génération de l'opéra-comique, italien ou français. Puis, au début du XX^e siècle, la ville a décidé de construire un « cirque-théâtre », comme c'était un peu la mode à l'époque, pour remplacer l'ancienne salle : alors que jusqu'à présent, il y avait – ce qui est d'ailleurs notable – une équipe permanente de chanteurs, c'est désormais plutôt une logique de tournées qui prévaut, qui viennent se poser à Limoges. On en arrive ensuite au lieu que l'on connaît aujourd'hui, le Grand Théâtre, ouvert en mars 1963 sur l'emplacement du cirque-théâtre, dédié à la musique mais aussi, comme son nom l'indique, aux autres disciplines du spectacle vivant. Il faut attendre l'orée des années 2000 pour que l'on commence à mettre en avant l'identité originelle de cette maison, qui est une maison lyrique – avec des ateliers de décors et de costumes, un orchestre, un chœur et même, à l'époque, un ballet –, et l'année 2016 pour que, à la faveur d'un changement de mode de gestion, la Ville décide de transformer l'« Opéra-théâtre » en Opéra de Limoges. Tout cela pour dire que les problématiques de dénomination ont pu contribuer à masquer quelque peu la tradition lyrique de la maison... Cela dit, depuis 1963, l'activité lyrique s'est aussi de plus en plus structurée. Mon prédécesseur, Guy Condette, arrivé en 1984, a notamment donné à l'orchestre sa dimension symphonique régionale. Il a reconstitué l'infrastructure de fabrication de décors et de costumes, et progressivement structuré les équipes. J'ai participé à partir de la fin des années 1990, en tant qu'administrateur, à cet effort

de structuration. Il a donc été pour moi un peu plus facile, quand j'ai pris les rênes de la direction générale et artistique de cette maison en 2010, de pouvoir l'amener progressivement ailleurs, d'abord parce que j'en connaissais vraiment bien les forces et les faiblesses, mais aussi parce que je bénéficiais de tout un travail de structuration progressive sur plus de 20 ans. C'est peut-être ce qui a permis à l'Opéra de Limoges, depuis 2010, de prendre un virage – suivant notamment une ligne directrice de programmation sensiblement différente – relativement rapide, sans pour autant provoquer des traumatismes sociaux complexes. En termes d'effectifs, la maison, aujourd'hui, c'est à peu près 110 « équivalents temps plein », avec une équipe artistique de 65 personnes (40 musiciens à l'Orchestre et 25 chanteurs dans le Chœur).

Le nouveau découpage régional, qui a placé l'Opéra de Limoges dans le giron de la Nouvelle-Aquitaine, en plus de l'Opéra de Bordeaux, modifie-t-il la donne ? Comment l'envisagez-vous ?

L'ouverture de ce grand territoire est finalement plutôt une belle opportunité. D'abord, parce qu'une grande institution culturelle structurée peut être un atout et un levier de développement d'une ville : un opéra peut contribuer à positionner Limoges et sa grande agglomération comme la métropole d'équilibre au nord de la région ; du côté de la Ville, cet enjeu a été très bien perçu, ce qui nous a placés dans une belle dynamique. Ensuite, ce redécoupage administratif va favoriser les collaborations avec l'Aquitaine et le Poitou-Charentes ; même si nous ne l'avons évidemment pas attendu : avant même que la région soit juridiquement en place, à l'initiative conjointe des Opéras de Bordeaux et de Limoges, nous avons réuni autour de la table toutes les institutions musicales de la future nouvelle région – opéras, orchestres,

compagnies et ensembles spécialisés, mais aussi les grandes scènes qui accueillent nos projets musicaux – pour nous rencontrer, nous parler, pour éventuellement faire tomber certaines représentations fausses que nous pouvions avoir les uns sur les autres, pour comparer nos schémas de fonctionnement... Ça a eu au moins le mérite de décloisonner un peu les réseaux. D'autant que l'arrivée d'une nouvelle direction à l'Opéra de Bordeaux était le meilleur contexte pour poser et structurer les choses, organiser la complémentarité artistique et territoriale, mais aussi l'« identité » des uns et des autres. Nous sommes dans ce travail actuellement, qui d'ailleurs, au-delà des belles paroles, passe d'abord par les actes : nous avons déjà accueilli plusieurs fois le Ballet de l'Opéra de Bordeaux (de même que nous allons travailler avec une autre grande compagnie néoclassique de la région : le ballet de Thierry Malandain à Biarritz) ; en mai et juin, au Grand-Théâtre de Bordeaux, nous allons donner 7 représentations de notre production des *Forains* [ballet composé par Henri Sauguet en 1945, qui lança la carrière de Roland Petit, NDLR], dont le chorégraphe hip-hop Anthony Égéa a fait un véritable « ballet urbain », avec l'Orchestre de Limoges dans la fosse... Dès la saison prochaine, cette collaboration renforcée et réciproque avec notre « grand frère » de l'Opéra national devrait être extrêmement visible. Il y a aussi une collaboration un peu plus « souterraine » qui pour nous est très importante, concernant les transferts d'expérience, les questions de transmission, les politiques de communication (nous venons d'adopter le même logiciel de billetterie que l'Opéra de Bordeaux) ou même les échanges de services (les ateliers de l'Opéra national sont par exemple en train de teindre pour nous une centaine de mètres carrés de tissu qui va nous servir à faire une production de costumes).



Alain Mercier - © Opéra de Limoges, cl. Antoine Jouffraut



© Butterfly, Clarac & Delœuil

Vous en parliez il y a quelques mois dans un entretien à la revue en ligne ResMusica.com : on a l'impression que dans le paysage lyrique, les maisons de la taille de l'Opéra de Limoges ont vraiment une carte à jouer à la fois pour révéler de nouveaux talents et pour faire découvrir des répertoires rares, voire expérimenter de nouvelles formes...

Peut-être parce que les enjeux ne sont pas tout à fait les mêmes. Les projets engagés par les opéras nationaux en région sont extrêmement visibles, y compris à l'échelon international : les enjeux étant très forts, il peut y avoir légitimement une certaine « frilosité » à s'embarquer dans des projets un peu atypiques ou « mixtes », dans lesquels, au fond, on les attend peut-être moins. À Limoges, nous venions d'une culture de la maison d'opéra extrêmement traditionnelle, à la fois dans les répertoires abordés et dans la manière de les aborder. Depuis 2010, ma ligne de fond – sachant que notre petite taille nous oblige à fonctionner sur une logique de saison plutôt que de répertoire, avec à peu près 5 productions par an – a été de faire découvrir du répertoire au public. Si je devais analyser le risque que j'ai pris ici sur les dernières saisons, je distinguerais trois axes : la relecture du grand répertoire que nous avions déjà joué par le passé, en essayant de le traiter différemment ; la découverte d'œuvres méconnues et de certains pans de l'histoire de la musique [*Le Prisonnier* de Dallapiccola, les opéras radiophoniques de Germaine Tailleferre, ou encore, le mois dernier, l'unique opéra d'Astor Piazzolla, *Maria de Buenos Aires*, NDLR] ; et enfin, l'engagement résolu dans la création. Sachant que, comme nous n'avons pas forcément la masse critique nécessaire, en termes de surface financière et de moyens de production, pour envisager tout de suite de passer commande d'un « grand » opéra, nous avons commencé par travailler sur des formats un peu hybrides, des opéras intégrant les arts du cirque par exemple. Ainsi, ces trois dernières saisons, nous nous sommes beaucoup concentrés sur les formes scénographiques : c'était notamment le sens de notre résidence-association avec le Lab, la compagnie de Jean-Philippe Clarac et Olivier Delœuil.

Ce travail est d'ailleurs un autre axe de collaboration avec Bordeaux...

Ils avaient déjà travaillé sur des formats mixtes, décalés ; déjà réceptifs à cette attente, dont ils étaient même un peu précurseurs. Avec eux, nous avons travaillé sur trois pans : la musique de chambre (avec la « Schubert-Box »), le concert symphonique en mode « oratorio » (avec un *Peer Gynt* entre théâtre, opéra et concert symphonique) et

plus en plus d'institutions, en particulier des orchestres, explorent ce genre d'« objets musicaux créatifs ». Parce que c'est aussi en travaillant sur les formes scéniques et les formats de concert que l'on va pouvoir toucher un public nouveau. Les opéras et les orchestres en France bataillent, beaucoup plus qu'on ne le dit, pour aller dans ce sens. Je suis par ailleurs très attaché à la manière thématique dont nous construisons nos saisons, qui participe également de ces stratégies visant à faciliter l'appréhension de notre maison par un public plus varié. L'idée est de créer des portes d'entrée différentes autour du pivot central qu'est l'œuvre lyrique : si les gens ne veulent pas tout de suite venir voir un opéra, il est intéressant de les familiariser avec la musique du compositeur dans un programme symphonique ou chambriste, voire éventuellement dans une proposition chorégraphique le cas échéant, ou via le cinéma...

Les maisons d'opéra, dites-vous, sont assez efficaces pour produire, mais moins pour diffuser. Élargir le spectre à toutes les disciplines du spectacle vivant, est-ce également pour favoriser les rapprochements de structures comme les scènes nationales ou les salles de théâtre ?

Historiquement, les opéras sont des maisons de production. Ils diffusent chez eux ou par le biais de coproductions, mais ce n'est pas la diffusion au sens où on l'envisage dans le domaine du théâtre, par exemple. On commence à y venir, parce que des structures plus légères se constituent ; et je pense que c'est une bonne chose : vu le coût d'une production d'opéra, il me semble important que les projets tournent, que l'exploitation « moralise » un peu les coûts de départ. Et puis, mixer le savoir-faire et les esthétiques, c'est effectivement, d'un coup, démultiplier les réseaux et les débouchés. L'expérience de *Daral Shaga* [un opéra commandé en 2014 par l'Opéra de Limoges à la compagnie de cirque contemporain bruxelloise FERIA Musica, écrit par Laurent Gaudé, composé par Kris Defoort et mis en scène par Fabrice Murgia, NDLR] l'a largement démontré : cet objet hybride associant circassiens, musiciens, chanteurs à un important dispositif technique (agrès et vidéo notamment), dont nous avons délégué la tournée à la compagnie FERIA Musica, a pu

l'opéra, avec, prochainement, cette relecture de *Madame Butterfly* qui travaille à la fois sur le dispositif scénographique, mais aussi sur une transposition du livret à l'époque contemporaine. Ce qui est intéressant, c'est que de

ainsi être donné environ 40 fois, ce qui n'est pas négligeable ! Et surtout, il l'a été dans plein de réseaux différents, et dans plusieurs pays d'Europe. Il terminera sa course, puisque ce sera sa dernière représentation, en revenant sur son territoire de création, en mai, au théâtre des Treize Arches de Brive. *Les Forains* est un autre exemple...

L'opéra en tant que tel est-il un genre encore pertinent en 2018 ?

J'en suis convaincu. Ne serait-ce que parce que les salles sont pleines. Toutes les maisons d'opéra, à des degrés divers, se sont quand même énormément activées depuis 30 ans pour que les choses évoluent – il y a eu d'abord une révolution esthétique, mais aussi un énorme travail sur la médiation. Je vous encourage à lire l'étude récemment publiée par le syndicat professionnel Les Forces Musicales, *Portraits socio-économiques des opéras et des festivals d'art lyrique en région* : une étude d'impact à la fois social et économique menée auprès de 22 opéras, qui tord le cou à certaines idées reçues...

Quels sont les chantiers qui vous attendent pour les mois et les années à venir, et les axes que vous aimeriez développer ?

D'une part, évidemment, la poursuite et l'intensification de la politique de création, suivant un angle un peu différent de ce que nous avons fait jusque-là. Nous comptons à la fois travailler sur les formats de spectacle, en accompagnant ou créant de petites formes lyriques qui peuvent tourner, et passer commande, pour la première fois, d'un « grand » opéra complet

à un compositeur contemporain. Et, surtout, réfléchir aux manières d'accompagner le processus de création, en sortant d'une logique un peu « industrielle » : mettre le processus de création à la vue du public, favoriser la présence des artistes dans nos murs et laisser une place à la « recherche ». D'autre part, le volet sur lequel nous sommes déjà très engagés, c'est la transmission, avec la mise en place de notre plate-forme éducative vocale, *Opérakids*, qui a pour vocation de permettre à des enfants issus de différents quartiers de Limoges, d'horizons, de milieux sociaux et de cultures très variés, d'être immergés pendant trois ans, chaque semaine, ici, à l'opéra : d'apprendre à chanter, de participer à des créations ou des productions, mais aussi de rencontrer l'ensemble des métiers, puisque chaque enfant est parrainé par un membre du personnel. *Opérakids* est un projet de médiation et d'inclusion par la pratique artistique, un projet à la fois artistique et humain.

Butterfly,
mise en scène, scénographie et costumes
de **Jean-Philippe Clarac & Olivier Delœuil,**
Mercredi 7 mars, 20 h,
Vendredi 9 mars, 20 h,
Dimanche 11 mars, 15 h,
Opéra de Limoges, Limoges (87000).
www.operalimoges.fr

Auteur et scénariste, Laurent Queyssi donne sa vision des mythes modernes par le biais de la littérature de genre. Rencontre à l'occasion de la publication de *Phil, une vie de Philip K. Dick*, bande dessinée qu'il a écrite, se confrontant à la vie et l'œuvre de l'un de ses auteurs tutélaires.

DR UBIK



© Ludovic Lemaire

Il arrive au rendez-vous sans une seconde de retard. De son sac, dépasse une collection complète des *comics Master of Kung Fu* sous cellophane. « J'étais avec un pote, on vient de parler pendant une heure et demi des bandes dessinées Marvel des années 1970 et 1980, puis de débattre sur le point de savoir quel est le meilleur festival en Europe pour aller voir du rock. » Spontanément, on se souvient alors que Laurent Queyssi, auteur, scénariste et traducteur, fut aussi chroniqueur littéraire pour une émission d'une chaîne câblée qui s'appelait *Plus ou moins geek*... Queyssi conviendrait-il d'être traité de *geek* ? « Je ne m'en formaliserais pas », répond-il sur un ton tout à fait neutre, « même si l'étiquette est facile ». Poursuivant, « mes passions, je suis à fond dedans – à la limite de l'obsession. Un *geek* est un passionné. Or les passionnés, dans quelque domaine que ce soit, ce sont des gens intéressants. Même un collectionneur de timbres, au moins, ne passe pas son temps comme une loque à gober devant sa télé »... Ex-kid des 90s, Laurent Queyssi est baigné de culture populaire, d'*indie pop*, de *comics*, de jeux vidéo et de cinéma et de littérature de genre (« Ce n'est pas que je le revendique : je ne peux pas le cacher. ») : la science-fiction, le polar, le fantastique, l'horreur. Né à Marmande, il y grandit jusqu'à la classe de terminale, coïncé et frustré par une « offre culturelle trop pauvre ». Ses amis et lui n'ont qu'une envie : « nous barrer ». Avec une conséquence très formatrice à la clé : « Il a fallu apprendre à chercher. » Dans son roman *Allison*, il écrit que dans tous les lycées, « il y avait un mec qui était habillé en Robert Smith ». Il y en avait un dans le sien. « Il avait deux ans de plus que nous et nous refilait des compils. C'est lui qui a fait notre culture musicale. » Le mercredi ou le samedi, c'était « une heure de train pour venir à la Fnac de Bordeaux Saint-Christoly acheter des disques, ou chez Golem rue Paul-Louis Lande, ou Black&Noir, à côté du Palais des Sports, ou encore des *comics* dans la boutique que l'auteur de SF Francis Valéry tenait rue des Ayres »...

Mêmes expéditions pour les concerts, « on venait les voir à Barbey ou au Jimmy puis on séchait les cours du lendemain ». Laurent Queyssi se souvient d'un Bordeaux aux airs de « ville *cold wave* ; une ville anglaise sous le mauvais temps. Cette espèce de fierté *hipster* bordelaise actuelle n'existait pas du tout. Bordeaux, c'était une ville déprimée et crasseuse avec des quais dégueulasses. C'était Gotham City. Même en pleine époque grunge, il y avait plus de corbeaux que de skaters » !

1993, bac en poche, il s'installe à Bordeaux pour ses études de lettres modernes. Il n'en part plus, valide un DEA sur la littérature californienne et se fait embaucher par *L'Avis des bulles*, revue de critiques de bandes dessinées à l'attention des bibliothèques. « J'ai passé deux ans de ma vie à lire des BD. C'était super. Quand cette revue s'est cassé la gueule, je me suis lancé dans la traduction. » Son anglais appris au contact des *comics*, des disques et des films vus en VO sous-titrée lui sert à apprendre le métier sur le tas, en commençant par des nouvelles pour des revues. Il se spécialise dans la science-fiction et devient à son tour auteur. Il signe nouvelles et romans, influencé par des auteurs comme Harlan Ellison ou Paul Di Filippo, et scénarise des bandes dessinées : science-fiction déjantée dans *Comme un automate dément reprogrammé à la mi-temps*, fantastique pop dans *Allison*, thriller pour *hackers* ou *retrogamers* avec *Infiltrés* ou *Moloch*... Sa dernière publication, *Phil*, est un album biographique consacré à Philip K. Dick (voir page 31), écrit par lui, dessiné par l'Italien Mauro Marchesi. Le fruit de quatre ans de travail. En s'attaquant à ce monstre de la littérature de l'imaginaire, Queyssi boucle une boucle : Philip K. Dick n'était autre que le sujet de sa maîtrise passée à l'université de Bordeaux 3. Fan absolu, parfois dérouté par

« Les passionnés, dans quelque domaine que ce soit, ce sont des gens intéressants. »

la personnalité de son sujet d'études, le Lot-et-garonnais évoque un Philip K. Dick « génial, instable et "novateur empathique"... Il lisait le monde tellement bien qu'il l'a quasiment lu jusqu'à maintenant. Il était doué d'une très forte empathie avec les gens. Presque comme un sixième sens. Tout en ayant des côtés moins reluisants. Par exemple, il ne s'occupait pas de ses enfants, cela ne lui semblait pas poser de problème. Il leur écrivait une lettre tous les trois mois et c'était réglé. Complexe.

Voilà un mot-clé à rajouter pour le définir : complexe ». Cette bio graphique est une proposition de d'outils pour appréhender cette complexité. « Je suis intime avec son œuvre depuis plus de 25 ans », reconnaît celui qui, avant d'écrire une seule ligne,

a toutefois passé deux ans à effectuer des recherches. « Il a fallu que je lise ses lettres, les biographies déjà existantes, ses interviews, les fanzines. Le bouquin inclut d'ailleurs une longue bibliographie. J'ai posé des questions à des gens qui l'ont connu. J'ai tenu à cet aspect particulier dans la BD : montrer, en images, comment était la Californie dans laquelle Dick avait vécu. L'image qu'on lui associe, c'est le cinéma hollywoodien : *Blade Runner*, etc. Mais le Los Angeles de *Blade Runner*, ce n'est pas le Los Angeles de Dick. Il baignait dans la contre-culture des années 1970, dans l'atmosphère de l'université de Berkeley. Je suis allé en Californie. J'ai pris des photos d'endroits emblématiques de sa vie. Tu as lu les descriptions de ces lieux mais ça sent quoi ? Comment y est la lumière ? Comment y est le vent ? ».

Et de conclure, avec trop de sincérité pour ne pas paraître sentencieux : « C'est important d'aller humer l'ambiance des lieux. »

Guillaume Gwardeth

Phil, une vie de Philip K. Dick, Laurent Queyssi & Mauro Marchesi, 21g

Blaye



au Comptoir à Bordeaux

Rencontrez nos vignerons !



SAVE THE DATE!

Printemps des Vins
de Blaye  24^e édition
7 ET 8 AVRIL
Citadelle de Blaye

Jeudi | Vendredi
08 | 09
FÉVRIER
— 2018 —

BORDEAUX 

BLAYE
CÔTES DE
BORDEAUX
Remarquable!

**LES VIGNERONS DE BLAYE CÔTES DE BORDEAUX
S'INVITENT DANS LES BARS À VIN, CAVISTES ET RESTAURANTS**
www.blaye-au-comptoir.com • #blayeabordeaux

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Un CHAPITEAU EN HIVER



DU 26 JANVIER AU 11 FÉVRIER 2018

PAR LES COMPAGNIES :
LA TOURNOYANTE – SOIRÉE TRENTE TRENTE
HAPPY FACE – OUPS CIE – PROJET.PDF

L'ESPLANADE – TERRES NEUVES
SOUS CHAPITEAU

05.56.49.95.95 WWW.MAIRIE-BEGLES.FR

CO ORGANISATION SMART CIE/CREAC DE BÈGLES